

DELLY
Lysis



BeQ

Delly

Lysis

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 253 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Lysis

I

Jean de Malay s'en allait d'un pas alerte à travers champs, avec ses chiens sur les talons. C'était un beau garçon, nerveux et souple, robuste sous une apparence élégante. Son visage aux traits fermes, un peu bruni par l'air vif, exprimait la joie de vivre, d'être jeune, sain, de conscience tranquille et d'âme enthousiaste. Au passage, les paysans occupés à leurs travaux le saluaient avec une familiarité respectueuse.

– Bonjour, monsieur Jean !

– Bonjour, Mousseau... bonjour, Maellet. Beau temps pour travailler, aujourd'hui ?

– Sûr, monsieur Jean ! Et le blé sera superbe, cette année.

Jean jetait un coup d'oeil connaisseur sur les vagues d'épis qui ondulaient très loin, jusqu'au pied des coteaux couverts de vignes. Il était le

plus grand propriétaire terrien de la contrée et s'occupait de faire valoir ce domaine transmis jusqu'à lui par ses ancêtres. Un régisseur dirigeait sous ses ordres les ouvriers agricoles. Mais Jean avait coutume de tout voir de près par lui-même et ne laissait à personne le soin d'encourager moralement les paysans qui vivaient autour de la Varellière.

Car il avait une âme profondément religieuse et très attachée à tous ses devoirs, ce charmant Jean de Malay dont les yeux d'un brun doré, gais ou pensifs selon les heures, mais toujours si expressifs et si vivants, eussent fait tourner bien des têtes, s'il l'eût voulu. Sa mère avait cultivé avec soin les qualités précieuses en germe dans cette jeune âme et, avant de quitter ce monde, l'admirable chrétienne qu'elle était avait pu contempler en lui l'épanouissement de cette œuvre d'éducation à laquelle étaient consacrés tous ses jours avec le souci des pauvres et l'accomplissement de ses devoirs de châtelaine.

– Marie-toi maintenant, mon cher enfant, lui avait-elle dit tendrement en caressant la tête

blonde appuyée contre elle, tandis que Jean étouffait ses sanglots.

Il ne demandait pas mieux, car il se sentait fait pour fonder un foyer, pour entourer d'affection une épouse et des enfants. De plus, il souhaitait vivement voir se perpétuer la vieille race vendéenne dont il sortait. Mais il était difficile, non qu'il recherchât la fortune ou une grande beauté. Désintéressé par nature, il jouissait en outre d'une aisance assez large pour se permettre de ne pas regarder à la dot. Quant à la beauté, il en faisait un cas assez mince dès qu'elle n'était pas accompagnée de ce charme fait de la délicatesse d'âme et de la distinction d'esprit, qu'il était accoutumé de trouver chez sa mère, sa grand-mère et ses sœurs.

– Je veux découvrir quelqu'un qui vous ressemble, bonne-maman, déclarait-il à l'aïeule en l'embrassant, lorsqu'elle le pressait de choisir.

Mais il n'avait pas trouvé encore.

Quant à un mariage de convenance avec une jeune fille qui ne lui plût qu'à moitié, il n'eût jamais voulu en entendre parler.

– Après tout, tu as le temps, mon chéri ; tu n’as que vingt-huit ans, disait sa sœur Madeleine qui, elle, venait de coiffer Sainte-Catherine en déclarant gaiement qu’elle attendait toujours le Prince Charmant de ses rêves.

Jean ne se tourmentait pas. Il pensait que Dieu, voyant sa bonne volonté, saurait bien mettre sur sa route la compagne destinée à le suivre dans les bons et les mauvais jours. Aussi, ce matin, aucune pensée fâcheuse ne venait-elle troubler son contentement devant le charme de cette matinée estivale, devant l’annonce d’opulentes moissons.

Cependant, un pli léger se forma sur son front lorsqu’au tournant d’un chemin il vit se profiler, entre deux bouquets d’arbres, la forme grise d’un petit manoir auquel s’accolait une tourelle.

« Elles sont arrivées hier, d’après Mariette, songea-t-il. Quel ennui d’avoir ces étrangères si près de nous ! »

Tout en avançant, il continuait de regarder le manoir. Celui-ci s’appelait la Marbotterie. Il appartenait à la famille de Carbonnes, de vieille

souche vendéenne comme les de Malay auxquels elle était alliée. Louis de Carbonnes avait épousé une jeune fille très riche, très mondaine, qui voulait vivre à Paris l'hiver, sur les plages à la mode l'été, et dédaignait la vieille demeure familiale. Comme, avec ce train de vie, les revenus suffisaient à peine, elle avait décidé son mari, cette année, à louer la Marbotterie. Jean l'avait appris chez eux, à la fin du séjour de quatre mois qu'il faisait chaque année à Paris pour se retremper de plus près dans le courant intellectuel et artistique et apporter l'aide de son dévouement, de son ardente jeunesse, de sa parole entraînante à certaines œuvres sociales de la capitale.

C'était chez les de Carbonnes aussi qu'il avait connu la nouvelle locataire de la Marbotterie. Au cours d'une soirée qui réunissait dans leurs salons des représentants de vieilles familles françaises, des écrivains, des artistes de second ordre dont, à défaut d'autres, aimait à s'entourer M^{me} de Carbonnes, Louis avait présenté M. de Malay à une jeune femme petite et mince, vêtue d'une sorte de tunique à l'antique. Dans un fin visage

très blanc brillèrent des yeux noirs qui semblaient absorber toute la vie autour d'eux.

– Mon cher ami, tu as entendu parler, naturellement, de M^{me} Dormier, un de nos premiers sculpteurs féminins ? C'est elle qui a loué la Marbotterie pour l'été.

Certes, Jean connaissait de réputation M^{me} Irène Dormier. Il avait même admiré, au dernier Salon, une statuette imitée de Tanagra, petite chose exquise de grâce et de beauté frêle. Très sincèrement, il en complimenta l'artiste.

– Oui, elle est jolie, ma petite joueuse de flûte, déclara M^{me} Dormier. C'est mon chef-d'œuvre. Mais j'avais en ma jeune sœur le plus délicieux modèle qui se pût rêver.

Ils s'étaient entretenus quelques instants de questions d'art, puis M^{me} Dormier avait quitté de Malay en disant avec un de ces petits gestes gracieux qu'elle prodiguait :

– Nous aurons le plaisir de voisiner, cet été. Ce sera délicieux !

Tel n'était pas l'avis de Jean. M^{me} Dormier

semblait une personne aimable, de conversation agréable, mais sa coquetterie provocante, ses allures fort libres déplaisaient à M. de Malay. De plus, Louis de Carbonnes lui avait appris qu'elle se vantait d'être païenne, de tendances panthéistes très accusées. Puis, encore, il ignorait si cette étrangère était honorable, bien que M^{me} de Carbonnes s'en portât garante – ce qu'elle faisait pour tout le monde un peu hétéroclite qui fréquentait son salon.

Jean restait donc un peu perplexe sur la possibilité de relations entre elle et les dames de la Varellière – sa grand-mère, Madeleine, si sérieuses, si croyantes, et qui évitaient toujours les contacts pouvant froisser leur délicatesse d'âme et d'éducation.

« Après tout, songea-t-il, elles seront quittes pour lui rendre sa visite et ne plus la recevoir ensuite, au cas où elle leur déplairait trop. »

Il avait pris un sentier qui le rapprochait de la rivière dont l'éclat argenté luisait par instants, entre les feuillages. En approchant d'une maisonnette, il salua la vieille femme assise

devant la porte.

– Bonjour, mère Michelette !

– Oh ! bien le bonjour, monsieur Jean.

Elle levait sur lui un regard qui souriait dans le visage d'une laideur repoussante. Cette femme était, pour Jean, la personnification de la douleur sanctifiée, consolée par la religion. Sa vie n'avait été qu'une suite de misères, de rebuts, de malheurs atroces. Maintenant vieille, seule au monde, rongée par son mal incurable, elle vivait dans cette petite maison due à la charité de la mère de Jean et où Madeleine de Malay venait la visiter et la soigner.

Jean, qu'elle avait vu tout petit, était son favori. Lui la vénérât pour ces souffrances si admirablement supportées, pour cette résignation simple et gaie qu'il lui avait toujours connue.

– Vous avez du soleil plein les yeux, monsieur Jean !

Il rit joyeusement à cette phrase qu'aimait à lui dire la mère Michelette, dans son admiration naïve.

– C’est la jeunesse, mère Michelette. Avez-vous vu ma sœur, ce matin ?

– Bien sûr ! Toujours mignonne, M^{lle} Madeleine. Mais elle ne se marie pas, dites donc, monsieur Jean ? Et vous non plus ? Vous êtes si gentil, pourtant !

Jean rit de nouveau en déclarant qu’il s’en allait parce qu’elle lui faisait trop de compliments. Amicalement, il serra la vieille main ridée et reprit sa route, le long du sentier qui montait maintenant en surplombant la rivière.

À sa droite, une voix féminine s’éleva tout à coup :

– Ne te penche pas tant, Lysis !

Le joli nom grec frappa agréablement l’oreille de Jean. Curieux tout à coup, il s’avança un peu, en écartant doucement le feuillage des arbustes qui poussaient au bord du sentier.

En face de lui, de l’autre côté de la rivière, finissait le parc de la Marbotterie. Deux femmes s’y trouvaient ; dans l’une, assise et occupée à dessiner, il reconnut M^{me} Dormier. L’autre se

tenait debout sur un tronc d'arbre mort, tout au bord de la rivière. Vers l'onde d'un vert pâli, elle penchait un peu son front dont la blancheur ressortait comme celle d'un marbre très pur près de ses cheveux bruns qui tombaient en boucles légères. Jean eut un sursaut d'admiration. Il avait devant les yeux la statue tanagréenne d'Irène Dormier. Mais combien le modèle semblait plus charmant encore, dans sa vivante beauté ! D'ici, il pouvait distinguer ses traits purs, qui ne semblaient pas complètement formés encore, sa taille souple qui se devinait un peu frêle sous la robe blanche très simple. Elle ne devait pas avoir dépassé dix-sept ans. Jean voyait palpiter de longs cils bruns sur des yeux qu'il ne pouvait apercevoir, car ils étaient baissés sur la rivière.

Mais il s'avisa aussitôt qu'il était indiscret et, se reculant, reprit sa route, en songeant qu'il n'était pas étonnant qu'Irène Dormier eût fait ce chef-d'œuvre avec un pareil modèle.

En cinq minutes, il atteignait l'avenue qui conduisait à la Varellière. Celle-ci était une vaste construction solide, brunie par les ans. Son seul

aspect, de noble simplicité, rappelait l'existence familiale des ancêtres de Jean, ces de Malay dont leurs paysans disaient : « Ce sont nos bons messieurs. » Ensemble et partageant les mêmes privations, les mêmes périls, maîtres et tenanciers avaient lutté pour leur foi et pour leur roi. Tour à tour, Charette, pourchassé par les républicains, s'était réfugié dans une ferme du pays et à la Varellière. Dans l'une et dans l'autre, « le roi de Vendée » avait trouvé le même accueil, le même dévouement absolu. Et lorsqu'il était tombé plus tard entre les mains de ses adversaires, le vieil Henry de Malay, cloué sur son lit par la paralysie après avoir vu mourir ses trois fils, « ses beaux Chouans » comme il les appelait orgueilleusement, s'était dressé par un suprême effort en s'écriant :

– Ah ! Si nous avions été là !

Tous ces souvenirs, et ceux des nobles femmes dont les vertus s'étaient épanouies entre ces vieux murs, embaumaient la demeure familiale d'un parfum de vertu héroïque et sereine. Jean l'aimait profondément, sa

Varellière ; il ne se sentait vraiment tout à fait lui-même qu'à son ombre, dans l'ambiance ancestrale maintenue par son aïeule et sa mère. Non qu'on y dédaignât les commodités modernes et qu'on en fermât la porte aux nouvelles du jour, mais une saine raison, une prudence délicate en éloignaient les effluves dissolvants de certaines opinions et habitudes contemporaines pour y maintenir intacts les traditions, l'intégrité de la race.

En se retrouvant un peu plus tard avec sa grand-mère et sa sœur dans la salle à manger, pour le déjeuner, Jean narra les menus incidents de sa matinée, sans omettre le petit accès de curiosité qui lui avait fait apercevoir M^{me} Dormier et sa sœur.

– Lysis ? C'est joli, ce nom, dit Madeleine. Mais elle doit être singulièrement élevée, cette pauvre petite, d'après ce que tu nous as dit de sa sœur.

– C'est à craindre. Je ne crois pas du tout que ce soient des relations qui vous plaisent. Mais rien ne vous obligera à les continuer. Puis il est

très possible que M^{me} Dormier m'ait dit cela un peu en l'air et qu'elle ne se soucie guère de faire des visites, car elle vient ici pour se reposer dans le calme de la campagne, après un hiver trop mondain.

– Oui, mais la jeune fille trouvera peut-être cette existence triste. Enfin, nous verrons ! conclut M^{me} de Malay en secouant sa tête fine qu'encadraient deux beaux bandeaux blancs, où Jean mettait souvent des baisers en disant avec sa gaieté charmeuse :

– Bonne-maman, je veux que ma future femme ait un jour des cheveux comme les tiens.

II

Quelques jours plus tard, en revenant d'une visite au château de Balbennes, Jean rencontra, à l'entrée de l'avenue, M^{me} Dormier et sa sœur qui se rendaient à la Varellière.

– Ah ! Tant mieux, c'est vous qui allez nous introduire ! s'écria la jeune femme en lui tendant la main.

Il balbutia une phrase aimable, sans trop savoir ce qu'il disait. Deux grands yeux bleus, d'un bleu d'eau profonde, se posaient sur lui. Ce n'était pas leur rare beauté qui le troublait à ce point. Mais il se demandait s'il ne rêvait pas, devant la lumineuse candeur, l'exquise pureté d'âme que semblaient révéler ce regard et tout l'ensemble de cette physionomie, car il s'était figuré tellement autre la sœur d'Irène Dormier !

– Lysis, le vicomte de Malay, ma sœur, M^{lle} Orlannes.

Le teint blanc de Lysis devint très rose, tandis qu'elle répondait au salut de Jean. Secouant enfin son étonnement, M. de Malay déclara qu'il serait charmé de faire les honneurs de la Varellière aux amies de ses cousins de Carbonnes. Il mit dans ces paroles un peu plus de chaleur qu'il n'eût pensé le faire quelques minutes auparavant. À première vue, M^{lle} Orlannes lui semblait devoir plaire à sa grand-mère et à Madeleine. De fait, il constata qu'il ne s'était pas trompé, tandis qu'un peu plus tard les deux sœurs se trouvaient assises dans le grand salon de la Varellière, où M^{me} de Malay et sa petite-fille les recevaient.

Lysis était une jeune fille un peu timide, très gaie, toute simple et candide, parlant peu, mais avec tact et intelligence. De temps à autre, elle couvait d'un regard de tendresse profonde M^{lle} Dormier qui tenait avec brio le dé de la conversation. Il fut surtout question d'art, de littérature, et Irène eut le bon goût de ne pas heurter sur ce point les idées de ses interlocuteurs en s'en tenant à des considérations générales. Sans être sympathique aux châtelaines de la Varellière, elle ne leur déplut pas outre mesure,

ainsi qu'elles le déclarèrent à Jean, après le départ des visiteuses.

– Mais la jeune fille est charmante, de toute façon, ajouta Madeleine. C'est une petite merveille de grâce virginale et de distinction.

Jean approuva.

– Tu as trouvé les termes exacts, Madeleine. C'est inouï de penser qu'elle est la sœur de M^{lle} Dormier et qu'elle a été élevée par celle-ci.

Irène leur avait appris que Lysis avait un frère jumeau, Hélos. Comme ses hôtes s'étonnaient de ces noms grecs, elle avait déclaré :

– Je suis une admiratrice enthousiaste de la Grèce antique, comme l'était mon père. Quand ces deux enfants naquirent, coûtant la vie à leur mère – celle-ci était la seconde femme de M. Orlannes – nous nous promîmes de les élever selon nos idées, dans le culte de la beauté que comprenaient si bien les Grecs. Mon père mourut peu après, mais j'entrepris seule cette œuvre d'éducation et j'y ai réussi, je crois. Hélos et Lysis sont de vrais Hellènes, ils le sont d'autant

mieux qu'un peu de sang grec coule dans leurs veines par leur mère, descendante d'une vieille famille provençale de race très pure.

« Tous deux, depuis leur enfance, ont vécu à Corfou, élevés d'après mes directives par une femme de grande intelligence et d'esprit fort cultivé, qui a terminé sa tâche près d'eux juste au moment où sa santé l'obligeait au complet repos.

Quand les châtelains de la Varellière se rendirent, quelques jours plus tard, chez leur nouvelle voisine, ils virent Hélos Orlannes, un jeune homme d'apparence un peu frêle dont le visage, d'une matité pâle, s'éclairait de longs yeux noirs ardents. Il ne ressemblait pas à sa sœur, mais il avait, comme elle, la grâce innée des attitudes, de la démarche, du moindre geste. Lysis apparut vêtue d'une robe blanche en forme de tunique qui dégageait son cou et ses bras, d'une forme parfaite. Jean dut s'avouer qu'il n'avait rien vu de plus ravissant que cette enfant. Oui, une enfant vraiment, si naturelle, si délicatement gaie, si visiblement innocente et inconsciente de l'effet qu'elle pouvait produire.

Elle se tint presque constamment près de Madeleine, qui semblait lui plaire particulièrement et à qui elle demanda avec grâce l'histoire de la Marbotterie. C'était celle de la chouannerie tout entière, car les de Carbonnes, comme les de Malay, avaient lutté intrépidement près de Charette, de Cathelineau, de La Rochejaquelein. Madeleine prononçait avec une religieuse ferveur les grands noms de l'épopée vendéenne. Mais elle ne trouvait pas d'écho chez les étrangers. Irène et Lysis écoutaient avec intérêt, mais visiblement sans comprendre les sentiments de leur interlocutrice. Celle-ci et Jean et M^{me} de Malay les sentirent, à ce moment, loin, très loin d'eux. Ce fut, pour Jean, une tristesse dont l'intensité l'aurait surpris, s'il avait pris le temps de l'analyser.

Par contre, la conversation ayant dévié vers l'antiquité, le frère et la sœur se montrèrent documentés à fond sur ce sujet, enthousiastes des civilisations d'autrefois, de celle de la Grèce surtout. Irène avait dit vrai : elle avait fait d'eux des enfants de la vieille Hellade, des adorateurs de la beauté plastique et des divinités païennes.

Leur culture intellectuelle, déjà poussée très loin, rappelait celle des jeunes Hellènes d'autrefois. Irène, autant que possible, en avait écarté l'influence latine, déformatrice de la beauté pure, prétendait-elle.

Jean discuta courtoisement avec elle sur ce point, tandis qu'ils faisaient tous une promenade dans le parc très touffu et accidenté. Mais il s'aperçut vite que M^{me} Dormier n'était pas femme à démordre d'une idée.

– Vous êtes un barbare latin ! lui déclara-t-elle nettement. Un très beau barbare, il est vrai, et c'est ce qui vous vaut mon indulgence. Dans la Grèce antique, on vous eût divinisé. Phidias aurait fait de vous son chef-d'œuvre. Ah ! Qui nous rendra les merveilles de l'art grec, ses lignes pures, sa beauté sobre.

Ses yeux s'animaient, semblaient s'agrandir au point que Jean ne voyait plus qu'eux dans ce mince visage savamment fardé.

– ... Regardez ceci. Évidemment, c'est joli, c'est élégant. Mais auriez-vous l'idée de dire que c'est beau, purement beau ?

Elle se détournait en désignant du doigt la Marbotterie, gracieux logis que recouvraient en partie la verdure et les fleurs.

– La beauté se manifeste sous différentes formes, madame. Vous ne refuserez pas d'en gratifier nos admirables cathédrales, par exemple ?

– Vos cathédrales ? Ce sont de magnifiques monuments barbares, que je n'ai jamais compris.

– Oh ! Par exemple !

– C'est ainsi, je suis irréductiblement antique et païenne. L'idée qui a fait ériger ces monuments me reste étrangère. Tenez, dans cette demeure, pourtant charmante, j'étouffe, je ne me sens pas à l'aise. Ce pays est joli, mais il n'a pas de luminosité, pas d'ardeurs ni de parfums. Paris m'attire par sa civilisation raffinée, ses fêtes de l'esprit et des yeux, mais je l'abhorre pour ses laideurs, son ciel morne. Je n'ai un peu d'amour pour lui qu'en certaines journées printanières ou automnales, lorsque je parcours le Bois dans la beauté lumineuse d'une matinée, d'un après-midi sans nuages. J'ai eu ainsi, parfois, la sensation

d'être sous un autre ciel, dans une autre atmosphère. Mais là où je vis vraiment, c'est dans nos contrées méridionales. Je possède là-bas, au-dessus de Cannes, une petite villa, l'« Olivette », quels parfums, quelle ambiance de lumière et de vie ! C'est là que j'ai exécuté mes meilleures œuvres, ma joueuse de flûte en particulier.

Jean, très intéressé par la personnalité qui se dévoilait, demanda :

– Mademoiselle votre sœur partage-t-elle vos goûts ?

– Absolument, de même que Hélos. Je les ai tenus soigneusement éloignés de vos idées latines. Ils ont vécu seuls, sous ma direction, avec leur institutrice qui me comprenait et m'a toujours parfaitement secondée dans mon œuvre. Jusqu'à ces derniers temps, ils ont presque tout ignoré de la vie. Une connaissance trop précoce enlaidit l'enfance et l'adolescence, même physiquement, en en flétrissant la fraîcheur. Je les ai pénétrés de l'amour de la beauté des formes harmonieuses, de la lumière. Lysis est encore un exquis petit flocon de neige, une petite chose rare

et charmante. Mais elle a dix-sept ans, je vais maintenant lui révéler la vie.

Jean ne put retenir une protestation.

– Oh ! Madame, attendez encore !

Irène eut un rire amusé.

– Vous trouvez que c'est dommage ? Mais non, chaque chose en son temps. Lysis devient femme ; elle sera très belle, mieux que belle. Toutes les joies du monde et toutes les ivresses de l'amour seront son partage.

Devant eux marchaient Hélos et sa sœur, près de M. de Malay et de Madeleine. Un rire frais, un rire d'enfant, s'échappait à ce moment des lèvres de Lysis. Jean eut le cœur serré en songeant que cette innocence heureuse n'avait plus que peu de temps à vivre.

Irène continuait :

– Ces enfants ignorent tout de vos sombres croyances qui divinisent la souffrance et la misère,

Qui réprouvent les joies de ce monde. Ils adorent l'âme des choses, les parfums, les fleurs,

la lumière, la beauté, la vie. Oh ! La vie surtout, la vie dans toute son ardeur, dans toute sa plénitude ! Oh ! Vous la verrez dans quelques années, ma Lysis, et vous me direz si je n'ai pas fait d'elle un chef-d'œuvre.

Jean la regardait, un peu saisi devant cette exaltation qui faisait étinceler les yeux sombres. Il objecta :

– Mais dans tout cela, que deviennent la mort, les souffrances inévitables ?

– Les souffrances ? La mort ? Mais on se délivre des premières par la seconde quand on n'a pu réussir à les éviter. La mort volontaire, une mort douce, sans angoisse, entre tout à fait dans mes principes.

– Et vous avez inculqué celui-là à ces enfants ?

La voix de Jean vibrait d'indignation.

– Certes ! Je vous scandalise, monsieur le Chouan ? Voyons, vous figurez-vous ma jolie Lysis torturée par quelque maladie incurable, souffrant sans espoir ?

– Je me figure surtout son âme, dit gravement Jean. Nous autres, nous avons en vue une existence future, après nos épreuves terrestres.

Irène laissa échapper un rire bref.

– L'âme ? J'ignore si nous en avons une. En tout cas, je ne m'en préoccupe pas.

– Vous croyez que M^{lle} Lysis n'a pas d'âme ?

La jeune femme rit de nouveau.

– Je n'en sais rien, vous dis-je, et peu m'importe. Elle est la beauté, la vie ; demain, elle sera l'amour. J'en fais mon idole, ma précieuse petite déesse, la personnification de tout ce que j'adore.

Lysis se détournait à ce moment pour adresser une question à sa sœur. Devant ces yeux bleus si purs où toute la lumière environnante semblait se refléter, Jean songea :

« Ah ! Oui, elle a une âme et peut-être une âme très belle. Que va en faire cette femme ? »

De cette conversation avec M^{me} Dormier, il lui resta une très vive impression d'éloignement pour la jeune veuve, en laquelle il avait reconnu une

conscience faussée par le dilettantisme et l'incroyance totale, un cœur fermé à tout sentiment, hors sa passion pour l'antiquité païenne, ses adorations panthéistes, son attachement à son frère et à sa sœur. Encore, Jean doutait-il que celui-ci fût autre chose que l'affection de l'artiste pour l'œuvre qu'il a créée, de laquelle il fait l'idole de son cœur.

Cependant, M. de Malay eût souhaité pouvoir étudier plus longuement cette nature inquiétante. Mais contrairement aux prévisions des châtelaines de la Varellière, les rapports furent très rares avec la Marbotterie pendant les deux mois qu'y demeurèrent les étrangers. M^{me} Dormier craignait-elle pour Hélos et Lysis le contact des idées « latines » de ses voisins ? Ce fut l'opinion de Jean qui en fit part à sa grand-mère et à sa sœur.

M^{me} de Malay avait la même pensée. Elle ajouta :

– Tant mieux, après tout, car, avec les opinions qu'elle m'a dévoilées, ce n'est pas une relation à désirer.

– Oui, tant mieux, dit Jean sans conviction.

Les demeures des alentours s'étaient peuplées ; on y donnait des réunions, on y organisait chasses et excursions. Madeleine et Jean assistaient aux unes et aux autres, très recherchés tous deux, mais lui surtout pour son entrain, sa courtoisie chevaleresque et ce charme qui lui attirait tous les cœurs, jeunes et vieux. Sa grand-mère lui disait :

– Tâche d'être raisonnable, mon Jean, ne fais pas trop le difficile et choisis une châtelaine pour la Varellière, parmi les gentilles personnes que tu connais et qui seront de charmantes femmes.

En reconnaissant que l'aïeule avait raison, il s'était résolu à étudier sérieusement la question et à faire son choix. Mais il sentait son cœur désespérément froid – plus que jamais.

– Impossible de me marier dans ces conditions-là, disait-il à M. de la Hallière, le châtelain de Balbennes, que M^{me} de Malay avait chargé de raisonner son petit-fils.

Jacques de la Hallière était revenu récemment

d'Afrique occidentale, où il avait vécu plusieurs années. Il voulait se fixer définitivement à Balbennes, disait-il. C'était un homme de trente-huit ans, large de carrure, large de visage, avec des yeux clairs pleins de finesse bienveillante. Il faisait une cour discrète à Madeleine de Malay qui, petite et mince, le semblait plus encore près de ce grand et vigoureux soupirant.

S'autorisant de la différence d'âge et d'une cordiale amitié, M. de la Hallière prenait à l'égard de Jean des airs paternels et, avec persévérance, lui vantait tour à tour les divers partis de la contrée.

– Mais non, ce n'est pas cela, que voulez-vous, mon cher ami ! répondait invariablement le jeune homme.

– Tiens-tu donc à être très amoureux ? demandait M. de la Hallière.

– Non, mais je veux éprouver mieux qu'une banale sympathie. Je veux sentir quelque chose qui me dise : « La voici. »

Jacques levait les épaules, en feignant

l'impatience et en traitant son jeune ami de cerveau romanesque. Mais Jean, de son côté, ne se privait pas de rire malicieusement en voyant le châtelain de Balbennes chaque jour un peu plus conquis par la grâce sérieuse et fine de Madeleine.

Un matin de septembre, en revenant à cheval de visiter une de ses fermes, M. de Malay rencontra Hélos et sa sœur au débouché du sentier qui menait chez la mère Michelette. Il salua, en immobilisant son cheval d'un mouvement presque instinctif. Lysis leva sur lui ses yeux souriants et lui demanda des nouvelles de sa grand-mère, de Madeleine. Puis sa main fine caressa les naseaux du cheval. Hélos admirait les belles formes de la bête en connaisseur.

– Ma sœur Irène nous a fait apprendre l'équitation, dit-il, et nous ne montons que des bêtes très belles. Celle-ci, Lysis, te fera oublier l'affreuse créature que nous venons de voir.

– Quelle créature ? demanda Jean, surpris de voir une ombre soudaine dans le regard de Lysis.

– Une vieille femme qui était assise devant sa porte, de ce côté...

Hélos tendait la main, désignant un sentier voisin.

– Jamais je n’ai vu laideur aussi horrible. Lysis en a été tout impressionnée.

– Ah ! C’est la mère Michelette. Pauvre créature ! Oui, elle est laide, mais quelle belle âme !

En quelques mots, Jean conta l’histoire de la vieille femme. Il crut discerner de l’émotion dans le regard de Lysis, mais celui de Hélos ne reflétait qu’un dédain suprême.

– Vous semblez l’admirer fort, monsieur, dit-il avec un peu d’ironie. Moi, je pense que l’élémentaire sagesse aurait dû lui conseiller de clore voici longtemps ce qu’il m’est impossible d’appeler du nom de vie, car, souffrir – souffrir comme cela surtout – ce n’est pas vivre !

– Il y a une vie supérieure à celle que nous voyons, c’est la vie de l’âme. Nous autres, chrétiens, croyons que les souffrances

patiemment supportées nous mériteront une éternité de bonheur sans ombre.

La physionomie de Hélos témoigna d'une surprise un peu railleuse.

– En vérité, vous croyez cela ? Eh bien, à nous, il faut la joie dès ce monde, l'ivresse d'être jeunes, beaux, aimés. Il nous faut le soleil, l'harmonie, l'amour. Nous nous détournons de toutes les laideurs, nous ne voulons voir que les beautés.

Il parlait avec calme. Mais ce calme même rendait plus frappante la flamme ardente de ses yeux noirs. Jean songea qu'Irène avait réussi dans la formation de ce disciple et qu'il saurait profiter de ses leçons. Mais Lysis ? Que se passait-il sous ce front blanc qui se penchait un peu, tandis que les doigts légers continuaient de caresser le cheval ? Jean eût donné beaucoup pour le savoir. Mais les yeux bleus demeuraient voilés sous leurs cils et Lysis ne disait rien.

– Je crois qu'il nous serait impossible de nous comprendre, ajouta Hélos en secouant sa tête fine. Votre religion creuse un abîme entre nos

esprits.

– Elle nous prémunit, en effet, contre les fausses et éphémères jouissances de ce monde. Mais elle est génératrice de joie intérieure et, au-dessus des beautés de la terre, qu'elle ne nous défend pas d'admirer, elle place la beauté morale qui, elle, ne trompe pas, ne connaît pas la caducité ni la mort.

Hélos secoua de nouveau la tête.

– La beauté morale ! Les philosophes de l'antiquité l'ont vantée, mais j'imagine qu'ils n'en étaient pas mieux pourvus que les autres et trouvaient meilleur de jouir des plaisirs de la vie... Allons, Lysis, continuons notre promenade. Nous retenons là M. de Malay et son cheval s'impatiente.

La jeune fille s'inclina gracieusement pour répondre au salut de Jean. Il rencontra alors ses yeux et se figura y lire une pensée un peu plus inquiète, qui en voilait la candide sérénité.

« Pauvre petite ! Que vont-ils en faire ? » songea-t-il avec tristesse, en continuant sa route

vers la Varellière.

Quinze jours plus tard, M^{me} Dormier et Hélos – Lysis étant un peu souffrante – vinrent faire leur visite d’adieu. Ils partaient le surlendemain pour Paris d’où, prochainement, ils gagneraient l’Italie. Irène dit à M. de Malay : – Il faudra venir nous voir cet hiver. Nous n’irons pas dans le Midi avant janvier. Je reçois le jeudi et le samedi, dans la soirée. Nous comptons absolument sur vous. Jean fit une promesse vague. Le milieu dans lequel évoluait habituellement M^{me} Dormier n’était pas pour plaire à sa nature si affinée moralement ni à sa distinction de vrai gentilhomme.

Et c’était là, cependant, que cet hiver Lysis allait faire ses débuts dans le monde et dans la vie – Lysis, « le petit flocon de neige ».

III

Jean arriva à Paris vers la fin de novembre. Il se mit aussitôt à la disposition des directeurs d'œuvres, qui appréciaient fort son éloquence chaude et persuasive, sa vive intelligence, son ardeur juvénile tempérée par un bon sens très net et une sage discrétion. Il fréquenta, comme il en avait coutume, les bons milieux littéraires et artistiques, s'occupa d'achats pour l'amélioration du matériel de ses terres, alla peu dans le monde. Il voyait ici et là des jeunes filles de même éducation que lui et s'essayait avec bonne volonté à découvrir parmi elles sa future compagne. Mais, décidément, il devenait de plus en plus difficile.

– Mon cher, laissez-moi choisir pour vous, lui dit un jour M^{me} Blanay, une amie de sa mère. J'ai, en ce moment, un parti superbe : grosse dot, jeune fille très jolie, très bien élevée, sentiments

religieux très profonds, famille de vieille souche.
Voulez-vous que je vous présente ?

Jean soupira un peu en répondant :

– Allons ! Peut-être aurai-je le coup de foudre ! Car, autrement, les mariages arrangés comme cela ne me disent rien.

M^{lle} de Puylonde habitait, à Versailles, un vieil hôtel où son père, officier de cavalerie, s'était retiré à sa retraite. Jean dut convenir, après l'avoir vue, que sa beauté blonde ne manquait pas d'agrément, qu'elle semblait intelligente et gracieuse, avec un genre sérieux qui rappelait celui de Madeleine.

– Eh bien ? demanda M^{me} Blanay d'un air réjoui.

– Eh bien ! Il faut que je réfléchisse très sérieusement là-dessus. M^{lle} de Puylonde ne me déplaît pas. Mais, enfin... là encore, je ne suis pas emballé !

– Ce n'est pas nécessaire. D'ailleurs, l'amour viendra vite, quand vous la connaîtrez mieux.

– C'est que je ne sens rien... mais rien, rien,

rien ! Or, vous le savez, madame, je suis un peu idéaliste et je serais très ennuyé de me marier aussi froidement.

– Vous êtes désespérant, mon cher ami ! Mais cette jolie Valentine, elle, est déjà éprise de vous.

– C’est regrettable. Je ne serai pas à la hauteur.

– Cela encore n’est pas nécessaire. Voyons, soyez gentil, pensez-y beaucoup, ne vous perdez pas trop dans l’idéal.

– Je vous le promets, madame. Mais il me faut de la réflexion, beaucoup de réflexion, car le mariage est un acte grave qui engage toute la vie !

– Oh ! Il ne vous en faudrait pas tant, si vous étiez seulement un tantinet amoureux ! Quel insupportable garçon vous faites, Jean ! Malheureusement, votre chère mère n’est plus là pour vous conseiller.

Il murmura avec une soudaine émotion :

– Oui, comme elle me manque, ma mère chérie ! Comme, souvent, je la voudrais près de moi, avec son cœur si tendre, son intelligence

lucide, son ferme bon sens chrétien !

Ce jour-là, en rentrant chez lui après sa visite à M^{me} Blanay, Jean trouva sur son bureau un petit billet parfumé. M^{me} Dormier l'informait de son retour à Paris et lui renouvelait en termes pressants l'invitation à venir la voir.

Jean resta un long moment songeur, la feuille entre les doigts. Il lui paraissait impossible de se soustraire à une visite sans faire preuve d'impolitesse. Après tout, cela ne l'engageait pas ! Il trouverait toujours, dans ses occupations, des prétextes pour éluder ensuite les invitations qui lui seraient probablement faites.

Le samedi suivant, il se rendit donc chez M^{me} Dormier. Celle-ci habitait, au quatrième étage d'une maison de belle apparence, un appartement pourvu d'un vaste atelier. Dans celui-ci et dans le salon voisin, des femmes à l'élégance voyante, des hommes à la mise recherchée, parfois d'un goût douteux, caquetaient et riaient autour des petites tables dispersées un peu partout. Hélos, qui flirtait avec une jeune femme, s'avança pour accueillir M. de Malay. Il le conduisit vers Irène,

assise dans l'atelier sur un divan d'un rouge sombre, qui ressortait en note chaude sur la teinte ivoirine des murs et la blancheur des statues, toute la collection des dieux de l'Olympe, œuvre de la maîtresse du logis.

M^{me} Dormier accueillit Jean avec empressement, comme un hôte de choix, et lui fit place près d'elle. Ici, elle était dans son cadre et parut au jeune homme singulièrement originale, avec ses épaisses boucles de cheveux noirs retenues sur le front par une bandelette d'or et sa longue tunique de lin, bleue et ornée de broderies d'argent.

D'un groupe de jeunes personnes se détacha une charmante apparition, qui s'avança vers Jean. Il eut un léger battement de cœur en reconnaissant Lysis.

– Un cocktail ? Du frontignan ? demanda-t-elle avec un sourire.

Quel sourire délicieux et quel regard joyeux !

– Un peu de frontignan, s'il vous plaît, mademoiselle.

– Comment vont M^{me} de Malay et M^{lle} votre sœur ?

– J’ai de bonnes nouvelles d’elles, je vous remercie.

– Ne les verrons-nous pas ici ?

– Non, car ma grand-mère déteste Paris et ma sœur a là-bas toutes ses occupations, toutes ses œuvres.

– C’est dommage, car elles me sont bien sympathiques.

Là-dessus, Lysis se dirigea vers une table où étaient disposés les carafes de vin fin et les ingrédients des cocktails qu’Hélos préparait d’une main experte. Jean la suivit et s’entretint un moment avec elle. Il la retrouvait toute semblable à ce qu’elle était quatre mois auparavant. Rien n’avait troublé la pure lumière de ses beaux yeux. Comme sa réserve, sa grâce virginale, sa rare distinction, différaient des allures de tout son entourage, mélange cosmopolite qui riait fort, parlait haut, en termes osés, sans craindre l’anecdote la plus scandaleuse !

Lysis lui apprit qu'ils étaient revenus d'Italie depuis quinze jours seulement. M^{lle} Dormier recevait aujourd'hui pour la seconde fois.

– Et elle veut que j'assiste à toutes les réunions de cette année chez elle et chez ses amis, ajouta la jeune fille avec un soupir.

– Cela vous contrarie, mademoiselle ?

– Oh ! Oui, beaucoup ! J'aimais tant ma petite vie paisible, avec Hélos et notre institutrice ! Je ne connais pas tous ces étrangers et ils...

Elle s'interrompit en rougissant un peu. Avait-elle voulu dire qu'ils lui déplaisaient ? Jean, à cette idée, sentit un intime contentement le pénétrer.

– ... Enfin, Irène le veut ! Elle sait ce qui est bon pour nous, notre chère grande sœur. Elle est intelligente et elle nous aime tant !

M. de Malay songea avec tristesse que cette confiance ingénue était pour Lysis le plus grand danger. La sœur aimée et estimée aveuglément n'aurait-elle pas le terrible pouvoir de faire prendre le mal pour le bien à l'enfant innocente,

dont aucune croyance religieuse ne viendrait éclairer l'esprit ?

– Voilà notre adorable Lysis pourvue d'un très beau flirt, dit à l'oreille d'Irène une vieille dame dont un savant maquillage ne parvenait guère à dissimuler la décrépitude.

M^{me} Dormier lança un coup d'œil satisfait vers les deux jeunes gens.

– Oui, c'est un superbe garçon, très aristocratique. Il va apprivoiser ma petite colombe, qui se montre un peu effrayée en sortant de sa tour d'ivoire.

Jean, à ce moment, s'éloignait de Lysis – non sans regret. Mais, connaissant le monde, ayant l'intuition de la curiosité avide et malveillante qui sévissait dans l'entourage d'Irène, il ne voulait pas s'attarder près de la jeune fille.

Peu après, il prit congé, en dépit des protestations d'Irène. Ce milieu choquait toutes ses délicatesses d'éducation et de pensée et il se disait que sa mère n'eût pas aimé à le voir là.

– Au moins, vous allez nous promettre de

venir jeudi soir ? dit Irène. Nous aurons, vers la fin de la soirée, une petite sauterie et j'ai pu constater, chez M^{me} de Carbonnes, quel danseur vous étiez.

Un refus poli, mais très net, était sur les lèvres de Jean. Mais il rencontra le regard de Lysis. Il y lut une prière timide qui n'osait s'exprimer par les lèvres roses, d'un si pur dessin. En un clin d'œil sa résolution fut bouleversée. Ce fut en promettant d'y revenir qu'il quitta le salon d'Irène Dormier.

Une fois dehors, il se fit de sérieux reproches. L'entourage de l'artiste lui était antipathique au plus haut point ; Irène, tout en l'intéressant, lui déplaisait. Un tel milieu ne pouvait être que nuisible et, en tout cas, il s'y trouvait hors de son élément.

Mais cette pauvre enfant lui inspirait tant de pitié ! Isolée dans une telle ambiance, qu'allait-elle devenir ? Avait-elle conscience des dangers qui la menaçaient ? Sans doute non, dans son ignorance. Mais un instinct lui faisait peut-être deviner la sympathie de Jean, elle était heureuse

de le voir et lui n'avait pu résister à la douce supplication de ce regard d'enfant.

« Une soirée n'engage à rien », pensa-t-il, pour conclure ses réflexions.

Néanmoins, il n'était pas très satisfait de lui-même. Ce fut avec un mélange d'empressement et de regret qu'il s'achemina, le jeudi suivant, vers la demeure d'Irène.

Dans la chaude atmosphère du salon et de l'atelier flottaient des parfums trop forts. Les invités parurent à Jean du même genre que ceux du samedi précédent, sauf quelques personnes du meilleur ton fourvoyées là comme lui. À son entrée, il fut happé par M. de Carbonnes.

– Tiens, tu es en relation avec Irène Dormier ? Ce n'est pas ton monde, ça !

– Et le tien ! riposta Jean.

Louis de Carbonnes haussa les épaules, avec un rire forcé.

– Ma femme m'a rendu moins difficile. Elle aime le cosmopolitisme à l'occasion. Puis elle s'est toquée de M^{me} Dormier, qui doit la prendre

comme modèle pour une statue de Diane.

– Tu accepterais cela ? dit Jean avec vivacité.

– Ah ! bien, il ferait beau voir que je donne mon avis ! Tu ne sais pas encore ce que c'est que les femmes, mon cher Jean.

– Pardon ! Je sais ce que sont ma grand-mère et ma sœur, ce qu'étaient ma mère et la tienne.

La physionomie de Louis s'assombrit. Il dit très bas :

– Oui, celles-là, ce sont les vraies ! Mais que veux-tu, c'est comme ça, mon pauvre Jean !

Et, ramenant un semblant de gaieté sur son visage, il ajouta, en baissant de nouveau la voix :

– Tiens, voilà la merveille des merveilles qui s'avance là-bas. Elle a déjà un cercle de dévots adoreurs, comme il convient à une jeune déesse.

Lysis sortait de l'atelier. Elle portait une robe couleur d'ivoire, une de ces robes aux plis souples qui la drapait comme une statue antique. Des bandelettes argentées couraient dans ses cheveux sombres, coiffés en grosses boucles

soyeuses. Un fil de perles s'enroulait autour de la neigeuse blancheur de son cou. Elle avançait d'une allure lente, souple, infiniment gracieuse, suivie d'une petite cour masculine très empressée.

Son regard tomba sur Jean et s'éclaira soudainement. Elle s'approcha de lui avec un sourire de bonheur sur les lèvres et dans les yeux.

– Comme c'est bon à vous d'être venu !

– Puisque je l'avais promis, mademoiselle... Et c'est un si grand plaisir pour moi.

Il était sincère en disant cela, car la vue de Lysis venait de chasser tous ses regrets, tout son ennui de se trouver là. Combien elle était jolie, ce soir ! Plus jolie que jamais, et si simple toujours, si délicieusement naturelle !

Mais, hélas ! Comme allait changer vite la candide petite Lysis dont les yeux avaient encore, jusqu'ici, la limpidité des belles eaux pures. Jean, avec une sourde irritation et un regret poignant, voyait l'empressement hardi des invités masculins près de la jeune sœur de leur hôtesse. Il

remarquait avec un attendrissement apitoyé l’embarras de Lysis, la rougeur qui couvrait ses joues. Un instant, il crut voir les beaux yeux bleus se tourner vers lui avec cette expression de prière qu’il leur avait vue déjà. Alors, il s’avança et demanda avec un sourire :

– Vous m’aviez promis, l’autre jour, de me faire les honneurs des œuvres de M^{me} Dormier. S’il n’était pas trop indiscret de vous rappeler cette promesse ?...

Elle dit vivement :

– Je suis toute prête à la tenir.

Tous deux se dirigèrent vers le fond de l’atelier, où les dieux avaient été relégués ce soir-là pour laisser plus de place aux danseurs. Lysis montra les statues dues au ciseau de sa sœur et parut charmée des éloges de Jean. Éloges sincères, d’ailleurs, car Jean reconnaissait le réel talent d’Irène, mais il songeait en même temps qu’elle eût pu soustraire certaines de ses œuvres au regard de sa sœur. De celles-là d’ailleurs, Lysis se détournait d’elle-même, ne leur donnant qu’une mention brève. Tous deux s’arrêtèrent

longuement devant la joueuse de flûte.

– Comme la ressemblance est bien saisie ! dit Jean. C’est vous, tout à fait, mademoiselle. Naturellement, cette œuvre ne quittera jamais l’atelier de M^{me} Dormier ?

– Mais si ! Irène attend une bonne occasion pour la vendre, m’a-t-elle dit hier.

– Comment, cette statue qui vous représente serait vendue à n’importe qui ?

Elle le regarda, un peu surprise de son accent indigné.

– Oui. Irène m’a dit : « Celui qui la paiera le plus ! » Je lui servirai de modèle pour d’autres, du reste. Elle m’a parlé d’une Aphrodite pour l’année prochaine.

– Une Aphrodite ! répéta Jean, complètement suffoqué.

Devant l’étonnement ingénu dont témoignait la physionomie de Lysis, il se contint et dit avec calme :

– M^{me} Dormier trouvera certainement d’autres sujets qui vous conviendront beaucoup mieux, à

mon avis. Vous feriez, par exemple, une Iphigénie idéale.

– Ma sœur y a pensé. Je crois que ce sera pour cet été... ou bien peut-être pendant notre séjour à l'« Olivette ».

– Quand comptez-vous partir pour le Midi ?

– Initialement, c'était en janvier. Mais Irène est obligée de retarder jusqu'en février, à cause de Judith.

– Judith ?

Lysis eut son joli rire d'enfant.

– Judith, c'est M^{me} Salomé Isaac, qui pose pour la célèbre héroïne de la Bible.

Elle désignait la jeune femme avec laquelle Hélos flirtait l'autre jour.

– ... Elle est très belle, n'est-ce pas ?

– Belle... oui, si l'on veut, répondit distraitement Jean, qui avait à peine effleuré d'un regard M^{me} Isaac.

– Elle ne vous plaît pas ?

– Non, pas beaucoup.

– Alors, c’est que vous êtes très difficile. On la trouve généralement superbe. Hélos a fait des vers sur elle, je vous les montrerai ; ils sont charmants.

Jean pensa : « C’est vous qui êtes charmante, petite rose blanche. »

Et il sourit doucement aux yeux bleus candidement fixés sur lui.

Au piano placé dans la pièce voisine, quelqu’un à ce moment attaqua vigoureusement un air de danse.

– Voulez-vous m’accepter comme cavalier ? demanda Jean.

– Très volontiers.

Comme elle dansait bien, cette adorable Lysis ! Il se figurait enlever entre ses bras une petite chose très légère – « un petit flocon de neige ».

Le corps souple s’abandonnait à son impulsion, la tête délicate s’inclinait un peu sur son épaule, le doux regard se levait sans cesse vers lui, souriant et joyeux. Il la sentait si

confiante, si profondément candide que son respect attendri s'en accrut encore.

Elle était très rose, ses yeux brillaient quand ils s'arrêtèrent et qu'il la reconduisit à sa place. À mi-voix, elle demanda, d'un ton de prière :

– Vous m'inviterez encore, dites ? C'est tellement agréable de danser avec vous ! Et puis, les autres...

Elle hésita, rougit.

– ... Les autres m'intimident. Vous, non, parce que je vous connais bien et que vous êtes très bon.

– Je serai trop heureux d'être une fois encore votre cavalier ! répondit-il avec son gai sourire.

Un regard reconnaissant le remercia. Il alla rejoindre Louis de Carbonnes, le seul homme qu'il connût dans cette réunion cosmopolite. Mais, bientôt, il ne fit plus sa partie que par monosyllabes dans la conversation. Ses yeux suivaient Lysis, emportée par un autre cavalier. Une souffrance mêlée d'irritation le serrait au cœur. Il eût voulu s'élancer vers elle, l'enlever à

cet homme, la soustraire à toutes ces admirations qui lui semblaient odieuses, venant de ces êtres équivoques, probablement sans scrupules.

Cependant, il lui fallait rester là, impassible en apparence – alors qu'elle souffrait peut-être, car il avait deviné tout à l'heure en elle une appréhension. D'instinct, parce que son âme était très pure, elle avait peur. Mais, hélas ! Que pouvait-il pour elle ?

Du moins, il lui était possible de la soustraire pendant quelques instants encore aux empressements qui lui déplaisaient, ainsi qu'elle-même l'avait demandé. Il vint, un peu après, l'inviter de nouveau et, la danse finie, s'attarda à causer avec elle en vidant fort lentement une coupe de Champagne.

– Vous reviendrez jeudi prochain ? demanda Lysis avec une pointe d'inquiétude dans la voix, quand il prit congé d'elle.

Et il dit oui, sans hésiter.

IV

Jean était maintenant un habitué des jeudis de M^{me} Dormier. Chaque fois, en venant chez elle, il se promettait : « Ce sera la dernière fois » et, chaque fois, parce que Lysis lui disait, à son départ : « À la semaine prochaine, n'est-ce pas ? », il partait avec la résolution de revenir.

Il la sentait si réellement isolée, au point de vue moral, tellement froissée par tout ce qui se révélait à elle ! Oui, elle était bien l'âme délicate, la douce sensitive qu'il avait, dès l'abord, pressentie. L'enfant très pure se réfugiait vers lui, instinctivement, parce qu'elle le devinait de cœur très noble et qu'elle se trouvait à l'aise dans l'atmosphère de respect ému dont il l'entourait.

– Tous ces gens me déplaisent, lui confiait-elle ingénument. Je crois que c'est mal, puisque ce sont des amis de ma sœur, et Irène me gronde parce qu'elle ne me trouve pas assez aimable.

Elle m'appelle « petite oie blanche » et me dit qu'il est grand temps de faire mon éducation. Me trouvez-vous très sotté, vous, monsieur ? Car, enfin, une oie...

Elle le regardait, à la fois rieuse et inquiète.

Il répondit spontanément :

– Oh ! Restez telle que vous êtes le plus longtemps possible ! La connaissance de la vie vient assez vite.

Lysis, rassurée, riposta gaiement :

– Alors, quand Irène me fera des reproches, je lui dirai que je vous plais ainsi. Comme elle vous a en très grande estime, elle sera satisfaite.

L'estime d'Irène laissait Jean très froid. Mais ce qu'il trouvait délicieux, c'était la confiance absolue que lui témoignait Lysis – une confiance qu'il sentait grandir à chacune de ces réunions où ils trouvaient moyen, tous deux, de s'isoler pour causer quelques instants. Au cours de ces conversations, il faisait les plus charmantes découvertes dans le cœur tendre et bon de Lysis, dans son intelligence très fine, d'une culture déjà

poussée. Hélas ! Il lui fallait aussi constater le vide laissé dans cette jeune âme par le paganisme dont l'avait imprégnée sa sœur et l'influence inquiétante exercée par Irène sur cette enfant très aimante, qui l'admirait aveuglément.

M. de Malay était fort remarqué aux réceptions de M^{me} Dormier. Les hommes le jalousaient, les femmes essayaient d'attirer l'attention de ce beau garçon très distingué, dont le regard et le sourire avaient tant de charme. Mais Jean ne voyait que Lysis, il ne venait ici que pour elle, parce qu'elle le lui demandait et qu'il se donnait l'illusion de la protéger, pendant quelques heures.

Irène favorisait habilement ces tête-à-tête. Elle appelait Jean « mon beau barbare » et l'accueillait le plus aimablement du monde. Cependant, le jeune homme ne changeait pas d'avis à son sujet, bien au contraire. Tout s'accordait pour lui rendre peu estimable la sœur de Lysis.

Louis de Carbonnes avait eu, au sujet des parents de l'une et de l'autre, des renseignements

qu'il avait communiqués à son cousin. M. Orlannes, leur père, appartenait à une ancienne et très honorable famille du Nord. Orphelin tout jeune, pourvu d'une fortune assez ronde, cerveau brûlé, de physique séduisant, il s'était, à vingt-trois ans, épris d'une sorte de bohème cosmopolite, Maria Decko, qui se disait roumaine et possédait une fortune d'origine assez suspecte. Il l'épousa en dépit d'une vive opposition de sa famille. De cette union naquit Irène. Le ménage, sans résidence fixe, parcourait tous les pays d'Europe, en s'arrêtant plus longuement à Paris. M^{me} Orlannes mourut vers l'époque où Irène atteignait sa quinzième année. Le père et la fille continuèrent leur existence vagabonde jusqu'au jour où, se promenant dans la campagne provençale, aux environs d'Arles, M. Orlannes sauva une jeune personne qu'un taureau furieux menaçait.

Marthe de Bliève était jolie et romanesque. M. Orlannes était resté fort séduisant. Tous deux se plurent et s'aimèrent aussitôt. En dépit de l'opposition de ses parents, basée sur l'incroyance totale du prétendant et les

renseignements peu favorables obtenus sur sa vie privée, M^{lle} de Bliève, qui avait vingt-huit ans, s'obstina dans sa résolution de l'épouser. Un an après son mariage, elle mourait en mettant au monde Lysis et Hélos. M. Orlannes avait promis qu'ils seraient baptisés, mais la mère n'étant plus là et l'influence de sa fille aînée agissant sur lui, il ne s'embarrassa pas de tenir cette promesse. Voilà pourquoi Hélos et sa sœur furent élevés dans le paganisme cher à Irène.

Jean songea, avec une satisfaction dont il ne chercha pas à démêler les motifs secrets :

« Au fond, eux, les jumeaux, sont de race honorable, de bonne souche française et catholique. La tare est sur l'aînée seule. Pauvre petite Lysis ! »

Il éprouvait pour elle une pitié attendrie, il eût voulu, de toute son âme, s'interposer entre elle et les dangers qui la guettaient. Mais que pouvait-il contre la volonté perverse de la sœur aînée ? Même quand il était là, il restait impuissant devant les propos osés que devait entendre Lysis, devant les allures des invités d'Irène, les poèmes

qui se disaient dans ce salon ou les courtes pièces de théâtre qu'on y représentait parfois. En voyant rougir Lysis, il éprouvait une rage secrète, une souffrance profonde et, cependant, il n'aurait voulu pour rien au monde qu'elle ne rougît pas.

Hélas ! Combien de temps encore en serait-il ainsi ? Combien de temps la délicate petite âme, sans croyance, sans appui moral, résisterait-elle à l'ambiance mauvaise ?

À cette pensée, le cœur de Jean bondissait, dans sa colère contre l'aînée. Un soir, il ne put se tenir d'en parler à Irène.

Hélos venait de dire un de ses poèmes. C'était une invocation passionnée à la nature, à la vie, un cri d'adoration panthéiste frémissante, éperdue. À ces vers réellement très beaux, le jeune homme communiquait, en outre, l'ardente flamme qui brûlait en lui. Jean, debout, un peu à l'écart, suivait des yeux, avec angoisse, les impressions dont témoignait la physionomie de Lysis. Il sentait la jeune fille toute vibrante d'admiration, parcourue d'un frisson d'enthousiasme, sans défiance à l'égard du poison qui s'infiltrait en

elle, versé par l'esprit, par les lèvres du frère qu'elle chérissait. Comment l'avertir ? Comment la protéger ? Oh ! Quelle torture de ne pouvoir rien pour elle !

Quand Hélos eut fini, au milieu des acclamations et des compliments, Irène vint à M. de Malay.

– Vous n'applaudissez pas Hélos ? Ses vers ne vous plaisent pas ? demanda-t-elle avec un sourire légèrement ironique.

– Ils sont remarquables au point de vue de la forme et de l'inspiration. Malheureusement – je vous dis ceci en toute franchise – je ne puis que réprover les sentiments qu'ils expriment... et je déplorais que M^{lle} Orlannes fût là pour les entendre.

Irène eut un rire bref.

– Allons, vous voilà scandalisé ! Il vous faut peu de chose, cher monsieur.

– Peu de chose ? Vous trouvez peu de chose qu'une âme de jeune fille soit pervertie ?

Emporté par l'indignation, il parlait avec

véhémence. Irène l'enveloppa d'un regard où passait une lueur de triomphe, puis sa main se posa sur le bras du jeune homme.

– Allons, n'exagérez pas ! Lysis est très raisonnable et tout cela n'a pas d'importance pour elle. Ne prenez pas votre air fâché ! Tenez, allez la retrouver, car elle a sans doute à vous faire connaître ses impressions.

Sans remarquer le regard de malice mauvaise qui accompagnait cette invitation, Jean se dirigea vers Lysis. Elle l'accueillit par ces paroles :

– N'est-ce pas que c'est beau, tellement beau ?

Jean loua la valeur littéraire de l'œuvre. Puis, le plus discrètement qu'il put, il essaya d'expliquer sa pensée au sujet des idées qui s'y trouvaient contenues.

Il vit une surprise profonde, presque peinée, paraître dans le regard de Lysis.

– Comment, vous trouvez que c'est mal ? Oh ! Vraiment, je n'aurais pas pensé...

Jean restait perplexe devant cet étonnement d'enfant. Lysis ne semblait pas avoir compris la

perversité qui se cachait sous ces vers harmonieux et enflammés.

Ne serait-ce pas de sa part une imprudence de soulever le voile, si peu que ce fût ?

Il décida de se taire et fit glisser la conversation sur un autre terrain. Mais Lysis resta songeuse. Il constatait d'ailleurs un changement léger en elle, peu à peu. Elle devait réfléchir et, souvent, il voyait une lueur pensive dans ses yeux qui semblaient plus profonds – plus mystérieux aussi. Elle n'était déjà plus tout à fait l'enfant qu'il avait connue l'été précédent, qu'il avait retrouvée ici à ses premières visites. Quelque chose en elle se transformait, physiquement et moralement. Elle devenait femme. Jean en avait l'impression, à certains instants surtout. Il éprouvait maintenant parfois, près d'elle, un peu de trouble, une angoisse mêlée de joie indéfinissable. Mais elle restait si simple, si dépourvue de coquetterie, son regard demeurait si limpide qu'il ne se défiait pas, ne cherchait pas à analyser le sentiment qui l'entraînait vers Lysis et l'amenait à rechercher, toutes les occasions de la

rencontrer, à une exposition, à une vente de charité, à quelque concert.

Elle, de son côté, avec son doux air et prière, lui disait :

– J’irai tel jour à tel endroit. Vous y verrai-je ?

Il répondait oui très vite, heureux de voir un sourire éclairer les beaux yeux bleus et de penser qu’il serait là encore, près d’elle, comme son vigilant chevalier.

À la Varellière, on commençait à s’inquiéter un peu. Jean, très simplement, comme il l’avait toujours fait, parce qu’il n’avait rien à cacher, racontait toute son existence.

M^{me} de Malay, en lui répondant, le mettait discrètement en garde contre le danger que pouvait présenter pour lui des rapports avec ce milieu équivoque. Elle n’osait parler de ce qu’elle redoutait surtout, craignant de faire naître dans le cœur de son petit-fils un sentiment qui n’y existait peut-être pas encore.

Jean la rassurait – ou croyait le faire. Ce milieu lui était odieux, il n’y venait que pour la

pauvre petite Lysis qui se trouvait moralement si seule et qui semblait si heureuse de le voir.

Les alarmes de l'aïeule redoublaient. Ce fut un soulagement pour elle de voir arriver la fin de février, époque à laquelle M^{me} Dormier et les deux jeunes gens devaient partir pour le Midi. Jean, en mars, reviendrait à la Varellière. L'atmosphère familiale ferait évanouir – il le fallait espérer – tous les fantômes inquiétants.

À mesure que la date du départ de Lysis approchait, Jean se sentait étrangement triste. Il ne pouvait s'accoutumer à cette pensée qu'il ne la verrait plus pendant de longs mois – plus jamais peut-être ou, ce qui était pire, qu'il la retrouverait autre qu'elle n'était maintenant.

Lysis aussi devenait mélancolique. Elle laissait plus longuement sa main dans celle de Jean, quand il prenait congé d'elle et disait, avec un léger tremblement dans la voix :

– Plus que trois fois à vous voir... plus que deux fois... plus qu'une fois...

Ce dernier soir arriva enfin... Lysis avait la

migraine, ainsi qu'elle le confia à Jean, lorsqu'il vint la saluer. De fait, elle était pâle et, sous ses yeux, se discernait un cerne léger.

– Venez, que nous causions bien longtemps pour la dernière fois.

Elle l'entraînait vers le fond de l'atelier, où se trouvait ménagée une petite retraite fleurie, entre les dieux de marbre.

Mais, quand il fut assis près d'elle, tous deux gardèrent le silence. Lysis, les mains croisées sur ses genoux, regardait une Minerve qui se dressait devant elle – et Jean regardait Lysis.

Enfin, d'un geste lent, la jeune fille passa la main sur son front.

– Vous souffrez ? demanda Jean avec une affectueuse vivacité.

– Un peu, oui, mais ce n'est rien. Je suis surtout ennuyée... de partir.

– Cependant, vous aimez beaucoup l'« Olivette », m'avez-vous dit.

– Oui, beaucoup mieux que Paris. Mais j'aurai tant de peine de ne plus vous voir.

Il remarqua des larmes dans ses yeux... un tremblement au coin de sa bouche. Une commotion le secoua. Bouleversé, ému jusqu'au fond de l'âme, il prit la main de Lysis, y appuya ses lèvres.

– Moi aussi, je suis si désolé ! Les heures que je passais ici me semblaient tellement douces !

Le teint de Lysis devint soudainement très rose, ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif qui n'était pas seulement dû aux larmes.

– Si vous vouliez, nous pourrions nous revoir encore là-bas. Vous m'avez dit que vous possédiez à Cannes une petite villa et que vous aimeriez y retourner. Venez y passer quelque temps. Vous monteriez souvent à l'« Olivette » et ce serait si charmant !

Elle parlait avec une hésitation timide, mais il y avait dans ses yeux un désir suppliant.

– Ce n'était pas du tout dans mes projets pour cette année... J'ai besoin de rentrer à la Varellière...

Mais, en prononçant ces paroles, la voix de

Jean n'avait plus sa fermeté habituelle.

– Huit jours seulement ! Cela ne vous retardera pas beaucoup et je serai si contente !

Jamais encore Jean ne l'avait trouvée plus délicieuse que ce soir, avec cette prière ardente au fond des yeux encore mouillés de larmes. Elle était tout près de lui, un peu penchée, abandonnant sa main dans la sienne, qui la serrait inconsciemment. Il murmura :

– Oui, j'irai... huit jours, pour vous.

Elle eut une légère exclamation de joie et sa physionomie rayonna.

– Oh ! Comme vous êtes bon ! Maintenant, il ne me coûtera plus autant de partir. Merci, merci !

Voilà qu'il la retrouvait enfant, avec sa joie naïve. Toute la soirée, elle fut d'une gaieté radieuse et Jean, à la fois boudeur et troublé, ne songea pas alors à regretter sa promesse.

V

Mais, quand il se retrouva chez lui, après un long trajet sous la bise froide qui soufflait ce soir-là, il se laissa tomber sur un siège en prenant son front à deux mains. Tout à l'heure, sans doute possible, il avait compris qu'il aimait Lysis.

Une épouvante le saisissait devant cette constatation. Lui, Jean de Malay, le catholique convaincu, le fils d'une vieille race croyante, aimait cette jeune païenne entourée des plus néfastes influences et ignorante de tout ce qu'il respectait, de toutes les nobles traditions de sa famille ! C'était fou et impossible !

– Oui, impossible ! répéta-t-il tout haut.

Mais, au déchirement qu'il ressentit alors, il comprit combien déjà cet amour s'était emparé de son cœur.

Devant lui, sur son bureau, se trouvait une

grande photographie de sa mère. Il se pencha, prit le cadre ciselé, appuya ses lèvres sur le visage doux et sérieux dont les yeux semblaient le considérer avec une grave tendresse.

– Maman, voyez le malheur qui m’arrive ! C’est affreux ! Oh ! Mère chérie, je l’aime tant ! Que dois-je faire ?

Il se demandait anxieusement comment elle l’aurait conseillé. Mais la réponse se présentait aussitôt à son esprit :

« Tu ne peux épouser cette jeune fille élevée dans l’ignorance de tout ce que tu crois et respectes et vouée au culte païen. »

Avec un soupir douloureux, il appuya son front brûlant contre la photographie. Sa souffrance s’augmentait de cette pensée qu’il lui faudrait abandonner Lysis à sa destinée, ne plus la revoir, ne plus rien tenter pour sauver la pauvre petite âme en péril.

Oh ! Cela, c’était peut-être le plus atroce !

Que deviendrait-elle, sa blanche petite Lysis tant aimée ? Si douce, si exquisement belle, de

quel homme sans scrupules serait-elle la proie ?

Et elle l'aimait. Il en avait eu presque la certitude ce soir. Elle l'aimait sans se rendre compte encore de la nature de ce sentiment. Elle souffrirait, elle aussi. Ah ! Quelle imprudence il avait commise en cédant à ce qu'il croyait être de la simple compassion !

« Ma Lysis ! Ma pauvre petite ! » songea-t-il désespérément.

D'autres pensées lui venaient. Avait-il le droit de l'abandonner ainsi, après s'être fait aimer d'elle – bien involontairement, il est vrai. Par ses assiduités, il avait pu lui donner à croire – et aux invités d'Irène aussi – qu'il était disposé à demander sa main. Ce qu'il ferait là, en s'éloignant, serait-il digne d'un gentilhomme ?

Mais cette éducation païenne ? Et l'influence de l'aînée, du frère que, déjà, guettait la perversion ?

Cependant, ne pourrait-il espérer amener Lysis à la foi ? Elle avait l'âme pure, très droite, naturellement élevée ; elle était toute confiante en

lui. Si, de plus, elle l'aimait, il se faisait fort de la transformer, d'en faire une femme digne de continuer la lignée des dames de Malay.

Les jours s'écoulèrent pour Jean dans l'angoisse et la plus douloureuse perplexité. Tantôt, il était résolu à tenir sa promesse, à gagner Cannes vers la fin du mois et, là, à voir s'il pouvait espérer conquérir pour Dieu l'âme de Lysis. Tantôt, il se remémorait l'attachement aveugle de l'enfant à Irène Dormier, l'atmosphère de paganisme mêlé d'impiété dans laquelle elle avait vécu, l'entourage sans moralité, ami du plaisir à outrance, qui était celui d'Irène. Rien n'était respecté dans ce milieu. Avec des mots insinuants, des sourires, des sous-entendus, on raillait les vertus familiales, on levait les épaules devant l'héroïsme. Le mot de patrie n'était pas compris là, pas plus que celui de dévouement et d'idéal. Chez Irène Dormier, l'adoration de la beauté plastique était un dogme ; de beauté morale, il n'était jamais question, sinon pour la bafouer.

Plus d'une fois, Jean, écœuré, avait été sur le

point de se retirer, de ne plus mettre les pieds chez l'artiste. Il était resté pour Lysis, par pitié – du moins le croyait-il sincèrement à ce moment-là. Aujourd'hui, il se disait qu'il avait été lâche et coupable et que, si sa mère eût vécu, elle aurait su prévoir le danger.

Il était trop tard, maintenant. Son cœur était pris et il cherchait de quel côté se trouvait son devoir.

Le prêtre auquel il demanda conseil lui déclara :

– Il serait bien périlleux pour vous d'épouser cette jeune fille, mon cher enfant, à moins que vous ne soyez assuré, auparavant, qu'elle est prête à étudier notre religion et disposée à embrasser nos croyances. Or, cette certitude, vous ne pouvez l'avoir qu'en la revoyant, en vous entretenant avec elle. Là se trouve un nouveau danger. Car, si elle refuse, ou si vous vous apercevez qu'elle accepte par complaisance pour vous seulement et ne sera jamais convaincue, dans quelle situation vous trouverez-vous ? En retournant près d'elle, vous vous serez montré

nettement comme prétendant. S'il faut vous retirer, ce sera une nouvelle souffrance pour vous et pour elle, à qui vous auriez donné un nouvel espoir. Et songez aussi à la terrible tentation qui se présentera, si vous vous trouvez placé entre votre devoir et votre cœur.

Ces paroles, Jean se les redisait au cours de ses réflexions angoissées. Il écrivit longuement à sa grand-mère, lui racontant tout. Elle lui répondit :

« Reviens vite, mon chéri. Tu oublieras plus vite ici. Car tu ne peux songer à ce mariage, qui serait une folie. L'enfant est charmante, mais elle est sous l'influence de sa sœur, qui me paraît la plus dangereuse des créatures. »

Cette lettre irrita un peu Jean. L'influence d'Irène ? Comment l'aïeule pouvait-elle s'imaginer qu'elle existerait encore lorsqu'il serait maître du cœur de Lysis ? Une folie, ce mariage ? Lysis était, après tout, de famille ancienne et honorable. Elle n'avait pas de fortune, M. Orlannes ayant dilapidé la sienne. Irène seule était riche. Il prendrait la jeune fille

sans dot ; elle lui devrait tout et il saurait, doucement, sans heurts, la soustraire à l'empire de l'aînée.

Quelques jours plus tard, il reçut une carte postale d'Hélos. Le jeune homme écrivait :

« Nous vous attendons. Lysis a voulu passer, hier, sur la route d'Antibes pour voir votre villa, qu'elle a trouvée charmante. Elle me charge de vous rappeler votre promesse. »

La carte représentait le frère et la sœur, en péplum, debout, appuyés l'un sur l'autre sous un portique de marbre enguirlandé de roses. Jean contempla longuement, passionnément, le délicat visage qui lui souriait.

« Elle m'attend... J'ai promis, je dois y aller. »

Dès ce moment, sa résolution fut prise. Il irait à Cannes, il verrait Lysis et saurait si cette jeune âme serait accessible à la foi – ou plutôt si son influence, à lui, serait plus puissante que celle d'Irène.

Cette décision ne calma pas les secrètes angoisses de Jean. Il était trop intelligent, trop

fermement croyant, trop réfléchi aussi pour ne pas se rendre compte qu'il jouait là une dangereuse partie en recherchant pour épouse une jeune fille d'éducation si opposée à la sienne. D'autre part, il se répétait qu'il serait criminel de ne rien tenter pour sauver cette âme, pour préserver l'enfant dont il avait la confiance et qui l'aimait, qui souffrirait de son abandon.

Il ne partit pas pour la Varellière et, à la fin de mars, il prit le train pour Cannes.

Dans les dernières années de la vie de sa mère, il y avait passé deux hivers. Une vieille cousine, naguère, leur avait légué la petite villa, « Les Myrtes », qu'elle possédait route d'Antibes. Jean n'y était plus revenu depuis la mort de sa mère. Il eut un serrement de cœur en pénétrant dans les pièces désertes où il « la » revoyait, sa mère tant aimée, étendue sur cette chaise longue ou bien s'en allant, d'un pas alangui, vers la terrasse entourée d'orangers.

Par les portes-fenêtres ouvertes, l'air et le soleil entraient, avec les parfums dont l'atmosphère était saturée. L'œil se reposait sur la

mer d'un bleu vif, étincelant, sur la verdure sombre de l'île Sainte-Marguerite. Jean contempla la vue familière qu'avait aimée comme lui M^{me} de Malay ; il aspira ces parfums qui réconfortaient la malade, combinés avec la douceur vivifiante de la brise et les chauds effluves du soleil. Puis il rentra dans le salon, il s'agenouilla devant la chaise longue et enfouit son visage dans les coussins.

« Oh ! Ma pauvre mère, j'ai peur d'être très lâche ! Mais pouvais-je la laisser ainsi sans rien tenter pour la sauver ? Elle est digne de vous par ses vertus ; je ferai d'elle une femme comme vous, comme grand-mère, comme Madeleine. »

S'il n'avait écouté que son cœur, il serait monté dès ce jour même à l'« Olivette ». Il s'imposa d'attendre au lendemain et alla errer sur la Croisette, comme une âme en peine, avec le secret espoir d'apercevoir Lysis.

Mais il ne vit aucun des habitants de l'« Olivette ». Il savait d'ailleurs qu'Irène, hors de Paris, n'était pas mondaine et recherchait la solitude pour se reposer des distractions

hivernales.

L'« Olivette » s'élevait au flanc du mont Pezou, dans un cadre sévère fermé par les pins qui la dérobaient aux regards. Mais, quand on avait franchi la petite barrière de bois clair, une véritable avalanche de fleurs s'offrait aux yeux du visiteur. Elles étaient partout, elles couvraient tout et l'air n'était qu'un enivrant parfum. La villa se dressait, toute blanche, charmante imitation de maison grecque, au bord de l'une des petites terrasses successives qui descendaient vers la vallée. La vue s'étendait sur l'Esterel, la Napoule, le mont Chevalier et sa vieille tour. La situation de cette demeure était admirable et Jean, dès l'abord, comprit la prédilection d'Irène pour l'« Olivette ».

On l'introduisit dans un salon aux murs de stuc, où une large baie vitrée remplaçait les fenêtres. Irène et Lysis causaient, toutes deux assises sur un siège rappelant le lit antique. La tête de la jeune sœur s'appuyait câlinement contre l'aînée, dont les doigts minces caressaient la joue satinée. Une joyeuse exclamation s'éleva.

Lysis, vivement, quitta son siège et vint au-devant de Jean, les mains tendues.

– Oh ! Vous voilà ! Vous voilà !

Il oublia toutes ses hésitations, toutes ses craintes devant ce bonheur qui se laissait voir si ingénument, devant le cher regard ravi. Oui, elle serait à lui, la petite Lysis, puisqu'elle l'aimait ! Il dirigerait à son gré cette jeune âme encore malléable, dont il serait le guide et le conseiller.

Irène accueillit M. de Malay avec son habituelle amabilité. Elle voulut absolument le garder à dîner – et Jean se laissa faire une douce violence. Il quitta l'« Olivette » en promettant de revenir souvent ; « très souvent », appuya Lysis d'un ton doucement impératif, qu'accompagnait un regard de prière.

Il revint le surlendemain. Puis ce fut tous les jours. Irène voulait avoir son avis au sujet d'une statue d'Iphigénie pour laquelle sa sœur lui servait de modèle.

Jean assistait à la séance de pose ; il admirait tout à son aise la délicieuse jeune fille dont les

yeux, souriants ou pensifs, cherchaient sans cesse les siens. Puis Irène disait :

– Allez au jardin, je vous y rejoindrai, mais je veux encore travailler ici un moment.

Ils s'éloignaient, parfois accompagnés d'Hélos, le plus souvent seuls. Ils allaient s'asseoir dans un endroit que Lysis aimait, sur une des petites terrasses où les roses et la glycine couvraient de frêles arcades de bois qui disparaissaient sous la floraison embaumée.

À leurs pieds, les orangers se dressaient sur une autre terrasse, puis, plus bas, les oliviers et d'autres plantations encore, et des palmiers, et des fleurs surtout, l'une des adorations d'Irène.

Jean et Lysis s'asseyaient à l'ombre légère d'un phénix. Ils contemplaient longuement l'harmonie de lumière et de nuances ardentes que leur offrait la vue de la mer ; ils admiraient le sombre chaos que, d'ici, semblait former l'Esterel, avançant comme un éperon dans la mer aux colorations lumineuses. Puis ils causaient. Jean parlait de son pays, de sa famille, de son éducation ; il disait comment sa mère avait voulu

faire de lui un croyant et comme sa foi le rendait heureux et fort. Lysis l'écoutait avec un intérêt profond ; elle semblait suspendue à ses lèvres. Puis il l'interrogeait discrètement sur son éducation, sur ses idées. Elle répondait avec simplicité, racontant sa vie, et Jean voyait qu'elle avait été heureuse jusqu'ici, qu'elle ignorait encore la souffrance et n'avait pas ressenti le vide que laisse l'incroyance dans une âme.

– La vie est si belle ! disait-elle en joignant les mains en un geste d'adoration qui s'adressait à toute la nature frémissante, embaumée, mais plus particulièrement peut-être au soleil, dont Irène disait :

« C'est le roi de la vie, le dieu devant lequel je me prosterne à deux genoux. »

Jean expliquait :

– Oui, la vie est belle. Mais la souffrance se cache pourtant sous ces splendeurs.

Lysis secouait doucement la tête.

– La souffrance ! Oh ! N'en parlez pas ! On n'en parle jamais ici. Est-ce que vous souffrez,

vous ?

– Non, pas maintenant. Mais la mort de ma mère a été pour moi un chagrin immense.

Un regard de délicate compassion se tournait vers lui, une main douce saisissait la sienne.

– Ah ! Oui, c'est vrai ! La mort, quelle chose affreuse ! Votre pauvre mère ! Comment avez-vous fait pour supporter cela ?

– J'ai prié, répondait Jean.

Il parlait alors de la prière, du secours qu'y trouvent les croyants. Lysis l'écoutait avec la même attention, sans le quitter des yeux. En ces moments-là, il la sentait tout près de lui, de cœur et d'esprit.

Puis Irène survenait. De sa voix un peu basse, singulièrement prenante, elle exaltait la vie, la nature, l'amour. Les mains jointes, les yeux perdus dans le lointain lumineux, elle adorait. Le soleil, les fleurs, les parfums étaient ses dieux. Elle se perdait en eux, leur rendait un culte passionné.

Tout son être semblait alors frémir et ses yeux

sombres s'enflammaient de lueurs fascinantes.

Et Lysis l'écoutait, comme elle avait écouté Jean auparavant. Il la voyait, avec effroi, attentive, captivée ; il la devinait conquise par cette femme qui avait fait sa chose de la jeune âme innocente.

Il essayait de protester, de discuter les paroles d'Irène. Mais elle l'interrompait d'un ton péremptoire :

– Taisez-vous, « beau barbare » ! Vous n'entendez rien à cela ; toute votre éducation est à refaire. Admirez, c'est tout ce que l'on vous permet ici.

– Cependant, madame...

– Taisez-vous, vous dis-je ! Vous ne convaincrez personne. Nous sommes irrémédiablement réfractaires à toutes vos idées.

Jean, devant l'emprise si visible d'Irène sur sa sœur, sentait de plus en plus bouillonner en lui l'irritation et l'anxiété. Sa volonté d'enlever Lysis à une telle influence, d'en devenir le maître et le guide, se fortifiait et s'exaltait chaque jour,

en même temps que croissait son amour.

Quand il la voyait appuyer sa tête sur l'épaule d'Irène en regardant son aînée avec une affection profonde, il songeait, avec un mélange de colère et de joie triomphante :

« Bientôt, c'est sur moi qu'elle appuyera son front, c'est dans mes yeux qu'elle cherchera sa voie ! Ah ! Irène Dormier, vous prétendez que l'amour est la grande joie de la vie. Eh bien ! Par l'amour, je serai plus fort que vous. Lysis sera à moi – à moi seul ! »

Toutes les inquiétudes qui avaient assailli Jean avant son départ pour Cannes n'étaient cependant pas évanouies. Tant qu'il se trouvait près de Lysis, il oubliait tout. Mais quand, le soir, il se promenait sur la terrasse de sa villa, de troublantes incertitudes lui revenaient à l'esprit. Les âmes de femmes lui avaient toujours paru mystérieuses. Celle de Lysis, qu'il croyait d'abord si facile à pénétrer, lui semblait maintenant renfermer une énigme. Que serait-elle demain, quand ses yeux s'ouvriraient à la pleine connaissance de la vie et qu'elle aurait à choisir

entre des voies diverses ? Quelles énergies latentes, ou quelles faiblesses, se dérobaient sous la gaieté insouciante, sous la douceur candide de la jeune fille encore enfant ? Points d'interrogation angoissants qui laissaient Jean fort troublé, sans toutefois faire varier sa résolution.

Car il l'aimait tant ! Maintenant, il ne pouvait envisager son existence sans elle. Il était prêt à franchir tous les obstacles, à courir tous les risques, pour qu'elle fût à lui.

Un après-midi – il y avait huit jours que Jean était arrivé à Cannes – Hélos proposa une promenade. Irène, peu marcheuse, se refusa et les trois jeunes gens partirent seuls. Ils gravirent et dévalèrent des sentiers pierreux, entre les pins dont la senteur parfumait l'air tiède. Ils longèrent les petites terrasses en escalier où se coudoyaient des plantations diverses, en un assemblage de nuances qui donnait au paysage ensoleillé une valeur incomparable. Hélos se perdait dans une rêverie, comme il en était coutumier. Mais Jean et Lysis causaient et riaient, jeunes et heureux tous

deux. Jean, sous prétexte d'aider la jeune fille aux endroits où son pied glissait un peu sur le sol caillouteux, lui prenait sans cesse la main et la gardait ensuite un long moment. Elle ne la retirait pas, elle l'abandonnait entre ses doigts frémissants. À tout instant, ils se regardaient et souriaient sans savoir pourquoi – ou plutôt parce qu'ils éprouvaient une joie magique, commune.

Jean rentra à l'« Olivette » complètement grisé d'allégresse amoureuse. Irène, debout à l'entrée de la villa, attendait les promeneurs. Elle convia Jean à dîner et il accepta sans une hésitation.

Lysis alla changer de toilette ; elle reparut vêtue d'une robe aux plis antiques, d'un bleu pâli, qui faisait ressortir la blancheur nacrée de son teint. Prenant le bras de Jean, elle l'emmena vers le jardin, en déclarant qu'il y avait encore un moment avant le dîner et qu'il fallait profiter de cette superbe fin de journée.

Ils s'assirent à leur place favorite, sous les arcades fleuries. À cette heure, le soleil déclinant pâlisait la mer et couvrait d'une gloire éblouissante les hauteurs de l'Esterel. C'était

l'heure apaisante, l'heure de la lumière plus douce et des parfums. Ils s'exhalaient de toutes parts, des glycines, des roses, des tubéreuses, des orangers surtout qui couvraient la petite terrasse au-dessous des jeunes gens. Leur senteur enivrante luttait victorieusement contre toutes les autres. Mais quand un léger coup de brise arrivait, il apportait avec lui la pure et délicate haleine des pins qui se pressaient autour de l'« Olivette ».

Lysis restait silencieuse, un peu alanguie, les yeux fixés sur la mer. Elle tenait entre ses doigts une fleur d'arum cueillie tout à l'heure au passage. Jean voyait au coin de ses lèvres un pli pensif. Ses cils soyeux s'agitaient légèrement sur ses yeux qu'elle laissait baissés. Lui s'absorbait dans sa contemplation, ne voyant que Lysis au milieu de toute la beauté environnante.

Elle dit tout à coup, à mi-voix, d'un ton de joie contenue :

– Il fait bon vivre !

Vers Jean, elle levait des yeux dont le bleu profond rayonnait, comme, là-bas, la mer

caressée par la lumière déclinante. Jean frémit devant ce regard qui lui disait l'amour de Lysis, alors que l'enfant elle-même l'ignorait peut-être encore.

Les yeux dans les yeux, il murmura passionnément :

– Oui... près de vous !

Elle eut un léger mouvement et son teint s'empourpra. Jean lui prit la main, se penchant vers elle.

– Lysis, voulez-vous devenir ma femme ?

Quel ravissement, tout à coup, sur ce jeune visage ! Inclinant son front sur l'épaule de Jean, Lysis, la voix étouffée par l'émotion, dit joyeusement :

– Oui. Oh ! Oui !

– Ma Lysis !

Le bras de Jean entourait les épaules encore frêles. Mais ses lèvres n'osaient toucher le visage cependant si près de lui. Lysis lui inspirait un respect infini, d'autant plus grand qu'il la sentait plus confiante, tout candidement abandonnée

entre ses bras.

– Je vous aime tant, Lysis ! Vous serez ma femme chérie. Je vous emmènerai à la Varellière, dans mon cher pays natal.

– Où vous voudrez, Jean. Je vous aime, j’irai avec vous partout.

Elle disait cela d’un ton tendre et très grave, qui ravit Jean.

– Merci, ma Lysis ! De mon côté, je projette de vous rendre si heureuse ! Vous serez mon bien précieux, la joie de mon existence.

Il la regardait avec extase, enivré de bonheur en voyant tant d’éblouissante joie dans ces beaux yeux fixés sur lui.

Un son de cloche monta de la ville, s’épandit dans l’air calme, autour de l’« Olivette ». Jean tressaillit. Un peu de froid courut en lui. Si Lysis allait refuser ce qu’il avait à lui demander ?

Mais non, il la devinait si éprise, si bien conquise par lui. Sur sa jeune âme, l’empreinte de l’aînée ne pouvait être qu’éphémère encore. Elle accepterait tout, puisqu’elle aimait Jean.

Il dit avec douceur, en la serrant un peu plus fort contre lui, d'un mouvement inconscient, comme s'il avait peur de la voir lui échapper :

– J'ai maintenant quelque chose à vous demander, Lysis. C'est une question de la plus haute importance pour moi, tellement importante que notre mariage serait impossible si vous refusiez.

Une surprise anxieuse apparut sur la physionomie de Lysis.

– Qu'est-ce donc ?

– Vous savez que je suis catholique, je ne puis épouser une femme sans croyances, sans religion, comme vous l'êtes, ma pauvre petite Lysis. Consentiriez-vous à vous faire instruire, à étudier de bonne foi le catholicisme pour recevoir le baptême et devenir une vaillante chrétienne comme l'ont été toutes les dames de Malay ?

La surprise s'augmentait chez Lysis, en se mêlant d'effroi.

– Oh ! Jean, c'est cela que vous voulez ? Mais votre religion est terrible ! Irène l'a en horreur.

Jean eut un léger mouvement d'impatience.

– Il ne s'agit pas d'Irène, mais de vous. Ma religion est une source admirable de bonheur, de consolation et d'espérance. Vous avez confiance en moi, Lysis ?

– Oui, toute confiance.

Le front de Lysis s'appuya un peu plus sur l'épaule de Jean et il sentit les cheveux souples qui frôlaient sa joue.

– Alors, vous devez me croire, moi qui ai pratiqué toujours cette religion, qui ai trouvé en elle une parfaite règle de vie, un soutien puissant aux heures de faiblesse et une consolation dans les inévitables épreuves de l'existence. On vous a appris à admirer la beauté matérielle, la beauté visible et tangible. Mais il en est une autre que vous ignorez. Celle-là, le christianisme la possède et vous êtes digne de la connaître, petite Lysis au cœur pur.

Avec un soulagement indicible, il voyait toute ombre s'écarter des yeux de Lysis. Elle resta un moment pensive, en considérant le visage sérieux

penché vers elle.

– Écoutez, Jean, je crois ceci : c'est que cette religion ne doit pas être aussi mauvaise qu'on me l'a dépeinte, puisque vous, si intelligent, si bon, la pratiquez et l'aimez. Irène a dû se tromper. D'ailleurs, je me confie à vous. Je veux croire ce que vous croyez, aimer ce que vous aimez.

Cette fois, Jean, éperdu de bonheur, appuya ses lèvres sur le front de Lysis.

– Ma petite bien-aimée ! Voilà toutes mes craintes envolées. Maintenant, rien ne nous séparera.

Elle eut un sourire très tendre.

– Oh ! Non, rien, mon Jean !

Il la contempla un moment, s'emplissant les yeux de l'image radieuse, oubliant tout pour elle dans l'enivrement de son amour.

Lysis dit gaiement :

– Nous allons annoncer tout à l'heure à Irène nos fiançailles. Elle en sera bien heureuse, car elle fait grand cas de vous.

Jean objecta :

– Peut-être serait-il mieux que j'aie auparavant lui parler et lui faire ma demande officielle ?

– Oui, vous avez raison. Allez et vous reviendrez ensuite me trouver ici.

Avec son charmant sourire, elle ajouta :

– Je veux rentrer à votre bras dans la maison

– Il me faut dix minutes et puis je serai de nouveau près de vous.

Il se leva d'un mouvement vif.

Aux pieds de Lysis, la fleur d'arum gisait, échappée des mains de la jeune fille. Jean se baissa pour la ramasser, puis, mettant un genou à terre, il la tendit à la jeune fille. Mais comme les doigts fins saisissaient la fleur, ils rencontrèrent les lèvres de Jean. Émue et souriante, Lysis laissa le baiser s'y attarder, tant qu'il voulut.

– Comme vous faites bien cela ! murmura-t-elle. Vous ne ressemblez pas aux autres. Ils me déplaisent tous, ils me font peur. Il n'y a que vous, Jean...

– C’est que les autres ne sauraient jamais vous aimer comme je vous aime, avec tout le respect de mon cœur. À bientôt, ma fiancée !

Il se releva, s’éloigna rapidement, suivi du regard par Lysis. Dans le petit hall de la villa, Irène arrangeait des fleurs qui lui semblaient mal groupées. Elle demanda :

– Eh bien ! Où avez-vous laissé ma sœur ?

– Dans le jardin, madame. Je souhaiterais vous entretenir un moment...

– Rien de plus facile. Venez, cher monsieur.

Elle le précéda dans le salon et s’assit sur le siège antique en lui désignant un fauteuil en face d’elle. Il rencontra ses yeux brillants, qui lui causèrent un sourd malaise.

Elle dit tranquillement :

– Vous venez me demander la main de Lysis ?

Cette façon de le devancer surprit Jean. Mais Irène, il le savait, n’aimait guère agir à la manière de tout le monde.

– Vous avez bien deviné, madame. J’aime M^{lle}

Orlannes et je souhaiterais qu'elle devînt ma femme.

– Vous lui avez parlé, naturellement ? Ah ! Vous avez très bien fait. Cela rentre tout à fait dans mes idées. Que vous a-t-elle répondu ?

– Qu'elle acceptait avec bonheur.

Irène eut un sourire ambigu.

– Oui, elle vous aime. C'est son premier amour et vous êtes d'ailleurs un homme charmant. Elle a bien choisi ; vous serez très heureux, beaux amoureux.

Jean ressentit une impression désagréable. Dans l'accent d'Irène, il lui semblait discerner une raillerie mauvaise. Mais il ne voulut pas s'y arrêter.

– Vous consentez donc à me donner Lysis, madame ?

– Certainement, avec beaucoup de joie. Elle est sans dot, par exemple, mais je lui ferai une belle rente.

Jean dit vivement :

– Je ne puis l’accepter ; je suis suffisamment pourvu pour deux.

– Comme il vous plaira. Vous êtes un parfait chevalier, monsieur de Malay. Mais il reste encore une question primordiale.

Elle s’enfonça un peu parmi les coussins brodés d’argent qui garnissaient son siège. Dans sa robe de crêpe jaune pâle, avec les deux fleurs pourpres ornant, de chaque côté du visage, ses cheveux sombres, elle semblait être une idole orientale, inquiétante et mystérieuse.

– Vous êtes catholique, monsieur. Lysis est païenne. Elle doit le rester.

Elle appuya d’une façon particulière sur le mot « doit ».

Jean sentit un frisson lui courir à travers le corps.

– Ceci est affaire avec sa conscience, madame. Si elle juge devoir étudier ma religion...

Irène eut un sourire moqueur.

– Vous le lui avez demandé ? Et elle a dit oui, dans la première exaltation de l’amour. Mais

c'est pur enfantillage de sa part. Entendez bien ceci, monsieur : jamais Lysis ne connaîtra votre religion et elle ne sera votre femme que si vous jurez de ne jamais l'attirer de ce côté. De plus, votre mariage ne sera pas célébré à l'église. Une simple cérémonie civile légalisera la situation.

Jean se leva brusquement, avec un cri de protestation indignée.

– Que me demandez-vous là ? Me marier civilement, moi ! Mais vous devez comprendre que c'est impossible.

– En ce cas, vous n'aurez pas Lysis.

« Jamais je ne permettrai que cette enfant, élevée par moi dans le culte de la beauté et de la joie, entre dans une de vos églises, reçoive la bénédiction d'un de vos prêtres, apprenne de vous à adorer votre Dieu et à glorifier la souffrance. Vous échangerez vos promesses en face de la nature, vous prendrez à témoin de votre union le soleil, les fleurs, la vie universelle...

– C'est odieux, ce que vous me proposez là ! Vous devez savoir cependant que ma conscience

de croyant ne peut accepter cela.

De nouveau, le rire d'ironie s'éleva.

– Votre conscience ? Lysis se chargera de la calmer, de l'endormir pour jamais. Ma sœur vaut bien que vous lui fassiez ce sacrifice.

– Le sacrifice de mon devoir ? Une apostasie ? Mais je serais un misérable lâche, indigne d'elle ! Non, madame, je ne puis l'épouser qu'en face de Dieu, devant le ministre de ma religion.

– Soit ! Mais, alors, elle ne sera pas à vous.

Jean blêmit ; tout son corps fut secoué par un frisson. Il dit, la voix un peu rauque :

– Il n'est pas possible que vous nous sépariez ainsi. Du reste, Lysis paraît très disposée à se faire instruire...

– Lysis n'est qu'une enfant. De plus, elle vous aime et dirait oui à tout ce que vous pourriez lui demander. C'est à moi, son aînée, de la guider. Or, je vous le déclare, elle ne vous appartiendra qu'en dehors de toute religion. Choisissez entre votre Dieu et elle.

Sur ces mots, Irène s'enfonça un peu plus dans

ses coussins, en attachant son regard énigmatique et mauvais sur la physionomie bouleversée de Jean.

– C’est un choix que je n’ai pas à faire...

La voix du jeune homme frémissait, en restant ferme pourtant.

– ... Je veux Lysis, mais je la veux devant Dieu.

– Renoncez-y alors, monsieur.

– Non, je n’y renoncerai pas ! s’écria-t-il, emporté par l’irritation devant le calme sarcastique de cette femme. Elle a un tuteur, je m’adresserai à lui et, puisqu’elle m’aime, puisqu’elle est disposée à faire ce que je demande, elle sera ma femme !

– Son tuteur est un vieil ami de son père qui ne la connaît pas, qui n’a jamais eu d’affection que pour moi et n’aura pas d’autre opinion que la mienne. Quant à elle, elle croira aveuglément en moi ; j’en ferai ce que je voudrai. Persuadez-vous bien de cela, monsieur, et agissez en conséquence. Lysis toute seule, sans religion

entre vous... ou pas de Lysis !

– En ce cas, je n’ai qu’à me retirer. Jamais je ne sacrifierai ma croyance, même à elle. Mais vous serez responsable des souffrances que vous causez ainsi !

Irène secoua la tête, sans quitter des yeux la physionomie profondément altérée.

– Oh ! Lysis se consolera vite ! Elle est jeune, elle sera admirée, idolâtrée. D’autres se montreront moins rigides que vous, soyez-en sûr !

Jean serra les poings. Une lueur de douleur farouche passait dans son regard. Irène se leva, vint à lui et posa sa main sur son épaule.

– Allons, ne faites pas d’héroïsme inutile ! Retournez près d’elle, dites-lui que je consens et que vous serez tout à elle, que vous n’exigez plus rien, que vous l’aimez uniquement, en rejetant toutes vos croyances déraisonnables, ennemies de la joie...

Jean recula brusquement, en repoussant la main d’Irène.

– Quelle abominable tentatrice vous êtes !
Oui, vous comprenez que je souffre, que je suis mis par vous dans une alternative terrible. Mais je suis un croyant et, avec l'aide divine, je ne faillirai pas à mon devoir. Je ne reverrai pas Lysis, je ne lui écrirai même pas pour lui expliquer mon départ. À quoi bon ? Tout ce que je pourrais dire serait dénaturé par vous, qui trompez cette enfant. Je souhaite qu'elle ne souffre pas trop... qu'elle ne souffre pas comme moi.

Il se détourna, sentant que les mots allaient s'étrangler dans sa gorge et ne voulant pas montrer son émotion atroce à la femme perfide qui brisait froidement deux cœurs. Il s'éloigna très vite, gagna machinalement la route qui serpentait entre les pins. Devant lui, l'ombre s'allongeait, douce et parfumée. Il s'en alla au hasard, étreint par la douleur. Il voyait Lysis l'attendant là-haut, si tranquille, si heureuse...

Et lui la fuyait, la petite bien-aimée qu'on ne voulait lui donner qu'au prix d'une apostasie. Maintenant, il voyait dans quel piège l'avait attiré

Irène. L'effroyable dilettantisme de cette âme et sa perversité s'étaient complu à préparer cette lutte, à mettre aux prises le devoir et l'amour dans le cœur de Jean. Elle espérait une victoire, elle triomphait à l'avance de cette déchéance morale.

Tout cela, M. de Malay le comprenait aujourd'hui. Lysis et lui avaient été son jouet. Elle les tenait maintenant – ou croyait les tenir.

« C'est fini ! songeait-il avec désespoir. Ma pauvre petite Lysis ! Que va-t-elle devenir ? »

Dans le déchirement de son cœur, cette pensée était la plus insoutenable. Livrée à Irène, Lysis s'en allait vers le malheur, vers la misère morale, vers toutes les souffrances. Et lui ne pouvait rien pour elle... rien, rien !

En un instant d'égarement, il songea : « Ne dois-je pas accepter tout pour la sauver ? »

Mais il se reprit aussitôt. On ne sauve pas une âme en perdant la sienne. Jamais il ne se rendit compte du chemin pris par lui pour regagner sa demeure. Il dit brièvement au domestique qui lui

ouvrit : – Je ne dîne pas ce soir. Puis, il entra dans le salon, ferma la porte à clef et vint s'échouer sur un fauteuil, près de la chaise longue de sa mère.

Les heures s'écoulèrent, la nuit vint, et Jean était toujours là, tenant sa tête entre ses mains. Il avait revécu tous les moments passés près de Lysis, et surtout ces instants, tout à l'heure... Combien elle était jolie et si ingénument confiante ! Quelle âme délicate était la sienne ! Jamais il n'avait lu aucune pensée inquiétante dans ces beaux yeux purs. Il aurait eu ce cœur dans toute sa fraîcheur ; il en aurait été le maître respectueux et si tendre ! Et maintenant...

L'intolérable pensée ne le quittait pas. Lysis à un autre !... Et à qui ? Désespérément, il songeait : « Ma Lysis, mon amour, pardon de vous abandonner ainsi ! Mais je le dois ! Autrement, je ne serais plus digne de vous, petite Lysis très chérie et très respectée. »

Il lui était venu à un moment le regret de n'avoir pas demandé à la revoir, à faire redire devant elle par Irène les conditions mises à leur

union, à rendre la jeune fille juge entre sa sœur et lui. Mais il comprenait que tout eût été inutile. Lysis demeurait encore enfant sur certains points ; elle s'était toujours trouvée sous la domination de sa sœur et, timide, inexpérimentée, elle n'aurait osé se dresser contre la volonté d'Irène.

Jean connut cette nuit-là toutes les tortures morales – même celle de la tentation qui lui disait : « Demain, tu monteras à l'« Olivette », tu lui diras que tu ne peux vivre sans elle et que tu reviens pour toujours. Sinon, c'est ta vie tout entière que tu brises, car tu l'aimeras toujours, tu n'en aimeras jamais une autre. »

Il se débattit dans ces affres au milieu des ténèbres, dans le salon où le parfum grisant des orangers pénétrait par les fenêtres ouvertes. Pendant des heures, il connut, comme il ne l'avait jamais fait, ce que peuvent la prière et la foi au milieu des orages de la vie. Quand l'aube parut, il avait repris pleine possession de lui-même. Mais, au cours de la lutte, il s'était abattu sur la chaise longue de sa mère, dans un accès de désespoir, et

maintenant des larmes, lourdes et chaudes, glissaient lentement sur ses joues, tombaient sur la soie fanée des coussins qui avaient bu celles de la mère pleurant en secret, à la pensée que la mort l'enlèverait bientôt à son fils.

*

Lysis attendait Jean sous les arcades fleuries. Un bonheur immense la tenait là, immobile, en une sorte d'extase. La vie avec lui, toujours ! Quel rêve merveilleux ! Comme ce serait bon, l'amour de Jean, ce grand amour si tendre qu'il lui avait révélé tout à l'heure !

« Mon Jean chéri ! » murmura-t-elle.

Des pas faisaient grincer le gravier.

Lysis se détourna, croyant apercevoir Jean. Mais c'était Irène seule.

– Ah ! C'est toi ? N'as-tu pas vu M. de Malay ?

– Si, il vient de me quitter. Quel grand enfant

que ce garçon-là !

Un peu d'inquiétude parut dans le regard de Lysis, tandis que l'aînée, avec ses mouvements glissants habituels chez elle, s'asseyait à la place occupée précédemment par Jean.

– Pourquoi dis-tu cela, Irène ?

– Parce qu'il vient de s'en aller en déclarant qu'il renonçait à toi.

Le teint de Lysis se décolora, ses yeux se dilatèrent, s'emplissant d'une sorte de terreur. Sa voix tremblante balbutia :

– Ce... ce n'est pas possible ?

– Tout à fait certain. J'avais répondu par un consentement à sa demande ; je ne lui imposais qu'une condition. Mais il ne veut pas l'accepter et il a pris la porte.

– Une condition ? Laquelle ?

– De renoncer absolument au mariage religieux et de s'engager à ne jamais t'attirer vers ses croyances.

Lysis se redressa. Soudainement, le sang

revenait à ses joues.

– Mais il m’avait parlé de cela et j’étais disposée à faire ce qu’il voudrait...

Irène entoura de son bras la taille souple et attira sa sœur contre elle.

– Parce que tu es une petite fille très amoureuse – une petite fille, entends-tu, Lysis ? On ne cède pas aux hommes comme cela, mignonne, surtout lorsqu’il s’agit de se mettre sous le joug d’une religion où tout est subordonné à la souffrance et au sacrifice. Cette religion, tu dois l’avoir en horreur, comme contraire à ce que je t’ai appris du bonheur de la vie.

Lysis murmura :

– C’est « sa » religion.

– Oui, et c’est elle qui le rend si intransigeant, si cruel pour lui-même et pour les autres. Pense donc qu’il est parti d’ici avec la résolution de te sacrifier à son Dieu !

Les lèvres de Lysis blêmirent et ses mains croisées se crispèrent sur sa jupe.

– Ne t’inquiète pas, va, mon enfant ! Dès

demain, tu le verras revenir et alors il sera à toi, à toi seule. Aucun dieu jaloux ne sera entre vous.

Lysis dit pensivement :

– Ce n'est peut-être pas bien de lui demander cela ?

– Pas bien ? Quelle idée as-tu là ? Tout ce que nous faisons pour notre avantage est bien.

Une perplexité anxieuse parut dans le regard de Lysis.

– Mais alors... le mal ?

– Le mal, c'est ce qui nous suit, c'est ce qui nous cause une souffrance.

– Alors, M. de Malay... ?

– Il agit très mal, et j'espère que tu sauras le lui faire comprendre.

– S'il revient ! dit Lysis avec un frisson.

Irène se mit à rire en lui caressant la joue.

– Petite innocente ! Ne t'es-tu pas aperçue qu'il t'aime passionnément ? Et ne sais-tu pas qu'aucun homme ne pourrait ainsi renoncer à toi, incomparable petite charmeuse ? Oui, il

reviendra, ne crains rien !

– Mais s’il doit souffrir de ce que tu lui demandes ? Moi, cela ne me coûterait guère d’adopter sa religion...

– Parce que tu ignores ce qu’elle est, où elle te mènerait ! s’écria Irène avec véhémence. Mais, moi, je le sais et je te préserve de ce malheur. Mieux vaudrait cent fois ne plus le revoir plutôt que d’accepter cela !

Lysis eut un mouvement d’effroi.

– Oh ! Non, non !

– Ne crains rien, te dis-je. Il sera demain ici, ayant renoncé à ses croyances, à son passé, pour ne plus adorer que toi. C’est ainsi que tu dois être aimée, Lysis, petite déesse de la beauté.

La jeune fille resta silencieuse. Sa poitrine se soulevait sous une respiration un peu précipitée. Du bout du doigt, Irène lui caressait la joue, tout en l’enveloppant de son regard énigmatique. Et sa voix ensorcelante disait la beauté du culte païen, flétrissait en termes insidieux les croyances chrétiennes.

– Allons, viens dîner maintenant, mon enfant.
Il est l'heure.

Lysis secoua la tête.

– Je ne pourrais pas manger, Irène. Laisse-moi
ici.

– Comme tu voudras. Plus tard, tu prendras du
thé. À tout à l'heure, mignonne. Rêve au retour
de ton chevalier.

Elle l'embrassa et s'éloigna. Lysis croisa sur
ses genoux des mains qui tremblaient un peu.
Quelque chose de son bonheur s'était envolé. Un
effroi lui restait de ce que venait de lui apprendre
sa sœur. Puis, elle avait été si heureuse
d'acquiescer au désir de Jean ! Il semblait
tellement tenir à cette condition ! Elle avait cru
agir très bien en consentant aussitôt à ce qu'il
demandait. Mais Irène venait de lui montrer qu'il
en était tout autrement, qu'elle ne devait rien
accepter de la sombre religion de Jean.

Il était si bon cependant et d'intelligence si
ferme, si lucide ! Il paraissait à Lysis qu'un
homme comme lui n'eût pas conservé ses

croyances, si elles étaient vraiment mauvaises.

Mais Irène disait que chacun peut se tromper, que Jean tenait à cette religion surtout parce qu'elle était celle de sa race et qu'au fond il serait certainement trop heureux de s'en délivrer pour pratiquer, lui aussi, le culte des dieux qui fait la vie facile et sans entraves.

Le crépuscule venait. Les parfums prenaient une intensité presque excessive. Lysis se leva, se dirigea lentement vers la villa, emportant la fleur d'arum, témoin de leurs fiançailles, souvenir de cet instant où Jean lui avait dit son amour.

À mi-chemin, elle rencontra son frère qui venait au-devant d'elle.

– Irène m'envoie te chercher. Tu rêvais, petite fiancée ?

Il avait pris le bras de Lysis et le passait sous le sien, en souriant à sa sœur.

Elle se serra un peu contre lui, en disant à mi-voix :

– Oh ! hélas ! Crois-tu, toi aussi, qu'il reviendra ?

Il eut un léger éclat de rire et mit un baiser sur les cheveux de Lysis.

– S’il reviendra ? Oh ! Ma jolie Lysis, que tu es peu femme encore !

Elle dit très bas :

– C’est que je l’aime tant !

VI

Jean était rentré à la Varellière. Il avait repris ses occupations habituelles, allait et venait pour ses affaires. Mais le sourire ne paraissait plus sur ses lèvres et son regard conservait une tristesse profonde.

— M. Jean est malade, disait-on avec inquiétude dans le pays, en remarquant ce changement.

Il fuyait le monde et devait faire effort pour s'intéresser comme naguère à ses tenanciers, aux joies et aux épreuves de chacun. M^{me} de Malay et Madeleine l'entouraient d'une affection discrète, en souffrant de sa souffrance. Après le bref récit de son court roman, fait à son retour de Cannes, il n'avait plus jamais dit mot sur ce sujet. Dieu seul voyait tout le déchirement de ce cœur, toutes les luttes qu'il devait soutenir. Irène Dormier connaissait bien le pouvoir de l'amour ; mais elle

ignorait ce que peut la foi pour transformer en héroïsme la faiblesse d'un cœur d'homme.

L'été passa, amenant les fiançailles de Madeleine avec Jacques de la Hallière. Le « Prince Charmant » était trouvé. Il n'avait guère les dons physiques de l'emploi, mais Madeleine expliqua gaiement qu'elle pensait, en employant ce qualificatif, beaucoup plus aux qualités morales de son futur époux qu'à son extérieur. Or, à ce point de vue, le loyal et bon Jacques réalisait tous ses rêves.

Jean, que son chagrin ne rendait pas égoïste, avait été l'intermédiaire. Il se réjouit du bonheur de sa sœur, bien qu'une recrudescence de souffrance en résultât pour lui. Le délicieux et poignant souvenir de ses fugitives fiançailles se faisait plus présent, au cours de celles qui avaient la Varellière pour cadre. Le jour du mariage, quand il entra dans l'église avec Madeleine à son bras, les invités, voyant son visage si pâle, si altéré, chuchotèrent entre eux :

– Décidément, M. de Malay est malade !

C'est qu'il avait eu à ce moment la vision du

charmant visage de Lysis encadré par des flots de tulle semblables à ceux-ci, de ses beaux yeux profonds et tendres qui auraient souri à son fiancé, son mari, comme Madeleine venait de sourire à Jacques de la Hallière.

Le château de Balbennes avait désormais sa châtelaine. La Varellière semblait très vide, maintenant que Madeleine était partie et que Jean avait perdu sa gaieté. L'aïeule soupirait souvent en songeant au malheur de son pauvre enfant. Était-il possible que lui, si sérieux, se fût fourvoyé dans un pareil milieu et n'eût pas aperçu le danger ? Il est vrai que cette petite Lysis était exquise. Jean, qui se fût détourné d'une coquette ou d'une femme de valeur médiocre, avait été sans défense devant le charme innocent de cette enfant. Là où sa nature chevaleresque ne voyait d'abord qu'une aide généreuse apportée à Lysis isolée, craintive parmi le douteux entourage de sa sœur, il avait trouvé l'amour.

La guérison serait longue, très longue, elle le savait, car elle connaissait bien son petit-fils. De

belles années de jeunesse passeraient ainsi, avant que Jean pût songer de nouveau au mariage. Et même, alors, le souvenir de Lysis n'empêcherait-il pas un autre amour de prendre possession de son cœur ?

Une crainte encore venait assaillir M^{me} de Malay, lorsqu'elle songeait à l'habituel séjour de Jean à Paris. Irène, qui avait déjà manœuvré avec une si perfide habileté, essaierait peut-être encore de ressaisir ce beau parti pour sa sœur. Si Jean revoyait Lysis, ce serait de nouveau la lutte, la tentation revenant harceler celui qui avait réussi à la vaincre. M^{me} de Malay frissonnait, en se disant qu'Irène, telle que la lui avait dépeinte son petit-fils, devait être capable de toutes les intrigues pour atteindre son but. Et l'enfant qui mettait aveuglément en elle sa confiance, la pauvre petite âme sans croyance, sans principes, serait entre ses mains un instrument docile pour perdre l'âme de Jean.

Aussi, M^{me} de Malay fut-elle grandement soulagée en apprenant que le jeune homme ne quitterait pas cette année-là la Varellière. Lui non

plus ne voulait pas risquer une rencontre avec Lysis. À cette seule perspective, la souffrance, en son âme, devenait intolérable. Puisque aucun devoir ne l'appelait à Paris, mieux valait rester dans la vieille maison, essayer d'oublier un peu par le travail, la lecture, les longues promenades qui calmaient ses nerfs tendus par le souvenir obsédant, la pensée de Lysis entourée de périls, malheureuse peut-être et souffrant par lui.

Parfois, ses courses l'amenaient vers la demeure de la mère Michelette. La vieille femme ne lui disait plus maintenant : « Vous avez du soleil plein les yeux, monsieur Jean. » Quand il s'éloignait, après lui avoir adressé quelques mots avec son habituelle bonté cordiale, elle le suivait des yeux en songeant : « On nous l'a changé, notre monsieur. C'est le cœur qui est malade. » Et, comme elle était discrète, jamais plus maintenant elle ne parlait à Jean de mariage.

Vers le milieu de l'hiver, la pauvre femme vit son état empirer et mourut le soir de l'Épiphanie, soignée et veillée par Madeleine. Jean vint prier le lendemain près de son lit de mort. Il fut frappé

de voir presque beau ce visage si affreux auparavant. Dieu semblait vouloir montrer aux vivants comme un reflet du dédommagement merveilleux qu'il réservait à cette martyre. Jean, devant la mère Michelette morte, évoqua le court entretien qu'il avait eu naguère, à son sujet, avec Hélos et Lysis. Hélos avait nettement énoncé des opinions semblables à celles d'Irène. Lysis n'avait rien dit. Que pensait-elle à ce moment-là ? Pauvre petite païenne, à qui l'on enseignait l'aversion de toutes les laideurs physiques et à ignorer la beauté morale, le reflet des perfections divines que la mère Michelette portait aujourd'hui sur son front !

Jean voulut veiller une partie de cette nuit-là avec sa sœur. Tandis que les heures s'écoulaient, au lent murmure du chapelet dit par Madeleine, il demanda à la morte de prier pour la chère petite âme qu'il avait aimée – qu'il aimerait toujours.

Lysis avait attendu Jean heure par heure, jour par jour. Chaque soir, à l'heure où il l'avait quittée, elle s'asseyait sous les arcades fleuries, le cœur battant, espérant le voir apparaître, vif et

charmant, avec ce beau rayon d'amour qui éclairait ses yeux l'autre jour. Mais Jean ne revenait pas. Et l'effroi, peu à peu, gagnait Lysis.

– Ne t'inquiète pas. Il lutte, mais c'est toi qui auras le dernier mot, disait Irène.

– Il lutte ? En ce cas, il doit souffrir ! Pourquoi exiger cela de lui ?

Irène levait impatiemment les épaules.

– Je te l'ai expliqué. Jamais je ne consentirai à laisser détruire mon œuvre et à faire ton malheur en te donnant à un homme qui s'empresserait de t'amener à ses croyances. Tu ne connais rien de la vie, tu es faible et je dois agir pour toi.

– Mais s'il ne revient pas, Irène ?

– Ne t'arrête pas à cette hypothèse. Il est fou de toi, ma mignonne, et tu le reverras à tes pieds, ne crains rien.

Irène était sincère en parlant ainsi. Pour elle, une passion comme celle qu'elle avait devinée chez Jean ne pouvait céder au devoir, même le plus impérieux, et le retour du jeune homme ne faisait aucun doute. Il viendrait se rendre à merci.

Et cet apostat serait une superbe conquête pour le culte dont Irène Dormier s'était faite la prêtresse.

Mais les jours s'écoulèrent sans ramener M. de Malay. Les orangers étaient déflouris, les roses languissaient un peu sous le soleil qui devenait plus ardent, la senteur des pins arrivait portée par une brise chaude, en ces fins d'après-midi où Lysis attendait, écoutant le moindre bruit inusité, sentant son cœur se serrer un peu plus chaque jour et frissonnant de douleur à la pensée que Jean pourrait ne plus revenir.

Irène dut enfin reconnaître que, si impossible que cela parût, Jean de Malay semblait s'être définitivement retiré.

Le jour où elle dit cela à sa sœur, la jeune fille devint si pâle qu'elle la crut un moment prête à défaillir.

– Oh ! Non, non, ce n'est pas possible ! Balbutia Lysis. Ne me dis pas cela, Irène.

– C'est malheureusement à craindre, maintenant. Il faut être raisonnable et oublier ce monsieur qui, après tout, ne vaut pas tant de

regrets.

– Oublier Jean !

Lysis se redressait en un mouvement de protestation indignée. Sa sœur lui frappa doucement sur la joue.

– Allons, ce petit cœur était bien pris ! Mais tu vois que M. de Malay ne le méritait pas. Oublie-le, mon enfant. Un autre saura te rendre heureuse.

– Un autre ! Jamais, oh ! Jamais !

Lysis s'affaissa sur un fauteuil en sanglotant. Un brisement affreux se faisait en elle, car elle comprenait que c'était fini, que Jean ne voulait pas abandonner pour elle sa foi, son passé, ses vieilles traditions.

Ce fut désormais un pâle petit visage aux grands yeux tristes que virent passer les roses de l'« Olivette », quand Lysis se promenait d'un pas lassé dans les allées. Pendant des heures, la jeune fille restait songeuse, les mains croisées, l'esprit loin – vers « lui ».

Irène ne s'inquiétait pas de cet état. Tout cela devrait passer très vite. L'hiver prochain, Lysis

serait entourée, adulée, et l'image de Jean s'obscurcirait. En attendant, comme la vue de la tristesse lui était insoutenable, M^{me} Dormier quittait fréquemment l'« Olivette » pour se rendre à Nice ou à Monte-Carlo avec Hélos. Lysis refusait toujours obstinément de les accompagner et l'aînée n'insistait pas.

– C'est un mauvais moment à passer. Mieux vaut la laisser se remettre seule de cette désillusion, disait-elle à Hélos.

Vers le milieu de mai, tous trois regagnèrent Paris, pour quelques jours seulement. Ils repartirent ensuite pour faire une longue croisière en Norvège. Puis Irène alla s'installer avec sa sœur sur les bords du Léman, tandis qu'Hélos s'embarquait pour New York avec des amis.

M^{me} Dormier, fidèle à ses principes de repos entre les périodes agitées de sa vie, avait choisi une villa retirée, dans un site tranquille. Aquarelliste habile, elle entreprit de donner des leçons à Lysis pour la distraire. La jeune fille se laissait faire, s'appliquait de son mieux, réussissait admirablement parce qu'elle avait un

tempérament d'artiste. Mais sa tristesse ne cédait pas.

Irène finit par s'en irriter. Incapable d'un attachement profond, elle ne le comprenait pas chez les autres. Un jour, elle déclara tout net à sa sœur :

– Ma chère petite, tu es absolument ridicule. M. de Malay ne vaut pas que tu le regrettes ainsi, lui qui t'aimait si peu qu'il n'a pas su tout sacrifier. C'était de sa part un feu de paille. Fais de même, mon enfant, d'autres cœurs s'offriront à toi, dont tu seras la reine et que tu feras agir à ton gré.

Lysis, les yeux fixés sur l'aquarelle qu'elle terminait, répondit d'une voix étouffée :

– Je ne veux que le cœur de Jean.

Irène eut un geste d'impatience.

– Eh ! Puisqu'il se retire ! Il est vrai que tu pourras peut-être le reprendre plus tard. Il va te fuir naturellement pendant quelque temps, puis le hasard peut vous remettre un jour face à face. Alors, nous verrons qui sera le plus fort !

Un rire sarcastique entrouvrit ses lèvres.

– ... Mais, en attendant, il ne faut pas perdre dans la mélancolie les beaux jours qui s’ouvrent devant toi. Imite Hélos, mon fidèle disciple, celui-là. Il veut vivre, vivre, vivre !... boire à toutes les coupes enivrantes. Allons, souris, ma Lysis ! Je ne veux pas que tu souffres. Je hais la souffrance, tu le sais.

À dater de ce jour, Lysis parut avoir repris sa physionomie d’autrefois. Le sourire reparut sur ses lèvres, elle ne parla plus de Jean. Irène se félicita du succès de ses conseils et se dit que sa sœur serait vite guérie.

Si elle avait pu lire dans la pensée de sa sœur, elle aurait vu quel souvenir douloureux la jeune fille renfermait en son cœur comme en un sanctuaire où rien ne viendrait le profaner. L’âme d’enfant se transformait, mûrissait lentement sous l’influence de la souffrance, elle commençait à voir et à comprendre. L’isolement moral dans lequel l’avaient laissée Irène et Hélos, à la fin de leur séjour à Cannes, la visible impatience de l’aînée devant sa tristesse, la mise en demeure

qu'elle lui faisait de ne plus souffrir et d'oublier Jean, d'autres paroles, d'autres faits froissaient douloureusement Lysis, très aimante, naturellement portée à la pitié, au dévouement. Quelque chose s'éveillait en elle dont Irène ne se doutait pas : la conscience personnelle, jusqu'ici soumise entièrement à l'emprise d'Irène. Lysis réfléchissait, elle comparait...

Elle comparait Jean à Irène. Jean, lui, avait sacrifié son amour à son devoir, car elle était sûre qu'il l'aimait, qu'il l'aimait tant ! Irène, elle ne voyait dans la vie que le plaisir et proclamait odieuses toutes les entraves. Elle émettait maintenant toutes ses théories devant sa jeune sœur, en riant de ses airs stupéfaits et gênés. À ces moments-là, Lysis pensait plus encore à Jean, dont les idées étaient si élevées, si noblement morales. L'âme engourdie par les enseignements corrupteurs cachés sous les fleurs prenait conscience du bien et du mal. Le bien, c'était Jean. Le mal...

Quelque chose de terrible de douter ainsi de sa sœur ! Elle semblait si bonne cependant, cette

Irène. Elle avait élevé son frère et sa sœur de ses propres deniers, elle les entourait de luxe, de gâteries, elle leur témoignait une affection expansive et caressante. Lysis sentait un vif remords de ces pensées qui venaient en elle, lentement, mais de plus en plus fréquemment, en s'imposant parfois avec force à son esprit.

VII

C'était un nouveau tourment ajouté à l'autre, qui ne s'atténuait pas, bien au contraire.

Tous deux subsistèrent au cours du voyage en Italie qu'Irène fit, comme chaque année, en octobre et en novembre. Hélos, de retour d'Ostende, où il avait largement dépensé la grosse somme remise par Irène, les accompagnait. À Cannes, déjà, Lysis avait eu l'impression que son frère changeait moralement. Elle le ressentit très fortement, cette fois, devant l'expression plus ardente, presque avide de ce regard qui semblait attirer à lui tous les plaisirs de la vie. La bouche gardait un pli sceptique et laissait s'échapper des théories semblables à celles d'Irène. Cependant, l'affection du jeune homme pour sa sœur jumelle ne semblait pas changée ; mais Lysis comprit qu'elle ne trouverait pas en lui un appui dans son chagrin, à

la façon dont il dit en la revoyant :

– Enfin consolée, ma sœur mignonne ? Allons, ce n'était pas la peine de faire pleurer si longtemps tes beaux yeux pour un pareil imbécile !

À leur retour d'Italie, ils se réinstallèrent à Paris. Tout aussitôt, Irène reprit ses réceptions. Et Lysis se vit entourée d'une cour plus nombreuse, plus empressée encore que celle de l'année précédente.

Durant ces quelques mois, sa beauté s'était singulièrement développée. La souffrance, qui l'avait mûrie moralement, semblait produire le même effet sur sa personne physique, hier encore un peu enfantine. Son apparition dans un salon produisait un émerveillement général et ses adorateurs ne se comptèrent bientôt plus.

Mais ils se heurtèrent à la plus étrange froideur. Lysis Orlannes semblait ne rien voir, ne rien entendre en dehors de ce qu'exigeait la plus stricte politesse. Les beaux marbres qui ornaient l'atelier de sa sœur n'étaient pas plus insensibles qu'elle. Si quelque audacieux lui adressait un mot

hardi, un propos osé, elle le toisait d'un regard dédaigneux en disant :

– Vous oubliez à qui vous parlez, monsieur.

Et elle lui tournait le dos sans plus de façons, laissant le personnage stupéfait, furieux, mais plus épris que jamais.

L'un deux, un jour, voulut lui baiser la main. Elle la retira brusquement en disant avec mépris :

– Oh ! Jamais... jamais !

Cette main avait reçu le baiser de Jean et aucune lèvre ne se poserait là où s'étaient appuyées les siennes.

Car c'était Jean qui continuait ainsi de préserver Lysis. En son cœur, elle conservait jalousement son souvenir, elle en faisait son guide et son égide. Jean avait été son premier amour, il serait le seul, dût-elle ne jamais le revoir.

Elle se gardait pour lui telle qu'il l'avait aimée, « sa petite Lysis au cœur pur ». Personne n'avait accès dans le sanctuaire où, devant l'image chérie, brûlait comme une lampe ardente

l'amour de Lysis.

Bien des choses lui revenaient maintenant à l'esprit, qui ne l'avaient pas frappée l'année précédente, qu'elle avait seulement ressenties sans analyser ses impressions : la froide réserve de M. de Malay parmi ce monde cosmopolite, la désapprobation dont témoignait sa physionomie devant certains faits et gestes, certaines opinions, et la façon discrète, respectueuse dont il couvrait de sa protection chevaleresque la jeune fille moralement isolée dans un pareil milieu. Elle comprenait maintenant que c'était pour elle seule, et en foulant aux pieds ses répugnances qu'il était venu ici. Elle se rappelait toutes ses paroles, si élevées, laissant voir sa belle nature loyale, sa valeur morale si rare, et qui éveillaient chez Lysis un écho vibrant. Près de lui, elle avait toujours eu l'impression de se trouver dans une atmosphère saine, réconfortante, de planer au-dessus de ces gens dont elle se détournait instinctivement.

Maintenant qu'il n'était plus là, elle continuait d'agir comme si le regard de Jean eût été fixé sur elle ; son âme avait l'intuition de tout ce qui

aurait déplu à M. de Malay et, de tout cela, elle se détournait avec mépris. Paroles, spectacles, lectures restaient sans effet sur elle. Elle ne pensait plus, ne jugeait plus que par Jean. Il s'interposait entre ce qu'elle voyait et entendait, elle vivait avec lui de cœur et d'âme.

Mais, par contre, à mesure que ses yeux s'ouvraient, quelles pénibles découvertes faisait-elle sur sa sœur, et sur Hélos lui-même ! Quelle chose affreuse de sentir l'estime s'en aller peu à peu, à l'égard d'êtres si chers !

Comme elle souffrait, la pauvre Lysis ! Et sans aide, sans consolation.

Irène avait d'abord vu sans déplaisir la nouvelle attitude de sa sœur. Cette petite fille, devenant soudainement femme, adoptait cette apparence de froideur comme une habile manœuvre de coquetterie bien propre à affoler encore davantage ses admirateurs. Et, vraiment, elle se formait d'une manière incomparable, elle prenait une délicieuse aisance de femme du monde, en gardant toujours, avec qui que ce fût, cet air de fière indifférence qu'ignorait la petite

Lysis un peu effacée de l'année précédente et qui lui seyait si bien, vraiment.

Mais, bientôt, Irène jugea cette attitude exagérée. Elle comprit que sa sœur agissait ainsi par un dédain suprême et lui fit des reproches, un soir, après le départ des invités.

– Tu manques complètement d'amabilité, Lysis. Que signifie ta manière d'être ? Mes hôtes sont tous empressés pour toi ; les hommes sont à tes pieds, tu es reine partout où tu parais. Et tu restes glaciale, insensible !

Lysis répondit avec froideur :

– Tous ces gens me sont absolument indifférents.

Elle se tenait debout dans l'atelier, appuyée à la statue de Diane. Ses bras, ses épaules étaient aussi blanches que le marbre qu'ils frôlaient. Sur sa nuque, les cheveux bruns tombaient en belles boucles soyeuses.

Elle était vêtue de rose et des œillets jaune pâle ornaient l'ouverture en pointe de sa robe. Plusieurs fois, on les lui avait demandés

aujourd'hui et elle avait éprouvé un plaisir secret en répondant aux audacieux, avec un froid dédain :

– Non, monsieur. Je garde mes fleurs.

Elle les gardait pour « lui ». Toutes celles qu'elle portait ainsi allaient se faner devant la petite photographie faite naguère par Hélos lors d'une visite de M. de Malay à l'« Olivette ». Matin et soir, la pauvre enfant, qui ignorait Dieu, s'agenouillait devant ce portrait et pensait longuement à Jean en pleurant.

À la réponse de sa sœur, Irène riposta avec irritation :

– Que te faut-il donc ? Ces gens-là sont charmants et tu en es follement admirée. Tu as le droit d'être difficile, de les traiter de haut, mais il y a une nuance que tu ne sembles pas saisir. Tu ne souris pas, tu ne parais t'intéresser à rien, tu passes partout comme une statue de neige. C'est très bien pendant quelque temps, cela donne du piquant et du mystère à ta physionomie. Mais il ne faut rien exagérer. Sois aimable, ma belle Lysis, soit très coquette. Sais-tu que j'ai encore

reçu ce soir deux demandes en mariage ? Mais ce n'est pas ce que je rêve pour toi.

Lysis ne répliqua rien. Déjà, plusieurs fois, sa sœur lui avait fait part d'autres demandes. À la première, elle avait répondu avec un frémissement : « Jamais je ne me marierai ! » Irène avait haussé les épaules en ricanant : « Tu penses encore à celui qui t'a si bien abandonnée ? »

Douloureusement froissée, Lysis, depuis ce jour, se contentait de répondre que les prétendants ne lui plaisaient pas. Il lui avait semblé que le rire d'Irène profanait le cher souvenir et elle voulait cacher désormais celui-ci plus soigneusement encore au fond de son cœur.

M^{me} Dormier. avait conscience qu'un changement s'opérait chaque jour chez sa sœur. L'enfant confiante et naïvement affectueuse n'existait plus. Une énigme flottait dans ces yeux qui se faisaient plus profonds et semblaient regarder quelque vision lointaine, dans une grave contemplation. L'âme de Lysis, dans laquelle Irène avait libre accès autrefois, se fermait pour

elle, pour tous. Elle devenait une retraite mystérieuse dont nul n'avait la clef.

Cette âme vivait en union avec l'âme de Jean à travers l'espace. Et lui, à la Varellière, priait pour elle, sans se douter qu'il restait, plus que jamais, le mentor et l'égide de la petite bien-aimée dont l'image demeurait gravée dans son cœur en traits douloureux et charmants.

Un nouveau tourment vint s'ajouter à ceux dont souffrait Lysis. Hélos, à la fin de décembre, avait contracté un mauvais rhume qu'il dédaigna de soigner, dans la fièvre des plaisirs dont il s'enivrait. Un chaud et froid, pris là-dessus, en sortant du théâtre, vint, au mois de mars, aggraver son état de telle sorte que les médecins déclarèrent urgent son départ pour le Midi,

Peu après, il était installé à l'« Olivette » avec Irène et Lysis. La jeune fille ne revoyait pas sans une recrudescence de souffrance ces lieux où le souvenir de Jean était présent plus qu'ailleurs, ce banc surtout où ils s'étaient fiancés, où elle avait reçu son premier baiser. Par instants, cette souffrance était si forte que Lysis se sentait

défaillir et se demandait avec terreur comment elle pourrait supporter la vie sans « lui », si elle ne devait jamais le revoir.

Hélos passait toutes ses journées étendu sur une chaise longue, à l'ombre de la tente de coutil tendue au-dessus de la terrasse. Irène, qui ne pouvait supporter les malades, avait chargé sa sœur de s'occuper de lui. Lysis s'acquittait de cette tâche avec un tendre dévouement : elle s'ingéniait à distraire le jeune homme et l'entourait de mille soins discrets. Mais rien n'agissait sur Hélos. Une expression sombre et morne semblait à demeure dans ses yeux, depuis le début de la maladie. Il les tenait fixés pendant des heures sur la vue que l'on découvrait de la terrasse. La mer et le ciel se confondaient dans la même luminosité chaude ; les îles de Lérins prenaient des teintes plus sombres dans cette fête de lumière. Hélos, pendant ces heures, adorait-il le soleil dont le culte lui était cher, comme à Irène ? Lysis l'ignorait. Mais quand il sortait de cette contemplation, son regard ne retenait rien de cette clarté rayonnante dans laquelle il était perdu.

Le médecin avait dit à Irène :

– Il guérira, mais il restera faible. C'est une nature qui brûle l'enveloppe et qui aurait besoin d'un frein puissant.

Dix jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée à l'« Olivette ». Un après-midi, Lysis vint comme de coutume s'asseoir près de son frère, en apportant un livre.

– Non, pas de lecture aujourd'hui, dit-il. Laisse cela et écoute-moi. Tout à l'heure, j'ai su par Irène ce que le médecin pensait de moi. Il croit à une guérison, mais je devrai toujours, pendant toute mon existence, prendre des ménagements.

Il parlait, les yeux fixés devant lui, d'une voix lente qui frémissait.

Lysis posa doucement sa main sur la sienne.

– Eh bien, mon chéri, ce n'est rien, cela. Pourvu que tu guérisses, voilà le principal.

Il eut un brusque mouvement qui souleva sur la chaise longue son corps amaigri. En même temps, il tournait les yeux vers sa sœur et elle les

vit ardents comme naguère, dévorant tout ce mince visage blêmi.

– Ce n’est rien ? Ce n’est rien de ne pas vivre, de traîner mon corps dans la faiblesse, dans l’impuissance ? Moi qui ai soif de vie ! Ah ! La vie, la vie ! Je l’aime, je l’adore ! Elle a été ma divinité. Et elle me délaisse. Si jeune pourtant ! Je n’ai que dix-neuf ans. Dix-neuf ans, Lysis ! Et il faut mourir !

Une flamme de passion brûlait ses yeux noirs et s’avivait de désespoir. Il tordait ses doigts minces dans une crise de douleur, en jetant le cri de son âme païenne ignorante de l’autre vie – celle qui ne meurt pas.

Lysis se pencha, lui jeta ses bras autour du cou.

– Mon Hélos, puisqu’on te dit que tu guériras !

Il eut un rauque éclat de rire, qui fit sursauter le lévrier étendu près de lui.

– Guérir ! Dans ces conditions ! Traîner ainsi mon existence, sans joies, sans plaisirs, épave inerte dont on se détourne ! Ah ! Jamais ! Il y a

des moyens pour en finir avec l'existence. J'en choisirai un... je m'endormirai et ne me réveillerai pas.

Lysis eut une exclamation d'horreur.

– Que dis-tu ? Est-ce que...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

Hélos ne répondit pas. Ses traits se durcissaient et la flamme de ses yeux s'éteignit.

– Hélos, que penses-tu ?

Il leva les épaules et repoussa la jeune fille avec quelque impatience.

– Laissons ce sujet. J'ai eu tort de te dire cela.

Mais elle lui saisit le bras en le serrant inconsciemment.

– Tu penses à cette chose affreuse ! Tu penses à me quitter ! Oh ! Hélos, Hélos ! Est-ce possible ?

Elle tremblait d'angoisse. Une émotion soudaine détendit la physionomie d'Hélos. Il prit entre ses mains le visage de sa sœur et, tandis qu'il le considérait, son regard s'éclairait de

nouveau.

– Ah ! Tu ne veux pas que je te quitte, Lysis ? Eh bien ! Alors, viens avec moi. Toi aussi, tu souffres, tu as peine à oublier ce Jean de Malay, je l'ai compris. Mourons donc ensemble. Pars dans tout l'éclat de ta jeunesse et de ta beauté. Tu ne connaîtras ni la maladie ni la décrépitude. On nous ensevelira sous les fleurs, ici, dans ce jardin que nous aimons. J'ai de la morphine, suffisamment pour deux. Nous nous endormirons. Venus ensemble dans la vie, nous la quitterons ensemble. Ah ! Lysis, voilà la solution de tout !

Elle l'écoutait, stupéfaite, effrayée d'abord, puis gagnée peu à peu. Hélos avait raison ; elle souffrait, elle souffrirait longtemps, toujours peut-être, si Jean ne revenait pas à elle. Reviendrait-il ? Ne l'oublierait-il pas bien vite ? Alors quelle serait sa vie ? Ne valait-il pas mieux, comme le disait Hélos, s'endormir pour ne plus se réveiller jamais, ne plus souffrir ?

La tentation l'enserrait, fortifiée par la voix très tendre qui disait :

– La douleur est le pire des maux. Irène nous l’a appris. Fuyons-la, petite sœur chérie. Viens avec moi dans la mort. Hélos et Lysis ne doivent pas être séparés.

Les pensées n’étaient plus nettes dans le cerveau de Lysis. Elle avait la sensation étrange de se trouver au bord d’un gouffre et d’y être attirée. Comme les parfums lui semblaient enivrants, ce soir ! Était-ce pour cela qu’elle se sentait si faible, qu’elle n’avait plus la force de dire non, qu’elle allait accepter la mort offerte par Hélos ?

Jean !

Le nom chéri surgit subitement, éclairant les ténèbres. Jean n’admettait pas le suicide, elle le savait. Il croyait que l’on doit supporter les pires souffrances parce qu’il y a un Dieu, qui est le seul maître de la vie, et aussi parce qu’il existe des compensations dans l’éternité. Elle se souvenait fort bien des paroles prononcées par lui au sujet de la mère Michelette. Que dirait-il en apprenant que sa Lysis s’était donné la mort ?

– Non, non, Hélos, je ne ferai pas cela !

Elle cria presque ces mots, dans un élan de protestation douloureuse.

Hélos eut un geste de contrariété.

– C’est dommage. Mais tu peux encore espérer quelque chose de la vie. Moi, je suis un être fini.

– Tu ne penses donc pas à l’affection de tes sœurs ? Tu ne penses pas à moi, que tu dis aimer ?

– Oui, je t’aime, Lysis. Mais, même pour toi, je n’aurais pas le courage de supporter l’existence qui serait désormais la mienne. Vois-tu, ma chérie, quand je ne serai plus là, tu souffriras pendant un peu de temps, et puis, après, tu m’oublieras.

– Oh ! Hélos !

Un sourire amer vint aux lèvres du jeune homme. Il secoua la tête sans mot dire. Ses yeux se fixaient de nouveau sur la mer éblouissante, sur l’Esterel très sombre dans la lumière adoucie du soleil qui s’abaissait, sur le jardin d’où s’élançait une végétation ardente et belle, aux

senteurs innombrables et grisantes. Il dit à mi-voix, en pressant contre sa poitrine ses mains maigres :

– La vie est partout, autour de nous. Je la possédais aussi, je m’en enivrais. Mais elle m’a trahi. C’est fini pour moi.

De nouveau, les bras de Lysis enserrèrent son cou.

– Hélos, tu vas me promettre de renoncer à ces idées atroces. Tu vas me promettre...

Il l’écarta avec impatience.

– Ne parlons plus de cela. Laisse-moi, je suis las et ta présence me fatigue.

Lysis s’éloigna. Une angoisse affreuse l’étreignait. Le suicide ! Hélos était capable d’en arriver là ! Il fallait informer Irène de ce dessein pour qu’elle pût ôter au jeune homme tout moyen de l’accomplir.

M^{me} Dormier travaillait dans le petit atelier qu’elle s’était aménagé au second étage. À la vue de sa sœur, elle s’écria :

– Tu parais toute bouleversée. Qu’y a-t-il, mon

enfant ?

Lysis vint s'asseoir près d'elle et, appuyée contre sa poitrine, elle lui répéta en frissonnant l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Hélos.

Irène n'eut pas un geste de surprise ou d'effroi. Elle dit avec calme :

– Le pauvre enfant ! Ce désir d'en finir avec la vie est assez compréhensible, dans l'état où il est.

Lysis sursauta, en regardant sa sœur avec effarement.

– Comment, tu l'approuves ? Tu... Oh ! Irène !

– Je ne te cache pas que, si j'étais malade comme lui, je ne supporterais pas cette existence. Il m'est donc impossible de dire qu'il a tort.

– Mais c'est affreux !... Et... on n'a pas le droit de se donner la mort !

– Vraiment ! Pourquoi ?

Lysis, troublée par le regard sarcastique de sa sœur, ne répondit pas. Elle n'aurait su d'ailleurs expliquer l'instinct obscur qui, en dehors même de l'influence de Jean, lui inspirait l'horreur de

cette destruction de soi-même, froidement préméditée.

– C’est M. de Malay qui t’a dit quelque chose de ce genre, probablement ? Mais nous jugeons autrement que lui.

Lysis murmura :

– Pas moi.

Et, d’un mouvement instinctif, elle s’écarta de sa sœur.

Irène eut un sourire railleur.

– Tu l’aimes encore, en dépit de tout ? C’est ridicule, mon enfant. Je m’aperçois combien il eût été dangereux pour toi de l’épouser, car tu te serais faite son esclave et il t’aurait amenée à partager toutes ses opinions, tandis qu’au contraire je comptais sur toi pour en faire un superbe païen. Tu n’es qu’une faible petite amoureuse, Lysis. Il faudra que je t’apprenne à dominer les volontés masculines les plus entières, à t’imposer à elles en souveraine absolue.

Lysis se leva, dans un mouvement d’impatience douloureuse qu’elle ne put dominer.

– Il n'est pas question de cela ! C'est d'Hélos que nous parlons. C'est lui qu'il faut empêcher de... Il dit qu'il a de la morphine dans sa chambre ?

– C'est possible.

– Il faut la lui enlever, Irène !

– Ma chère petite, je ne vais pas forcer les meubles d'Hélos pour y chercher ce médicament qu'il est parfaitement en droit d'avoir.

– Pas pour cet usage ! Ah ! Irène, tu ne comprends donc pas ? Il veut s'en servir pour... pour s'endormir...

Elle appuyait sa main sur l'épaule de M^{me} Dormier. L'effroi contractait son visage pâli, mettait une fièvre dans ses yeux.

– Mais si, je comprends... Voyons, ne t'effraye pas ainsi. Je le raisonnerai doucement et il renoncera peut-être... C'est tout ce que je puis faire. Il est libre.

– Pas de faire cela ! Non, non, Irène !

M^{me} Dormier se leva et prit la main de sa sœur.

– Allons, calme-toi ! Nous reparlerons de cela plus tard et nous verrons à changer les idées d'Hélos, du moins momentanément... Car il ne faut pas te faire d'illusions, ma chère enfant, il n'acceptera jamais de vivre avec une santé chancelante.

– Oh ! Si, si ! Je l'aimerai tant, je le soignerai si bien ! Il peut être encore heureux près de nous.

Irène eut un léger sourire de pitié, mais ne protesta plus. Elle dit seulement :

– Nous verrons. Mais ne t'agite pas ainsi, ma pauvre petite. Ah ! Que tu as encore à apprendre pour réprimer toutes ces émotions sentimentales qui font de la vie une torture !

Ces derniers mots poursuivirent Lysis, tandis qu'elle se réfugiait dans sa chambre pour mettre un peu d'ordre dans ses pensées en désarroi. Émotions sentimentales... C'était ainsi qu'Irène qualifiait l'affection de Lysis pour son frère, son angoisse à l'idée de cette mort volontaire. Mais alors... cette Irène, qu'était-elle donc ?

Voilà que Lysis avait tout à coup la sensation

de descendre en quelque abîme insondable. Cette sœur admirée, écoutée dévotement, venait de lui dévoiler ce qu'elle soupçonnait déjà, c'est-à-dire qu'elle était une épouvantable égoïste, sans cœur, sans âme. Et lui, Hélos, avait montré la faiblesse de son affection fraternelle, la lâcheté d'une âme uniquement éprise des jouissances de la vie.

Tout s'effondrait pour elle. Affaisée dans un fauteuil, elle frissonnait de douleur et ses mains se joignaient, tandis qu'elle jetait en son âme ce cri : « Oh ! Jean, mon Jean chéri, si vous étiez là ! Si je pouvais vous dire ce que je souffre ! »

La femme de chambre entra. Lysis se laissa habiller et descendit lentement, désireuse de retarder le moment où elle se retrouverait près de ces êtres qui venaient de lui infliger tant de souffrance. Tous deux étaient assis dans le salon. Le jeune homme lisait, en caressant la tête de son chien posée sur ses genoux. M^{me} Dormier rêvait. Tous deux levèrent la tête, à l'entrée de Lysis, et la regardèrent. Hélos dit d'un ton approbateur :

– Tu as mis ta robe rose que j'aime tant. C'est une idée heureuse, ce soir surtout.

Pourquoi ce soir ? Lysis chercha en vain à pénétrer le sens de cette phrase, tandis que, assise près de son frère, elle parcourait machinalement une revue.

Le domestique apparut, annonçant le dîner. Dans la salle à manger, une douce lumière éclairait les meubles élégants, le couvert fleuri. Hélos portait comme toujours un smoking irréprochable. Irène, en longue tunique de soie claire, laissait voir ses bras minces entourés de plusieurs bracelets en mailles d'or et son cou sur lequel étincelaient des émeraudes. Ils causaient tous deux comme de coutume, effleurant maints sujets, sans que l'ombre d'une préoccupation altérât le calme de leur physionomie.

Non, il n'était pas possible qu'il songeât à mourir, ce charmant Hélos dont le regard, ce soir, étincelait de vie ardente, dont l'esprit si fin, excité par Irène, qui souriait, jaillissait en reparties légères ? Il avait eu ce moment de découragement, cet après-midi. Mais, déjà, il n'y songeait plus.

À la fin du repas, Lysis se sentait presque

rassurée. La soirée se prolongea sur la terrasse. Irène et Hélos aspiraient avec ivresse l'air saturé de parfums. Le jeune homme était assis, les mains croisées sur ses genoux, les yeux perdus dans la nuit silencieuse. Il se taisait. On n'entendait que la voix d'Irène, qui parlait de la nature, de ses manifestations, de sa beauté. Elle se faisait profonde et passionnée. Dans une adoration éperdue, l'esprit d'Irène Dormier se répandait devant les mille divinités découvertes par elle dans la création.

Lysis écoutait. Elle éprouvait une étrange impression de vide, en entendant ainsi évoquer ces dieux terrestres devant ce jeune homme qui souffrait, qui était las de la vie. Elle comprenait tout à coup l'inanité du culte dans lequel son frère et elle avaient été élevés. Aux jours d'épreuves, les divinités brillantes et fleuries s'évanouissaient pour ne laisser voir que l'abîme, l'abîme noir vers lequel se penchait Hélos.

Elle regardait son frère. Était-ce une illusion ? Il lui semblait voir, par moments, des tressaillements passer sur ce visage émacié qui

paraissait d'une pâleur saisissante, sous la clarté bleuâtre de la lune.

À onze heures, Irène se leva.

– Il est temps de nous retirer, mes enfants.

La voix très calme d'Hélos répéta :

– Oui, il est temps.

Lysis se leva à son tour et se pencha vers lui.

– Bonsoir, Hélos.

– Bonsoir, Lysis chérie.

Il se redressa et l'embrassa. Elle dit, la voix tremblante :

– Tu m'as fait beaucoup de peine, cet après-midi...

Il l'écarta doucement. Ses traits venaient de se durcir et son regard se détournait.

– Ne parlons plus de cela. Bonne nuit, Lysis.

Le lendemain, le facteur apporta à Irène Dormier un télégramme qui réclamait sa présence à Paris. Un comité d'organisation artistique de la capitale demandait à la jeune femme de réunir ses

œuvres pour les présenter à une exposition de sculpture, qui devait avoir lieu quelques jours plus tard dans une salle de la rue du faubourg Saint-Honoré.

– Comme je suis heureuse de cette nouvelle, que j’attendais depuis si longtemps. Enfin, la chance daigne me sourire !

Et, folle de joie, elle embrassa Lysis qui était loin de montrer le même enthousiasme.

– Je te félicite, ma chère Irène. Toutefois, je me demande si ce voyage est bien opportun en ce moment et s’il ne serait pas nécessaire que tu obtiennes de ce comité parisien le renvoi de cette exposition à une date ultérieure.

– Mais tu n’y penses pas ! Et pour quelles raisons, en admettant que tu en aies une à faire valoir ?

Lysis ne voulut pas remarquer le ton acerbe de sa sœur, dressée devant elle maintenant dans une attitude hostile. Elle reprit, toujours d’une voix calme :

– Vois-tu, je ne pense pas que l’état de santé

actuel d'Hélos permette ce déplacement et surtout ton séjour à Paris, qui peut se prolonger plus que tu ne crois. J'estime que tu dois rester ici, avec moi, pour soigner notre cher malade.

– Mais, voyons, Lysis, tu exagères. Hélos n'est pas aussi mal que tu te l'imagines. Non, n'exige pas de moi une chose impossible. Je ne puis pas laisser passer cette chance. C'est une occasion unique qui s'offre à moi. Une exposition de mes œuvres à Paris, mais, Lysis, c'est la consécration officielle, la gloire, l'argent !

La jeune fille soupira. Dans toute sa nudité lui apparaissait en cette minute l'âme insensible et dure de sa sœur aînée. Ainsi l'orgueil, l'ambition, la cupidité se partageaient son cœur, qui n'avait pas de place pour la tendresse, le dévouement, l'amour. Tout en elle était calcul, intérêt. Tels se révélaient les résultats d'une éducation païenne dont le culte seul de la beauté formait l'assise principale.

Lysis tenta encore une fois d'émouvoir la jeune femme.

– Je ne suis pas de ton avis, Irène. Le docteur,

qui est venu il y a quelques jours, tu le sais, ne m'a pas caché son inquiétude. Hélos s'affaiblit chaque jour et des soins constants lui sont nécessaires. Comment peux-tu, un seul instant, mettre en balance la santé de notre frère et ton succès à une exposition de tes œuvres ?

– Tes craintes sont aussi stupides que chimériques, ma pauvre Lysis. Tu exagères toujours. Heureusement, j'ai plus de jugement que toi pour une foule de choses. Mais ma décision est prise, je pars... et sans remords, persuadée que tu sauras me remplacer auprès d'Hélos, pendant ma courte absence.

Pendant les jours qui suivirent le départ d'Irène, l'état de santé d'Hélos s'aggrava sensiblement. Le médecin venait tous les soirs, maintenant, à l'« Olivette » et, à chaque visite, il cachait mal à Lysis ses appréhensions.

– Je crois qu'il serait sage, lui dit-il, de prévenir M^{me} Irène Dormier de l'aggravation que j'ai constatée, hélas ! depuis quelques jours dans l'état de notre malade. Ne le pensez-vous pas ? Il y aurait même une certaine urgence à le faire.

– Je n’ai pas attendu votre judicieux conseil, docteur, pour alerter ma sœur. Je lui ai téléphoné encore hier, mais M^{me} Dormier ne peut absolument pas quitter Paris en ce moment. C’est du moins ce qu’elle m’a répondu, en ajoutant qu’elle ferait tout son possible pour hâter son retour. Je suis désolée...

Le docteur réfléchit quelques secondes, puis reprit :

– Cela est bien regrettable, mademoiselle. Si je me permets d’insister, c’est en raison de la grande faiblesse de notre malade. Son moral est très bas également. Tâchez de le distraire le plus possible... À demain.

Il ne faisait pas de doute pour Lysis que son frère se rendît compte lui-même de la gravité de son mal. Pendant des heures entières, étendu sur une chaise longue poussée près de la fenêtre, les yeux fixés sur un coin du paysage, il semblait perdu dans une rêverie sans fin. Pensait-il aux heures tumultueuses d’une jeunesse passée dans les plaisirs, dont les excès avaient miné sa santé et précipité sa déchéance physique ?

Réfléchissait-il surtout aux résultats déplorables de l'éducation qu'il avait reçue, à la faillite complète de principes en faveur desquels il avait méprisé les enseignements de la religion ? Ah ! Irène pouvait être fière de son œuvre ! Elle pourrait mesurer sa victoire quand elle reviendrait, s'il était encore là, ne serait-ce qu'en accordant un seul de ses regards à son pauvre corps décharné.

Lysis respectait souvent les longues méditations de son frère. Elle devinait ses pensées, en supposait le long et laborieux cheminement. Toujours attentive, d'un dévouement de tous les instants, elle saisissait toute occasion d'éliminer chez Hélos – trop tard, peut-être – les germes d'une éducation qu'elle réprouvait aujourd'hui de toutes ses forces.

– Lysis, sois gentille, fais-moi un peu la lecture.

La jeune fille s'asseyait alors à côté de son frère et, de sa voix douce et harmonieuse, lisait un livre de haute portée morale.

Insensiblement, Hélos admettait, non sans de

longues discussions, le bien-fondé des arguments que, avec une patience méritoire, Lysis opposait aux siens.

– Ma chère sœur, lui dit un jour Hélos en souriant, tu finiras par me convertir tout à fait. Tu as raté ta vocation, je t’assure. Tu aurais été une convaincante sœur missionnaire.

– Ce n’est pas à moi, en tout cas, que devrait revenir le mérite de ta conversion, mais à Jean de Malay.

En prononçant le nom si tendrement aimé, Lysis ne put réprimer son émotion. Les yeux embués de larmes, elle évoquait le grave visage de celui qu’elle n’oublierait jamais, fidèle au souvenir des yeux d’un brun doré. Fidèle aussi au bel enseignement que Jean lui avait laissé, un enseignement plein de foi et d’amour, d’espérance aussi, et dont elle aimait à se rappeler la richesse morale.

Cette richesse morale, comme elle eût voulu que Hélos en récoltât sa part ! Parviendrait-elle à vaincre son impiété, entretenue depuis sa tendre enfance par Irène, heureuse de retrouver en lui le

reflet de sa propre image ? La tâche ne serait-elle pas au-dessus de ses forces ?

Tant de constance et de patience devait enfin trouver un jour leur récompense. Hélos reconnut ses fautes et demanda à Lysis de lui pardonner les torts qu'il avait eus dans le passé envers elle.

– Je ne comprenais pas le mal, lui dit-il. Tu n'ignores point l'éducation que nous avons reçue d'Irène, l'un et l'autre. J'en reconnais maintenant la nocivité, mais seulement maintenant, hélas ! Tu m'as ouvert les yeux, ma chère Lysis, en me démontrant l'inanité des joies de ce monde. Je sais, grâce à toi, qu'il existe autre chose que l'amour de la beauté, de la lumière, de la vie. Comme j'ai dû te scandaliser, Lysis, en niant la charité, la pitié, l'amour du prochain. Pardonne-moi.

Lysis adressa à son frère des paroles de consolation et d'apaisement. Elle l'embrassait affectueusement quand, subitement, la porte s'ouvrit, livrant passage à Irène Dormier.

VIII

Quand Lysis s'éveilla, le lendemain matin, la lumière du jour entrait à grands flots par la fenêtre dont la jeune fille n'avait pas clos les volets Elle jeta un coup d'oeil sur sa montre. Neuf heures ! Comme il était tard !

Elle sonna la femme de chambre. Mais, au lieu de celle-ci, ce fut M^{me} Dormier qui parut.

Elle portait, comme chaque jour, une robe d'intérieur en soie couleur de pourpre.

Ce matin, la nuance ardente semblait faire paraître plus pâle son visage et plus brillant l'éclat de ses yeux.

Elle vint lentement vers Lysis, qui s'exclamait :

– Ah ! C'est toi, Irène ? Georgette est-elle malade ?

– Non, ce n'est pas elle...

En disant ces mots, Irène prenait la main de sa sœur.

Lysis eut un cri d'inquiétude.

– Hélos ? Il est plus mal ?

– Oui, beaucoup plus mal.

– Il est... il est mort ?

D'un mouvement souple, Irène entourait de son bras les épaules de Lysis.

– Sois courageuse, mignonne. Il a eu une fin douce, comme il la rêvait.

Lysis se redressa brusquement, pour la regarder en face.

– Il ne s'est pas tué ?

– Non, mon enfant. Il est mort doucement cette nuit, avec, sur les lèvres, des mots de regrets, de repentir, de pardon ! Et j'ai dû les entendre, moi ! Tu peux te vanter de ton œuvre, car c'est la tienne, avoue-le.

Lysis recula et s'écria sur un ton de violence :

– Oui, c'est la mienne et je m'en vante, car elle est plus noble que la tienne. Oh ! Je t'en prie,

laisse-moi... laisse-moi seule !

– Soit. Tu es surexcitée, il te faut un peu de calme et de réflexion. Après, tu viendras le voir. Il est si beau, notre Hélos !

Il est si beau... tout était là pour elle. De l'âme, du cœur de cet enfant, elle ne s'était pas souciée. Lysis, maintenant, savait ce que valait l'affection d'Irène. Une maladie, une infirmité la transformaient en indifférence, en dédain – peut-être en haine.

Dans l'après-midi seulement, la jeune fille descendit chez son frère. Sur le visage défait de Lysis se voyaient les traces de larmes qu'elle venait de verser, du lourd chagrin qui la torturait. Elle entra dans la grande chambre éclairée par deux larges baies et, aussitôt, elle le vit, étendu sur sa chaise longue ; si beau, comme l'avait dit Irène, d'une blancheur froide qui faisait ressortir le noir brillant de ses cheveux. Les paupières étaient closes sur ses yeux où tant d'ardeurs passionnées s'étaient reflétées. Ses mains réunies retenaient des arums et des roses pourpres. Près du corps sans vie, sur le tapis, des fleurs étaient

jetées à profusion, comme une offrande à cette jeunesse, à cette beauté qui allait disparaître. Par les baies ouvertes, la lumière, la brise, les senteurs, tout ce qu'avait adoré le jeune homme entraît et se réunissait autour de cette couche funèbre au pied de laquelle veillait aussi le lévrier cher à Hélos.

Les larmes s'étaient tariées dans les yeux de Lysis. Elle restait debout, rigide, le cœur serré par une souffrance inexprimable. L'apparente beauté de cette mort et de ce spectacle ne la pouvait abuser. Quelque chose en elle criait contre le froid dilettantisme d'Irène, qui se complaisait dans cette apothéose d'une fin païenne. Et elle aimait trop son frère pour que le soleil, les fleurs, la nature tout entière puissent apporter la moindre atténuation à son chagrin.

Dans sa détresse, elle songea à la croyance de Jean et se dit : « Peut-être pourrait-elle me consoler ? Et est-il vrai que rien d'Hélos n'existe plus ? »

Elle vécut comme en un songe pénible les jours qui suivirent. Une discussion pénible avec

Irène lui laissa pourtant le dernier mot : elle obtint de sa sœur que le corps d'Hélos fût enterré dans le cimetière et non dans le jardin de la villa. Irène s'occupa à tracer le plan d'un petit monument de marbre pour sa tombe où Lysis allait souvent déposer des fleurs. Dans la même pensée, elle unissait maintenant deux souvenirs : Hélos et Jean.

Lysis vivait dans une complète solitude morale. Irène lui inspirait un éloignement douloureux qui, cependant, n'avait pas chassé toute affection, car Lysis l'avait tendrement chérie. Mais le brisement n'en était que plus dur, maintenant qu'elle comprenait la nature des sentiments de M^{me} Dormier, l'égoïsme monstrueux qui se complaisait en des joies de dilettante et n'avait vu en Lysis, en Hélos que de beaux êtres harmonieux, d'admirables statues vivantes, objets de son culte et qui le resteraient jusqu'au jour de la maladie ou de la souffrance morale. Alors, ils devraient disparaître. La farouche prêtresse de la beauté ne voulait pas voir profaner des idoles.

Lysis se souvenait qu'elle avait dit naguère à Jean : « La souffrance ? Oh ! N'en parlez pas ! On n'en parle jamais, ici. » Non, on n'en parlait pas ; mais elle était venue quand même et courbait la pauvre jeune âme sans appui sous son dur contact.

Irène ne prolongea pas son séjour à l'« Olivette ». L'attitude froide et triste de sa sœur l'irritait visiblement. Puis elle espérait sans doute qu'un changement de lieu serait plus favorable à l'oubli du disparu qu'elle semblait pratiquer elle-même très naturellement. La date du départ fut fixée. Quelques jours auparavant, elle descendit avec Lysis à Cannes pour faire des emplettes. La jeune fille, un peu lasse, lui demanda de la laisser sur la Croisette, où elle la retrouverait une fois ses courses finies. Irène acquiesça et Lysis resta seule sur un banc, en face de la mer qu'un vent du sud rendait houleuse.

À peine M^{me} Dormier avait-elle disparu que la jeune fille se leva et s'en alla d'un pas rapide le long de la promenade où des groupes circulaient, Anglais, Américains surtout. Lysis, très regardée,

ne voyait personne. Elle voulait profiter de ce moment de liberté pour se rendre à l'église de Jean. Il lui semblait que, là, elle serait plus près de lui, dont les conseils, le tendre appui auraient été si nécessaires à son âme désemparée.

Elle s'engagea dans l'avenue Alexandre où l'ombre austère produite par les pins, qui surgissaient de partout, formait un contraste saisissant avec l'intense lumière toute proche ou la belle végétation de la Californie. Dans cette avenue, près de l'église russe, s'élevait Notre-Dame des Pins. Lysis savait que Jean venait là, lors de ses séjours à Cannes. Elle poussa la porte et entra, un peu intimidée, presque effrayée, car toute son éducation l'avait prévenue contre la religion qui se pratiquait là.

L'église était déserte. Tout au fond se dressait une Vierge lumineuse. Quelques cierges brûlaient devant un autel. Lysis, debout, regardait autour d'elle. Ce sanctuaire était un peu sombre ; il ne ressemblait pas, certainement, aux temples grecs décrits par Irène. Mais elle y ressentait une singulière impression de paix. Cette petite

lumière rouge, là-bas, lui paraissait un phare mystérieux l'attirant vers des contrées inconnues.

« Si Jean était là, il m'expliquerait tout », songea-t-elle.

Des larmes vinrent à ses yeux, au souvenir de celui qui était si loin d'elle.

– Ô Jean, je voudrais que vous m'appreniez à connaître votre Dieu, car les dieux d'Irène ne peuvent rien pour moi.

Telle fut la prière de la pauvre petite âme païenne. Et ce fut une prière agréable à Dieu, parce qu'elle partait d'un cœur plein de bonne volonté, resté pur au milieu de mille sollicitations.

Irène et Lysis passèrent un mois à Paris, puis partirent pour la Grèce que M^{me} Dormier voulait faire connaître à sa sœur. Lysis l'admira sincèrement, elle goûta avec intensité le plaisir délicat de ce voyage d'art, mais elle ne se trouvait pas à la hauteur de l'enthousiasme débordant d'Irène devant les restes de cette civilisation dont elle était si éprise.

– Que tu es froide, ma chère enfant ! disait M^{me} Dormier. Je t’aurais crue plus vibrante.

Lysis ne répondait pas. Mais elle pensait que tous ces plaisirs de l’esprit, suffisants pour Irène, ne pouvaient contenter ni guérir son cœur meurtri.

Les deux sœurs voyagèrent ensuite longuement en Asie Mineure. Puis elles revinrent s’installer à Lugano. Lysis s’était fait un visage impénétrable et ne parlait jamais de son frère. Irène pouvait croire l’oubli venu en la voyant accepter toutes les excursions, se parer comme auparavant – M^{me} Dormier n’admettant pas que l’on portât le deuil – et causer avec une entière présence d’esprit, avoir sur les lèvres un demi-sourire dont la séduction un peu énigmatique attirait autour d’elle tous les hôtes masculins des hôtels où sa sœur et elle passaient.

Elle agissait ainsi pour avoir le droit de conserver en secret son double chagrin. Irène, elle le savait, aurait fait une guerre impitoyable à la tristesse, aux regrets, si sa sœur les avait laissés paraître. Mais Lysis, souriante, très élégante, très

belle et se laissant fièrement admirer, encenser, réalisait tous ses désirs, sans qu'elle songeât à pénétrer plus avant dans les sentiments de la jeune fille.

Ainsi l'isolement le plus complet enveloppait Lysis. Il ne lui restait que la pensée de Jean, toujours, de plus en plus. La petite photographie ne la quittait pas. Elle lui parlait, en cherchant une réponse dans les yeux qui lui souriaient.

Le reverrait-elle cet hiver à Paris ? Peut-être. À cette idée, une joie profonde la pénétrait. Cette fois, elle ne le laisserait plus partir. Maintenant, elle savait ce que valaient les doctrines d'Irène. Toute sa confiance allait à lui, sans partage, désormais. Irène proclamait que la passion doit tout primer. Mais Lysis comprenait instinctivement que Jean, en sacrifiant son amour à sa foi, avait fait œuvre d'héroïsme. Elle l'avait compris aussitôt, dès le premier moment, car elle ne l'avait jamais tant admiré qu'à dater de l'instant où elle avait vu qu'il ne reviendrait pas à elle. Son âme droite se pénétrait tout naturellement de l'idée du devoir, celui-ci dût-il

la faire souffrir, ainsi qu'il en était advenu à son premier contact avec lui.

Irène rentra d'assez bonne heure à Paris cet hiver-là. Lysis retrouva de nouveau l'entourage qu'elle abhorrait. Mûrie encore par sa nouvelle souffrance, elle opposa à ses admirateurs le plus fier dédain, en les tenant superbement à distance. Cette toute jeune fille, si belle et de physionomie si douce, surprenait par l'énergie morale dont elle faisait preuve au milieu des pièges fleuris tendus sur sa route.

Non, personne ne prendrait une parcelle de ce cœur, de cette pensée qui appartenait à Jean. Il retrouverait sa Lysis comme il l'avait quittée, avec un peu plus d'expérience seulement, car elle avait souffert. Pour lui, elle savait fermer ses yeux et ses oreilles à tout ce qui lui aurait déplu, et ces admirations dont elle était l'objet, ces passions qu'elle repoussait dédaigneusement, elle les lui offrirait comme un tribut d'hommages, à lui dont elle serait l'épouse.

Cette année-là, Irène laissait une entière liberté à sa sœur. Lysis pouvait sortir comme elle

voulait, aller où il lui plaisait. Elle n'en profitait guère et préférait, lorsqu'elle ne désirait pas accompagner M^{me} Dormier, demeurer à travailler paisiblement dans sa chambre en pensant à Jean.

Un après-midi, pourtant, on eût pu la voir quitter la demeure de sa sœur et se diriger vers l'église la plus proche. Depuis le jour où elle était entrée à Notre-Dame-des-Pins, elle projetait d'apprendre à connaître la religion si chère à Jean. Pour cela, elle pensait n'avoir mieux à faire que de s'adresser à l'un de ces prêtres qu'elle croisait parfois dans la rue et dont la physionomie, après tout, n'avait rien de bien effrayant, en dépit des idées d'Irène.

Il y avait peu de monde dans l'église où elle entra. Lentement, elle en fit le tour, avec un instinctif respect. La vue d'un grand christ la fit frémir. C'était là le dieu des chrétiens, Irène le lui avait appris – le dieu souffrant, le dieu humilié qui avait divinisé la douleur en en faisant la compagne de toute sa vie. Cela restait encore incompréhensible à la jeune païenne. Mais elle savait déjà que la religion de ce dieu crucifié

faisait de belles âmes ardentes, énergiques et gaies comme celle de Jean et non des âmes sombres et sans joie telles que les lui avait dépeintes Irène.

Tout près d'elle, un prêtre entra dans un confessionnal. C'était un homme d'un certain âge à la mine bienveillante. Lysis pensa qu'elle pourrait s'adresser à lui. Elle s'assit à côté afin de lui parler quand il sortirait.

Son cœur battait très fort, au moment de faire cette démarche définitive. Mais elle se sentait tout à fait résolue. Depuis la mort d'Hélos, les idées d'Irène lui faisaient horreur. Un grand vide existait en elle et chaque jour lui donnait mieux conscience de son abandon moral, de l'impuissance des vaines satisfactions terrestres contre la vraie douleur. Elle avait soif d'une vie autre que celle exaltée par Irène – que celle dont était mort Hélos.

Un petit bruit sec se fit entendre. Le guichet du confessionnal venait de se refermer. La porte s'ouvrit, le prêtre sortit.

– Pourrais-je vous parler, monsieur ?

– À la sacristie. Je suis à votre disposition. Veuillez me suivre.

Quand elle fut dans le petit bureau en face du prêtre dont le regard très bon l’encourageait, Lysis dit alors ce qui l’amenait. Puis, questionnée par son interlocuteur, elle raconta toute sa vie. Tandis qu’elle parlait, quelque chose se détendait en elle ; il lui semblait que son fardeau s’allégeait à mesure qu’elle le confiait à cet étranger.

Lui, en l’écoutant, admirait secrètement les voies providentielles. Cette enfant, si belle, semblait destinée aux pires malheurs, sous la conduite d’une femme telle que se révélait sa sœur. Mais Dieu avait préservé l’âme très droite, si délicate et si bonne. En se servant de l’amour humain Il l’amenait à Lui. Et elle y venait simplement, avec une confiance entière, parce qu’elle avait compris la beauté de la religion du Christ par les vertus et le courage de Jean de Malay, le fidèle croyant.

Il fut convenu que la jeune fille reviendrait trois jours après, vers la même heure, et qu’il commencerait son instruction religieuse.

Lysis n'en souffla mot à Irène. Elle prévoyait une opposition terrible et voulait s'affermir dans la foi avant de révéler la transformation qui s'était faite en elle.

En apparence, elle ne changea rien à son existence. Elle continua de suivre Irène dans le monde, de la seconder dans ses réceptions, de supporter les assiduités d'une cour masculine qui s'augmentait sans cesse en dépit de son indifférence. Mais tout ce qu'elle entendait, tout ce qu'elle voyait lui devenait de plus en plus pénible à mesure que la morale évangélique venait l'éclairer, vivifier son jeune cœur.

Les demandes en mariage se multipliaient, accueillies par le même laconique refus. Pour certaines, Irène commençait à se fâcher. Mais elle se calmait en entendant sa sœur lui répliquer tranquillement :

– Je veux mieux que cela.

– Ah ! Tu es ambitieuse, ma mignonne ! Ce n'est pas moi qui te désapprouverais. Tu peux prétendre à tout, ma chère beauté.

Allons, décidément, cette jolie Lysis se formait tout à fait. Ses apparents dédain n'étaient qu'une habileté raffinée pour tenir en haleine ses soupirants, jusqu'au jour où elle ferait son choix. Elle avait vraiment changé depuis que M. de Malay avait passé dans sa vie. Son caractère devenait froid, peu expansif, et elle prenait un petit air d'énigme qui ne lassait pas d'intriguer Irène, sans l'inquiéter toutefois.

Lysis attendait avec une fiévreuse impatience la venue des de Carbonnes à Paris. Ils n'arrivèrent qu'au début de janvier et apparurent peu après à une des réceptions d'Irène. La jeune fille manœuvra habilement pour se trouver un instant près de M. de Carbonnes et, coupant court à un compliment, lui demanda, en essayant de réprimer le tremblement subit de sa voix :

– Avez-vous de bonnes nouvelles de M^{me} de Malay et de sa petite-fille ?

– Voici longtemps que nous n'en avons reçu. Nous ne sommes pas en relations très suivies, car ces dames n'ont pas du tout nos goûts. Cet été, j'ai su que M^{me} de la Hallière avait eu un fils...

– M^{me} de la Hallière ?

– Oui... Madeleine de Malay. Vous n'avez pas appris son mariage ?

Elle fit un signe négatif.

– C'est très surprenant. Jean a certainement dû vous envoyer une lettre de faire-part.

– Elle se sera égarée, sans doute.

Le teint blanc s'empourprait. Mais Louis de Carbonnes, dans l'admiration que lui inspirait son interlocutrice, n'y accorda pas d'attention.

– Oui, peut-être. C'est fréquent. Une charmante personne que Madeleine, mais d'idées un peu trop rigides, comme tous les siens. Je ne sais si nous verrons mon cousin Jean, cette année. Il s'est terré à la Varellière tout l'hiver dernier et j'ai appris qu'il avait beaucoup changé. Lui, si gai, est devenu triste, un peu sauvage, et on ne le voit plus dans le monde.

Les doigts de Lysis serrèrent un peu plus fort l'éventail qu'ils tenaient.

– Quelque chagrin d'amour, peut-être, continua M. de Carbonnes d'un ton léger. Ce

sage Jean n'a pu éviter les persécutions du malin petit dieu.

Bah ! Il guérira et nous entendrons un de ces jours annoncer son mariage. Il est fait pour fonder un foyer, toute sa famille l'y encouragera, d'ailleurs. Et un homme charmant, comme lui, n'aura qu'à choisir.

Lysis eut, pendant quelques secondes, l'impression que son cœur s'arrêtait. Le mariage de Jean ! Si étrange que cela fût, jamais cette éventualité ne s'était présentée à son esprit. De même qu'elle restait fidèle à son souvenir, il lui semblait qu'il ne pouvait l'oublier et songer à une autre femme. Elle avait lu un si profond, si ardent amour dans ses yeux ! Mais ces paroles de M. de Carbonnes venaient de jeter en elle le trouble et l'effroi. C'était vrai qu'il pouvait se lasser, craindre de perdre son existence dans une attente sans issue – car il ne savait pas le changement qui s'était fait en son âme et il avait peut-être renoncé à elle, pour toujours. Il était possible aussi que sa famille fît tout pour le détourner du souvenir de sa petite fiancée d'un jour qui, par son éducation,

devait être suspecte à ces croyants. Loin d'elle, entre ces influences rendues puissantes par l'affection, il se laisserait gagner peu à peu. Il y avait maintenant presque deux ans qu'il avait parlé à Lysis, dans le jardin de l'« Olivette ». Deux ans ! Comme un souvenir peut s'atténuer pendant tout ce temps !

Ce fut une nouvelle angoisse pour la jeune fille. Elle aurait pu écrire à Jean pour lui apprendre ce qui s'était passé, pour lui dire que maintenant elle se considérait comme libre. Mais elle était trop délicate et trop fière pour user de ce moyen. S'il l'avait oubliée, s'il pensait à une autre peut-être – elle frissonnait de douleur en se disant cela – pareille démarche serait humiliante et dangereuse. Il ne restait qu'à espérer en la Providence. Et Lysis, qui savait prier maintenant, suppliait Dieu pour qu'il ramenât Jean vers elle.

IX

Or, Jean, cette année-là, se décida à faire un court séjour à Paris, où des affaires l'appelaient. Ce n'était pas sans appréhension, certes. L'image de Lysis lui était toujours aussi présente, son amour n'avait pas subi d'éclipse. La possibilité d'une rencontre le faisait frémir d'effroi. Une rencontre avec elle, qu'il ne reconnaîtrait plus, qui serait une autre Lysis qui lui déchirerait le cœur ! Ah ! Qu'il pût conserver au moins le souvenir intact de la petite bien-aimée aux yeux candides et tendres, qui s'était appuyée sur son épaule avec tant de juvénile confiance et dont il avait chéri l'âme pure, l'âme sans ombre.

M^{me} de Malay et Madeleine envisageaient aussi ce voyage avec crainte. Bien que Jean ne parlât jamais de Lysis, elles comprenaient que la guérison n'était pas venue en le voyant toujours si différent d'autrefois, souvent songeur, se

forçant visiblement à un peu de gaieté pour ne pas attrister les siens et refusant catégoriquement tous les partis qu'on lui proposait. S'il revoyait M^{lle} Orlannes, la lutte recommencerait sans doute. Aurait-il cette fois encore la force de fuir, surtout si cette jeune fille, devenue plus expérimentée, voulait le retenir ?

Mais Jean ne pouvait indéfiniment demeurer à la Varellière. Il partit au début de février en déclarant qu'il resterait peu de temps absent, Paris lui étant devenu odieux.

Quelques jours après son arrivée, en sortant d'un bureau de poste, il se heurta à Louis de Carbonnes qui jeta une exclamation.

– Enfin, tu te décides à quitter la Varellière ! Nous croyions ne plus te revoir ici.

– J'y suis pour trois semaines seulement, afin de régler quelques affaires et faire des achats pour mes fermes. Puis je repartirai.

– Quelle idée ! Il y a en ce moment des choses qui t'intéresseraient, pièces de théâtre, concerts, etc. Viens déjeuner chez nous un de ces jours, je

te mettrai au courant. Et puis, va donc un peu dans le monde, mon cher. Il est temps que tu choisisses une vicomtesse de Malay. C'est le moment, car, ma parole, tu n'as jamais été aussi bien que maintenant. Il y a quelque chose chez toi que je ne sais définir, mais qui te rend tout à fait séduisant.

Jean eut un léger sourire, un peu amer. Était-ce donc vrai, ce qu'il avait jadis entendu dire par une vieille amie de sa mère : « Un être humain n'atteint la plénitude de sa beauté morale et même physique que lorsqu'une grande souffrance a passé sur lui. »

– Malheureusement, je n'ai pas du tout l'intention de paraître cette année dans les salons. J'ai hâte de retrouver la Varellière. Comment va-t-on chez toi ? Ta femme ? Tes enfants ?

– Denise et Jeanne vont bien, ma femme aussi. Toujours de sortie, Henriette ! Ce soir, nous allons chez M^{me} Dormier. De plus en plus panaché, ce milieu-là. Mais c'est la jeune sœur qui a changé, mon cher !

Jean se raidit pour rester impassible devant le

coup prévu.

– ... Ce n'est plus la toute jeune fille que tu as connue, mais une femme merveilleuse, la plus adorable créature qui se puisse imaginer. Intelligente et fine avec cela. Nous sommes tous en extase devant elle, nous ferions des folies pour un de ses regards ou de ses sourires. Mais elle a coutume de prendre des airs tout à fait royaux à l'égard de ses humbles admirateurs. Subtile manœuvre de coquetterie qui a pour résultat de les affoler un peu plus.

Jean souffrait profondément. Il eut pourtant la force de demander :

– Il n'est pas encore question de mariage ?

– Pas encore ? Ce ne sont pas les demandes qui manquent, cependant. Depuis quelque temps, le prince Respoli lui fait une cour assidue. On le reçoit sans cesse chez M^{me} Dormier et il est visiblement fort épris de la belle Lysis. S'il la demandait en mariage, ce serait une affaire splendide. Vieille famille, grosse fortune, physique très agréable...

– Et valeur morale au-dessous de tout, dit Jean d’une voix qui s’étranglait un peu.

– Ah ! Quant à cela, il n’est pas exemplaire, certes ! Mais parmi les prétendants de M^{lle} Orlannes, beaucoup ne valent pas mieux. Lui, au moins, donnerait des compensations. Puis, dans un milieu comme celui-là, avec l’absence totale de toute croyance et les opinions inculquées par M^{me} Dormier à sa sœur, on ne peut pas être trop difficile, mon cher ami !

Jean eut un frémissement de souffrance.

– C’est odieux de penser que cette femme fait ainsi le malheur de sa sœur, dit-il, emporté par l’indignation.

– Je te l’accorde. M^{lle} Orlannes semblait avoir une nature charmante. Elle est devenue très énigmatique et, dans ses yeux si beaux, l’on ne voit guère que de l’indifférence, de la froideur. Je crois qu’elle n’a pas trouvé encore celui qui fera battre son cœur. Dernièrement, elle m’a demandé des nouvelles de ta grand-mère et de ta sœur. Elle ignorait le mariage de Madeleine. Tu n’en avais pas fait part à M^{me} Dormier ?

– Non... je ne crois pas... Il ne me plaisait pas de continuer des relations avec elle.

– Vous étiez cependant liés par un flirt, M^{lle} Orlannes et toi ? Elle était déjà exquise, mais maintenant !... Viens donc un de ces jours à une réception d’Henriette, tu verras cela.

Avec un rire amusé, M. de Carbonnes ajouta :

– Et elle comptera sans doute un amoureux de plus. Un amoureux très chic, qui aura peut-être l’heur de lui plaire mieux que les autres.

Les ongles de Jean s’enfoncèrent dans le gant que tenait sa main droite.

– J’ai rompu toutes relations avec M^{me} Dormier, qui me déplaisait au dernier point, dit-il brièvement. Allons, au revoir, Louis. J’irai présenter mes hommages à ta femme avant mon départ.

En se retrouvant seul, Jean eut l’impression qu’une douleur plus aiguë venait de lui déchirer le cœur. Lysis, la jolie Lysis, candide et simple, était devenue une coquette – supérieurement habile, d’après Louis de Carbonnes. Elle évoluait

à l'aise dans ce rôle d'idole encensée par de dévots adorateurs, en prenant plaisir à les exciter par ses dédains et ses airs d'énigme. Voilà ce qui ressortait pour Jean des paroles de son cousin, fidèle habitué des soirées d'Irène.

Il ne pouvait parvenir à se la figurer ainsi ! Non, il aimait mieux ramener sa pensée vers le souvenir de l'autre Lysis, celle qu'il avait aimée – celle qui avait été sa fiancée pendant de fugitifs instants.

Celle-là n'appartiendrait jamais au prince Respoli ni à personne. Elle était à Jean, qui avait eu son premier amour.

Pour engourdir son tourment, il se plongea activement dans l'examen des affaires, un peu embrouillées, qui motivaient son séjour à Paris. Entre-temps, il allait voir quelques amis, assistait à quelques conférences, à quelque réunion sociale ou religieuse. Mais il ne mettait pas les pieds dans les lieux où il eût risqué de rencontrer Lysis.

Il voyait fréquemment un de ses anciens amis de collège, le marquis de Montailles, qui s'occupait d'oeuvres comme lui. La jeune

marquise, très intellectuelle, poète de quelque talent, avait un salon qui réunissait les principales personnalités littéraires, tandis que la marquise douairière donnait une grande partie de son temps à un ouvroir récemment fondé par elle. Jean était accueilli chez eux en intime. Mais, sachant que ces dames complotaient de le marier, il prétextait du peu de temps dont il disposait pour s'abstenir de se rendre souvent à l'hôtel de Montailles.

Quelques jours avant son départ, il vit apparaître chez lui le marquis, actif et pressé comme toujours.

– Mon bon ami, je t'apporte une invitation. Nous donnons un concert mardi, au bénéfice des inondés du Midi. Puisque tu souhaites entendre le ténor Amenkoff, c'est l'occasion, car il nous a promis son concours. En outre, nous aurons d'autres artistes en vue. Tu ne nous feras pas faux bond, cette fois ?

Jean essaya de refuser. Mais Luc de Montaille insistant, il finit par céder en songeant que, en ce milieu de haute honorabilité, il ne risquait pas de rencontrer Irène et sa sœur.

Néanmoins, ce jour-là, il s'habilla sans entrain. En dehors des relations intimes, tout contact avec le monde lui devenait maintenant désagréable. C'était avec un réel plaisir qu'il songeait à son départ, fixé le lendemain.

Le concert commençait quand il arriva chez son ami. À l'entrée du premier salon, il fut accueilli par Henri de Montailles, le frère cadet du marquis, un aimable officier de cavalerie, qui l'emmena dans le grand salon en rotonde où se donnait le concert.

– Tiens, mets-toi là, Malay, dit-il en lui désignant une embrasure de porte très profonde. Tu entendras tout fort bien et tu verras toute la salle.

On jouait l'œuvre d'un compositeur russe. Jean, pendant quelques instants, laissa errer son regard sur l'assemblée, cherchant des visages de connaissance. Il eut un frémissement de colère en apercevant le prince Respoli, debout à l'autre extrémité de la salle. Plusieurs fois, il avait eu l'occasion de le rencontrer dans le monde et son impression première, bien confirmée par la suite,

avait été une vive antipathie.

Le noble Italien tenait ses regards fixés sur un autre point du salon ; Jean, machinalement, suivit la direction de ce regard. Il ne peut contenir un sursaut et sentit le sang affluer à son visage. « Elle » était là, assise près de sa sœur. Il voyait son délicat profil, coiffé d'un petit chapeau de velours vert foncé. Elle écoutait, très attentive, visiblement charmée ; de temps à autre, un frémissement courait sur sa physionomie, soulevait un peu les grands cils baissés.

Comme le morceau venait de se terminer, Lysis dut se lever pour laisser passer une nouvelle venue. Jean la vit mieux ainsi.

Elle portait une robe de velours vert pâle, d'une coupe impeccable. Louis de Carbonnes avait raison, elle était idéalement belle. Et quel mystérieux, troublant sourire sur ces lèvres d'un si pur dessin !

Non, ce n'était plus sa petite Lysis. C'était « l'autre », celle qu'il ne voulait pas connaître.

– Comme on devient peu difficile,

maintenant ! dit à son oreille le lieutenant de Montailles. Autrefois, nos salons ne s'ouvraient qu'à des gens de toute honorabilité. Mais ma belle-sœur, sous prétexte de relations littéraires ou artistiques, fraye avec des personnes telles que cette Irène Dormier, dont la réputation et l'entourage laissent fort à désirer. Par exemple, sa sœur est une beauté sans rivale ! Jusqu'ici, on n'a rien à dire sur elle, paraît-il. Tiens, voilà un de ses prétendants qui vient lui offrir ses hommages. On le dit prêt à en faire une princesse et, vraiment, il est incontestable qu'elle a le physique de l'emploi.

Le prince Respoli, d'un pas glissant, un peu félin, se dirigeait vers M^{me} Dormier. Il s'inclina devant elle, puis, plus bas, devant Lysis. Le sourire s'effaça des lèvres de la jeune fille, sa physionomie devint froide, presque rigide. Le prince lui parlait, et elle répondait avec un air de nonchalance dédaigneuse. Oh ! Oui, comme elle était bien femme maintenant ! Comme elle devait avoir conscience de son pouvoir sur ces cœurs dont elle se faisait un jouet !

Jean souffrait à crier. Henri de Montailles s'éloignant, il profita de cet instant pour ouvrir la porte placée derrière lui et disparaître.

Il se trouvait dans un corridor sur lequel ouvraient plusieurs pièces. L'une d'elles était la bibliothèque. Il y entra et alla s'effondrer sur un divan, dans un angle de la pièce.

Il se trouvait là depuis un quart d'heure, absorbé dans sa douloureuse songerie, quand la porte laissée par lui entrouverte fut poussée tout à fait, puis la voix du marquis de Montailles s'éleva :

– Vous serez tout à fait tranquille ici, mademoiselle. Restez-y jusqu'à ce que soit passé ce malaise, causé sans doute par la chaleur vraiment excessive des salons. Et, je vous en prie, sonnez pour demander ce qui vous serait nécessaire.

– Merci. Mais je n'ai besoin de rien, sauf d'une atmosphère moins étouffante et d'un peu de calme. Retournez vite maintenant près de vos hôtes.

Sa voix !

Et c'était elle qui paraissait au seuil de la pièce très vaste, un peu sombre.

Jean, instinctivement, se mit debout. Mais il n'avança pas. Comme il se trouvait dans la partie la plus assombrie, elle ne le voyait pas encore. Elle fit quelques pas et s'arrêta, en passant lentement la main sur son front. Un léger soupir parvint aux oreilles de Jean.

Puis elle leva les yeux et vit la silhouette masculine un peu indistincte. Ce fut son cœur, surtout, qui reconnut le bien-aimé !

– Jean !

Elle jetait ce cri de bonheur en s'avançant vers lui, les mains tendues, le visage transfiguré.

Alors, il s'élança, prit ces mains qui s'offraient à lui et voulut les porter à ses lèvres. Mais elle les retira vivement.

– Attendez !

D'un geste preste, elle enleva ses gants et tendit de nouveau ses mains vers Jean.

– Aucune lèvre ne les a touchées depuis le jour où elles ont reçu votre baiser. Je vous les ai gardées, mon fiancé.

Jean, ivre de bonheur, oubliant tout, les couvrit de baisers fous. Elle le considérait avec un sourire d'une douceur infinie. En redressant la tête, il vit ses yeux éclairés par l'émotion, par la joie radieuse. C'était le regard de la Lysis d'autrefois, si droit, si pur, si délicatement tendre.

Dans un cri d'ardente allégresse, il s'écria :

– Ma Lysis ! Vous êtes toujours ma Lysis !

– Toujours, Jean. J'ai vécu de votre pensée, de votre amour ; j'ai fait de vous mon guide et ma sauvegarde, depuis que vous m'avez quittée. C'est vous qui m'avez préservée. Tandis qu'on me croyait présente dans ce milieu où m'obligeait à vivre ma sœur, j'étais en esprit avec vous et rien de ce qui s'offrait à mes yeux, rien de ce que j'entendais, ne pouvait me toucher. Toutes mes pensées étaient à vous et je puis vous dire fièrement que mon cœur n'a jamais cessé de vous appartenir tout entier, jalousement.

– Ma bien-aimée !

Il l’attira vers lui et contempla longuement le visage qui se trouvait maintenant près du sien.

– ... Oui, je vous retrouve, petite Lysis que j’ai tant aimée, que j’aime toujours plus que jamais et que je craignais d’avoir perdue. C’est bien vous, avec vos beaux yeux sans ombre où je lis comme autrefois, où je vois votre âme si belle. Ma fiancée, c’est à genoux que je devrais vous remercier de vous être ainsi gardée pour moi, telle que je vous ai connue à notre première rencontre.

Elle sourit doucement sous le regard de reconnaissance passionnée.

– Et vous, Jean, ne m’aviez-vous pas conservé votre amour ?

– Si, oh ! Si ! Vous n’avez jamais cessé d’être la petite reine de mon cœur, Lysis. Depuis deux ans, ma vie n’était qu’une souffrance. Et je n’avais pas d’espoir. Connaissant l’influence de votre sœur, je vous voyait y céder complètement, suivre ses conseils... Ô ma Lysis, quelle torture

j'ai endurée ! Mais vous voilà à moi comme autrefois – plus qu'autrefois, n'est-ce pas ? Car vous ne me refuserez pas ce que, naguère, me refusa M^{me} Dormier ?

Elle sourit de nouveau, avec une émotion qui éclairait merveilleusement son regard.

– Non, je ne vous le refuserai pas. Je vais même vous donner plus que vous ne demandez. Jean, je suis devenue une croyante comme vous. J'étudie votre religion, non plus seulement par amour pour vous, comme je l'aurais fait autrefois, mais par une conviction et un attrait puissants.

– Est-ce possible ? Quel bonheur vous me donnez ! Ah ! Ces deux années d'épreuves s'effacent devant une pareille révélation !

Ils restèrent un moment silencieux, les yeux dans les yeux, s'enivrant de leur bonheur. Puis Lysis dit, en emmenant Jean vers le divan :

– Venez me raconter ce que vous avez fait pendant ces deux années. Je vous dirai aussi toute ma vie, dont chaque heure, chaque minute fut à

vous.

Elle s'assit et enleva vivement son chapeau.

– Que je me débarrasse d'abord de cela. Mon mal de tête ne s'en trouvera que moindre.

– Vous souffrez de la tête, ma chérie ?

– Oui, cela m'a pris tout à l'heure, en même temps qu'un malaise très certainement causé par la chaleur. C'est pourquoi j'ai dû demander à M. de Montailles de me conduire dans une pièce solitaire où je puisse me remettre. Ah ! Le bienheureux malaise ! Sans lui, quand vous aurais-je revu ? Et vous allez me guérir très vite, j'en suis sûre.

D'un geste tendre et doux, il inclina vers lui la jolie tête et l'appuya sur son épaule.

– Reposez-la bien ici, cette tête si chère – comme autrefois à l'« Olivette », vous souvenez-vous, Lysis ?

– Si je m'en souviens ! Comme j'ai souffert depuis, Jean !

Deux larmes glissèrent le long de ses joues. Elle lui raconta tout, depuis l'instant où il l'avait

quittée dans le jardin de l'« Olivette », jusqu'à celui qui les réunissait ici. La mort d'Hélos émut profondément Jean. Mais, en lui-même, il remercia Dieu d'avoir si bien ouvert les yeux de Lysis sur la valeur morale et la perversité de sa sœur.

Comme il admirait de plus en plus sa Lysis, en constatant la droiture, la rare élévation de cette jeune âme, et son énergie au milieu de tant de périls ! Il le lui dit, et la joie fit briller son regard.

– Vous êtes content de moi ? J'ai bien agi selon vos idées ? Je voudrais tellement ressembler à votre grand-mère, à votre sœur, à cette mère que vous avez tant aimée ! Vous m'apprendrez ? J'ai fait ce que j'ai pu toute seule, mais je crains d'être bien inférieure encore.

– Taisez-vous, mon cher amour ! Quand une enfant comme vous a traversé indemne les dangers de tout genre qui la guettaient, elle peut s'égaliser aux plus vertueuses, aux plus héroïques de mes aïeules.

– Je voudrais tant avoir toutes vos idées, réaliser tous vos désirs ! Et que diront votre

grand-mère, votre sœur ?

Il vit une inquiétude sur sa physionomie et s'empressa de la rassurer. L'aïeule et Madeleine n'avaient eu d'objections à faire qu'en raison de l'éducation païenne de Lysis, soumise en outre à l'influence d'Irène. Mais elles seraient maintenant bien heureuses d'accueillir la jeune fiancée avec l'affection qu'elle méritait.

Puis, sur la demande de Lysis, il parla de lui-même, de son existence si triste, depuis cette heure radieuse et brève de leurs fiançailles, à l'« Olivette ».

– Mon pauvre Jean, comme Irène nous a fait souffrir !

– Moi, ce n'est rien. Mais vous, ma petite aimée ! Puis j'ai eu si peur !

– Notre Dieu me gardait, Jean.

Elle prononçait ce « notre » avec une intonation de joie attendrie, heureuse d'affirmer ainsi sa parité de croyances avec Jean. Oui, maintenant, il sentait que rien ne les séparait l'un de l'autre, que Lysis serait toute à son mari, sans

aucune ombre fâcheuse entre eux. Pour lui, elle était toujours l'enfant confiante d'autrefois, cherchant une approbation dans ses yeux, lui disant avec un délicieux abandon :

– Jean, j'ai appris beaucoup de choses, mais je n'ai rien entendu. J'ai voulu que vous soyez mon seul maître.

Il demanda avec une malice émue :

– Quel sens donnez-vous à ce mot ?

Elle riposta gaiement :

– Celui que vous voudrez ! Dans quelque sens que ce soit, j'ai idée que vous ne serez pas un maître bien terrible.

Elle souriait en le regardant, malicieusement, elle aussi.

– Chère petite coquette !

– Coquette pour vous, oui, Jean – pour vous seul, pour vous toujours ! Les autres, je les ai méprisés, je ne les ai jamais écoutés, j'ai fait de leurs hommages un chemin triomphal pour vous, mon fiancé, mon Jean !

Elle parlait à mi-voix, d'un accent ému, fervent, dans lequel passait toute son âme. Les cils légers se soulevaient, découvrant un regard profond et tendre qui s'attachait sur Jean.

– Vous m'aimez ainsi, Lysis ? Vous avez eu ces délicatesses, cette pensée exquise ? Ah ! Que puis-je faire pour vous en remercier, pour vous dire ma reconnaissance, mon amour !

Il serrait avec force la petite main tiède. Lysis le sentait frémissant d'émotion, elle voyait la gratitude passionnée dans ces yeux fixés sur elle. Oui, c'était vraiment un grand bonheur qu'elle lui donnait !

Les lèvres de Jean étaient proches de son visage. Elle murmura :

– Embrassez-moi. C'est permis, puisque nous sommes fiancés – et fiancés d'assez longue date.

Quand elle eut reçu le tendre et doux baiser, elle dit à mi-voix :

– Jadis, je vous ai déclaré que vous n'étiez pas comme les autres. Ah ! Que je le comprends mieux encore, maintenant que je les connais !

Votre femme sera bien heureuse, Jean !

Les minutes passaient et ils oubliaient tout dans l'ivresse de leur bonheur. Lysis sursauta un peu en entendant sonner une demie.

– Il faut que je retourne là-bas ; le concert va finir. Que me conseillez-vous de faire à l'égard d'Irène ?

– Lui dire, dès aujourd'hui, que vous m'avez revu, que je vous ai renouvelé ma demande, à laquelle vous avez répondu par une acceptation.

– Ce sera une scène terrible, d'autant plus que j'ai bien compris son intention de m'obliger à épouser le prince Respoli. Mais peu importe ! Je ne suis plus l'enfant qu'elle a si bien trompée, il y a deux ans, et je saurai maintenir ma décision.

– En cas de refus obstiné, nous aurons recours au conseil de famille et, s'il le faut, à un jugement du tribunal. Ne craignez rien, ma Lysis, nous serons l'un à l'autre. Je crois, d'ailleurs, que M^{me} Dormier, qui ne manque pas d'intelligence, comprendra l'inutilité d'une résistance.

– Oui, sans doute... mais ce sera probablement

la rupture complète avec elle. Je l'ai bien aimée, ma pauvre sœur. Combien il m'est dur de constater ce qu'elle est !

– Hélas ! Je ne puis malheureusement vous épargner cette épreuve, ma pauvre chérie !

– Mais vous m'en épargnez tant d'autres !

– Allons, il ne faut pas que je vous retarde...

Il se levait en parlant. Jean étendit la main pour prendre le chapeau, qu'elle avait posé sur un siège voisin.

Lysis dit vivement, comme saisie d'une soudaine pensée :

– Mais, Jean, savez-vous que je ne possède rien, que tout est à Irène et que c'est une femme très pauvre que vous épouserez ?

– Je le sais et je dis : « Tant mieux ! » Au moins, aurai-je une légère compensation à vous offrir en échange du don inappréciable que vous me ferez.

– Vous êtes toujours chevaleresque. Mais ne regretterez-vous pas un jour ?

Il lut une légère inquiétude dans ses yeux. Alors, rejetant sans façon le chapeau sur le fauteuil, il lui saisit les mains.

– Parlez-vous sérieusement ? Auriez-vous vraiment des craintes à ce sujet ?

– Non, Jean, non ! Je sais ce que vous êtes et combien vous m’aimez. Ne me faites plus ces yeux de reproche. Votre Lysis a toute confiance en vous et sera trop heureuse de recevoir tout de son mari ! Êtes-vous content ?

Elle penchait un peu la tête vers lui, en le regardant avec un sourire ému. Jean, profitant de la permission accordée tout à l’heure, mit un baiser sur sa joue.

– Oui, chère petite Lysis, c’est ainsi que je vous veux.

– Maintenant, donnez-moi mon chapeau, s’il vous plaît. Vous venez de le traiter là un peu irrévérencieusement...

Elle eut son rire frais, son rire d’autrefois, que Jean aimait tant.

– ... Ne le trouvez-vous pas joli ?

– Délicieux !

La réponse ne concernait peut-être pas précisément le chapeau, que le jeune homme ne regardait guère.

– Et ma robe, vous plaît-elle ? Car, pour ma toilette, comme pour tout, j’essayais de me conformer du mieux possible à ce que je savais ou à ce que j’avais deviné de vos goûts. « Jean admettrait-il cela ? » me disais-je, lorsqu’Irène me pressait de choisir une robe excentrique, une toilette dont un détail quelconque me paraissait inconvenant. J’ai eu plus d’une fois à lutter contre ma sœur, mais j’ai toujours résisté en pensant à vous. Maintenant, vous me conseillerez pour tout. Comme ce sera bon de vous avoir pour guide !

Tout en parlant, elle assujettissait le chapeau sur ses souples cheveux bruns.

Alors, elle demanda :

– Dites-moi s’il est bien ainsi ? Vous voyez, je ne me regarde pas dans la glace. Puisque vous êtes là, c’est dans vos yeux que je veux voir si

tout est bien.

Un regard d'admiration ardente lui répondit, avant les paroles.

– Non, vous n'avez pas besoin de mes conseils, Lysis. Vous avez l'intuition de la véritable élégance, unie à la réserve que doit garder une femme chrétienne.

– Comme je suis heureuse de vous entendre dire cela ! Je craignais d'avoir, malgré tout, laissé échapper quelque détail qui vous déplût. Maintenant, il faut nous quitter, mon cher Jean. Donnez-moi votre adresse, je vous écrirai dès que j'aurai parlé à Irène.

– Et nous verrons alors ce que nous devons faire.

Tout en disant cela, Jean sortait son portefeuille pour remettre une de ses cartes à la jeune fille.

Lysis murmura :

– Quelqu'un vient.

On entendait, en effet, le bruit de pas assourdis par les tapis. Dans l'ouverture de la porte apparut

une silhouette masculine. C'était le prince Respoli.

Il eut un brusque mouvement de surprise à la vue des deux jeunes gens. Puis une lueur mauvaise passa dans ses yeux noirs. Mais ni Jean ni Lysis n'avaient perdu leur présence d'esprit. La jeune fille, redressant la tête, dit avec une calme aisance :

– Ah ! C'est vous, prince ! Vous cherchiez aussi un peu de solitude ? Nous vous laissons la jouissance de cette pièce, car, précisément, le vicomte de Malay, mon fiancé, allait me reconduire au salon.

– Votre fiancé ?... Que signifie ?... Depuis quand ?

– Depuis deux ans. Vous voyez que cela compte et que nous avons droit à certaines privautés, comme de venir nous réfugier dans cette bibliothèque pour bavarder un peu.

Le sourire dédaigneux reparaisait sur ses lèvres ; elle redevenait la froide, l'énigmatique Lysis. « L'autre » n'était bien vraiment que pour

Jean.

Le visage du prince se contractait, son regard sombre effleura la physionomie fière et tranquille de M. de Malay, sur le bras duquel Lysis venait de poser sa main.

– Je ne veux pas douter de vos paroles, mademoiselle, mais il est étrange que M^{me} Dormier ne m’ait jamais soufflé mot de ces mystérieuses fiançailles.

L’ironie, dans son accent, dissimulait mal une sourde fureur.

– Ma sœur les connaît cependant, mais elle s’est opposée naguère à notre mariage. Aujourd’hui, il n’en sera plus de même. Étant sans père ni mère, je me reconnais le droit de disposer de ma vie et de la donner à qui me plaît... Venez-vous, Jean ? Nous nous sommes un peu attardés, je crois, mon ami.

Elle passa au bras de Jean devant l’Italien, qui s’écarta instinctivement. Dans le corridor, elle dit à mi-voix :

– C’en est fait, il faut maintenant vous montrer

avec moi à Irène. Le prince va naturellement lui conter aussitôt l'incident et la scène ne tardera pas à éclater. Ne craignez rien, surtout, mon cher Jean ! Votre Lysis est forte, maintenant. Toute la colère d'Irène, excitée par cet odieux Respoli, ne pourra rien sur moi.

– Je ne crains pas, mais je suis désolé de penser que vous allez encore souffrir et que je ne serai pas là pour vous aider.

– Le bonheur qui m'attend ensuite vaut bien cela, mon ami !

Le concert finissait lorsque les deux jeunes gens reparurent dans les salons. Ils passèrent, très regardés, entre les groupes ; des yeux stupéfaits les suivaient. M. de Montailles dit à son frère, qui se trouvait à ce moment près de lui :

– Ah çà ! Que prend-il à Jean ? Il ne m'a jamais dit connaître M^{lle} Orlannes. L'a-t-elle déjà rendu fou comme les autres ?

Irène venait de quitter sa place, dans l'intention d'aller chercher sa sœur. Elle vit tout à coup, à quelques pas d'elle, Jean et Lysis. Tout

d'abord, la surprise l'immobilisa, la laissa muette. Jean la salua froidement et se courba pour baiser la main que Lysis lui tendait en disant :

– Au revoir, Jean, à demain.

M. de Malay, à la sortie du premier salon, fut happé par le marquis de Montailles.

– Mes compliments ! Tu as conquis cette belle insensible, me semble-t-il ! La connaissais-tu auparavant ?

– Penses-tu que je me permettrais d'agir de cette manière, si je n'en avais pas le droit ? M^{lle} Orlannes est ma fiancée depuis bientôt deux ans.

Brièvement, il raconta ce qui s'était passé, en ajoutant :

– Je t'autorise à le faire savoir, car nous n'avons rien à cacher, au contraire.

– Tu es extraordinaire ! Bien peu d'hommes auraient eu ta force d'âme en de telles circonstances ! Ah ! Elle ne sera pas malheureuse, ta femme, mon cher !

Jean sourit en ripostant :

– Et moi, crois-tu que je le serai ?

– Peste ! Non ! Elle t'a prouvé ce que tu es pour elle et vous ferez les plus délicieux amoureux que l'on puisse rêver – en même temps que le plus sérieux des ménages. Tous mes compliments, mon cher ami !

X

Comme M^{lle} Dormier ramenait dans sa voiture une de ses connaissances, elle ne souffla mot de Jean à sa sœur pendant le trajet. Mais, à peine dans son appartement, voyant Lysis se diriger vers sa chambre, elle lui dit :

– Viens dans l’atelier, j’ai à te parler.

Lysis, très calme, la suivit. Irène s’arrêta près d’une des déesses de marbre, en regardant longuement sa sœur debout en face d’elle.

– Tu l’as retrouvé, ton beau Jean de Malay ! Et tu n’as pas eu de peine à le reconquérir, n’est-ce pas ? Un regard a suffi pour cela. Le voilà de nouveau enchaîné ! Il y a quelque temps, je t’aurais engagée à le tenir ferme, à l’obliger à se rendre à merci. Maintenant, la situation a changé. Tu vas devenir la fiancée du prince Respoli, qui se montrera, je le crois, assez susceptible. Il faudra le ménager, pour le moment, et éloigner

M. de Malay.

Lysis avait écouté sa sœur avec tranquillité. Aux derniers mots, elle riposta fièrement.

– Que me parles-tu du prince Respoli ? Mon fiancé est Jean de Malay, celui que j’ai toujours aimé, que j’aime uniquement.

Irène laissa échapper un geste d’irritation.

– Tu peux prétendre à mieux que cela aujourd’hui. Le prince est également très bien de sa personne, il est aussi épris que peut l’être M. de Malay et sa fortune est infiniment supérieure, sans parler de son titre, de ses alliances. De plus, il accepte de t’épouser avec une simple cérémonie civile, ce que l’autre, en dépit de sa passion pour toi, ne fera jamais que difficilement et regrettera en tout cas par la suite. Tâche donc de l’oublier, mon enfant, ce sera beaucoup plus raisonnable et tu t’épargneras ainsi des ennuis avec le prince. Celui-ci est assez charmant pour que tu puisses l’aimer...

– Il est inutile de me parler ainsi, Irène. Tout d’abord, Jean n’existerait-il pas, jamais je

n'épouserai le prince Respoli qui m'est antipathique au dernier point. Que venait-il faire, tout à l'heure, dans cette pièce où il me croyait seule ? M'importuner encore de ses compliments, de ses déclarations qui me sont odieuses et qu'il renouvelle toujours, malgré la façon dont je les accueille ? Heureusement, Jean était là – Jean, mon fiancé, bientôt mon mari devant Dieu. Car notre mariage sera religieux, Irène, pour la simple raison que j'ai maintenant la même foi que M. de Malay.

Irène eut un haut-le-corps.

– La même foi ? Toi ? Deviendrais-tu folle ?

– Aucunement. J'étudie la religion catholique depuis plusieurs mois et c'est en connaissance de cause que je recevrai bientôt le baptême. Je devais te l'apprendre dans peu de temps. Ma rencontre avec M. de Malay m'oblige à t'en parler plus tôt.

Irène devenait blême. Une colère sourde luisait dans ses yeux attachés sur le visage ému de sa sœur.

– Tu as fait cela en cachette ? Tu m’as trompée, bafouée. Tandis que je te croyais mon disciple fidèle, tu cédaï à l’influence de cet homme dont je n’aurais pas supposé l’emprise aussi puissante sur ton cœur ! Je sentais bien en toi une énigme – mais quelle femme n’est un peu mystérieuse, même pour une autre femme ? Je ne me doutais pas que tu n’étais plus avec moi, que tu n’étais plus ma sœur.

– Ne dis pas cela, Irène ! Mes croyances ne m’empêcheront pas de continuer...

Un geste brutal de l’aînée l’interrompt.

– Ne compte pas sur cela ! Tout est fini entre nous désormais. Je croyais avoir fait de toi mon chef-d’œuvre, en te façonnant pour la joie et l’amour, en incarnant en toi ce culte de la beauté qui est le tout de ma vie. Oui, j’ai adoré ta beauté, Lysis, comme jadis les Grecs adoraient leurs dieux de pierre et de marbre, et j’aurais voulu voir à tes pieds une foule de dévots, courbant le front devant ton pouvoir triomphant.

– Irène, tu divagues ! s’écria Lysis, un peu saisie devant l’éclat étrange des yeux de sa sœur.

– Non, je parle sérieusement. Mais à quoi bon te dire cela ? Maintenant, tu es complètement sous l’influence de cet homme que tu aimes, sous celle de cette religion qui a jadis renversé les autels des dieux de la Grèce. Je ne sais quelle puissance est en elle, mais je dois reconnaître qu’elle a su se faire d’étonnantes conquêtes. Tu lui appartiens maintenant et moi je l’abhorre toujours, cette croyance amie de la douleur, qui met des entraves aux joies de la vie. Tout est donc fini entre nous, je le répète, et il m’est impossible de te conserver sous mon toit. Va retrouver ton Jean de Malay, fais ce qu’il te plaira. Je t’ignore désormais.

Lysis eut une exclamation douloureuse.

– Irène, ce n’est pas possible ? Tu me chasses ainsi ? Cependant, tu avais de l’affection pour ta petite sœur, autrefois ?

Elle essayait de prendre la main d’Irène. Mais M^{me} Dormier recula, en couvrant la jeune fille d’un regard haineux.

– Non, non ! Ne comprends-tu pas que tu m’es devenue odieuse ? Tu représentes une désillusion,

tu fais évanouir tous mes rêves. Ainsi, tu es une souffrance pour moi. Pars dès ce soir, je ne puis te garder ici. Laisse-moi au milieu de mes dieux de marbre. Eux ne me décevront pas comme toi, admirable statue, qui fus mon idole et qui te brises toi-même aux pieds du Dieu des chrétiens.

Elle se dressait devant Lysis stupéfaite, en dardant ses yeux sombres sur le beau visage bouleversé. Lysis, cette fois, ne protesta pas. Elle comprenait qu'il n'existait rien chez cette femme, en dehors de son culte fou. Tout sentiment était aboli dans cette âme, dans ce cœur.

– Oui, j'appartiens à ce Dieu, dans toute la plénitude de ma volonté, dit-elle fermement, bien que sa voix tremblât d'émotion. Adieu, Irène. Si tu as besoin de moi, je serai toujours prête à accourir.

– Adieu !

Lysis se détourna et gagna la porte. Mais sa sœur la rejoignit.

– Attends, laisse-moi te regarder encore. Laisse-moi m'emplir les yeux de ta beauté, que je

ne verrai plus.

Lysis se recula en un mouvement de véhémence protestation.

– Non, Irène, je ne veux pas de cette adoration sacrilège. Que Dieu ait pitié de toi, ma pauvre sœur !

Elle s'éloigna hâtivement et gagna sa chambre. Là, elle se dévêtit, choisit le plus simple de ses costumes. Elle avait les yeux pleins de larmes. Chassée ainsi ! Chassée comme une servante coupable, jetée à la rue comme un objet qui a cessé de plaire ! Si désillusionnée qu'elle fût au sujet de sa sœur, jamais elle ne se serait attendue à pareille chose.

Que ferait-elle maintenant ? Aller chez Jean, lui demander conseil ? Ce fut d'abord sa première pensée. Mais elle réfléchit qu'à cette heure, qui était celle du dîner, il était fort possible que M. de Malay ne fût pas à son hôtel, s'il prenait ses repas au restaurant ou chez des amis. En outre, Lysis, dont la jeune tête était devenue fort prudente, craignait que cette démarche fût mal interprétée. Or, elle ne voulait pas qu'il y eût l'ombre la plus

légère sur la fiancée de Jean.

Elle songea alors à l'abbé Martin, ce prêtre qui faisait son éducation religieuse. À cette heure, elle le trouverait au presbytère. Le mieux était de s'adresser à lui, qui lui indiquerait la voie à suivre en même temps qu'un toit sûr pour s'abriter cette nuit.

Elle mit dans un sac les objets indispensables. De tout le reste, elle n'emporterait rien, car tout avait été payé par l'argent d'Irène. Elle s'en allait comme une pauvre de cette demeure dont le luxe, en ces deux dernières années, lui avait été si dur. Jean la recevrait ainsi, sans un sou vaillant.

Mais il serait doux de lui devoir tout, puisqu'il l'aimait et qu'elle saurait lui donner en retour tant de bonheur.

Elle quitta l'appartement d'Irène sans que personne ne s'en aperçût. Les sanglots l'étouffaient, tandis qu'elle descendait. En dépit de tout, son cœur aimant et fidèle gardait un reste d'attachement pour cette aînée qui lui avait inspiré tant d'affection, tant d'admiration. De plus, maintenant qu'elle avait reçu les

enseignements du christianisme, elle frémissait d'angoisse devant la misère, l'effrayant aveuglement de cette âme.

Au presbytère, l'abbé Martin vint presque aussitôt la rejoindre dans le bureau où elle avait été introduite. Quand elle lui eut exposé la situation, il déclara :

– Pour le moment, le plus pressé est de vous trouver un abri. Il y a près d'ici une excellente maison de famille où vous aurez toute sécurité. Je vais vous donner un mot de recommandation pour la propriétaire. Puis j'écrirai à votre fiancé, de façon qu'il vienne me parler demain matin. Qui est votre tuteur, mon enfant ?

– Je ne le connais pas. Ma sœur m'a dit que c'était un vieux garçon très désagréable qui n'avait accepté cette charge qu'à la condition de ne jamais s'occuper de mon frère et de moi.

– Pensez-vous qu'il consentirait à vous recevoir provisoirement, jusqu'à votre mariage ?

– Oh ! Certainement non !

– En ce cas, il ne vous reste qu'une ressource :

c'est de vous réfugier dans la famille de votre fiancé. A-t-il des oncles, des tantes, ou bien une sœur mariée ?

– Il en a deux. L'une est en Algérie. L'autre habite près de chez lui.

– Eh bien ! Celle-ci accepterait peut-être de vous recevoir ?

– Je le crois, car elle est très bonne. Ils sont tous si bons.

– Nous arrangerons cela ensemble, M. de Malay et moi. Donnez-moi son adresse, tandis que je vous remettrai celle de la maison où je vous envoie.

Lysis quitta le bon prêtre toute réconfortée. Néanmoins, les émotions de cette journée l'avaient fortement ébranlée et, après une nuit agitée, elle s'éveilla toute brisée, avec un violent mal de tête.

Vers dix heures, elle finissait de s'habiller quand la femme de chambre vint la prévenir que l'abbé Martin la demandait. Le prêtre n'était pas seul. À l'entrée de Lysis, Jean s'élança et saisit

les mains de la jeune fille.

– Ma pauvre petite chérie !

– Jean, je n’ai plus que vous !

Elle se jeta dans ses bras en sanglotant. Ses nerfs, surexcités par la nuit fatigante, se détendaient enfin.

– Laissez-la pleurer, dit l’abbé à Jean qui essayait de la calmer. Elle en a besoin, pauvre enfant ! Depuis des mois, elle mène une vie de lutte continuelle dans cette atmosphère mauvaise où la tenait sa sœur. Votre fiancée est une belle âme, monsieur.

Peu à peu, les sanglots s’apaisaient. Bientôt, Lysis, assise près de Jean, put écouter l’exposé de l’arrangement décidé, sauf approbation de sa part.

– Je vais vous emmener d’abord à la Varellière, près de ma chère grand-mère, dit Jean en pressant tendrement la fine main brûlante. Puis vous irez habiter chez Madeleine jusqu’à notre mariage. Nous vous gâterons tous, nous vous chérirons tant que nous le pourrons, afin de vous faire oublier ces tristes jours. Cela vous convient-

il ainsi, Lysis ?

– Oh ! Pouvez-vous le demander ? Mais que vont dire M^{me} de Malay et votre sœur en me voyant arriver ainsi, comme une intruse ?

– Elles diront qu’elles sont bien heureuses de mon bonheur et s’empresseront d’entourer d’affection ma Lysis bien-aimée, qui aura tôt fait de les conquérir. Nous partirons demain matin, par le train de huit heures trente, si vous le voulez bien ?

– Certainement. Je n’ai aucun bagage, n’ayant emporté de chez Irène que l’indispensable. C’est la pauvreté absolue que vous épousez, Jean.

– Pas la pauvreté de l’âme, en tout cas ! Et dites-vous bien, ma Lysis, que, dès maintenant, ce que je possède est à vous, que je me mets à votre disposition pour tout ce qui pourrait vous manquer.

– Merci, mon ami. De vous, j’accepterai tout... Monsieur l’abbé, j’aimerais que vous nous bénissiez et que ce soient là, en quelque sorte, nos fiançailles solennelles, consacrées par Dieu.

Ils s'agenouillèrent et le prêtre, très ému, prononça sur leurs têtes inclinées la formule de la bénédiction. Puis il se retira après avoir dit à Jean, en lui serrant fortement la main :

– Je la confie à votre honneur de chrétien et de gentilhomme, monsieur. Il m'a semblé qu'en la circonstance, elle ne pouvait être mieux que sous votre protection.

Le lendemain matin, le train emmenait Lysis et Jean vers la Vendée. La jeune fille était lasse, abattue ; mais elle souriait sans cesse à Jean et trouvait très douce la sollicitude dont il l'entourait.

Jean avait télégraphié la veille :

« Arriverai demain soir. Rien de fâcheux, au contraire. »

Sa voiture l'attendait devant la petite gare, avec Maximin, le valet-chauffeur. À la Varellière, M^{me} de Malay, très intriguée par ce retour retardé, suivait avec un peu d'impatience la marche des aiguilles sur le cadran.

Son saisissement fut tel, en voyant entrer les

deux jeunes gens, qu'elle devint toute pâle. Mais Lysis, s'avançant vivement, vint s'agenouiller devant elle en disant d'une voix tremblante :

– Madame, c'est la fiancée de votre petit-fils qui vous demande de l'accueillir – une pauvre enfant sans famille, sans fortune, mais qui aime Jean de tout son cœur et ambitionne de devenir une femme chrétienne comme vous.

Jean, lui aussi, mettait un genou en terre près de sa fiancée, en entourant de son bras les épaules de la jeune fille. Il ajouta à son tour :

– Bonne-maman, je vous amène ma Lysis. Sa sœur l'a chassée hier soir quand elle a su qu'elle était devenue chrétienne. Nous sommes sa seule protection. Je vous demande de l'accueillir et de l'aimer, chère bonne-maman.

Pour toute réponse, M^{me} de Malay prit entre ses mains le charmant visage tout ému et y mit un affectueux baiser.

– Soyez la bienvenue, ma chère petite-fille, ma pauvre enfant !

Jean dit, avec une malice attendrie :

– Bonne-maman, elle avait très peur de votre accueil. J’ai eu de la peine à la rassurer à mesure que la voiture approchait de la Varellière.

La main caressante de l’aïeule se posa sur la chevelure blonde du jeune homme.

– Vous voyez que je vous reçois bien, mes deux enfants, dit-elle avec un sourire affectueux. C’est que j’ai une telle confiance en toi, Jean, que je sais pouvoir accueillir sans défiance la fiancée de ton choix amenée dans la vieille demeure où vécut ta mère. Asseyez-vous près de moi et racontez-moi tout, pendant qu’on mettra vivement un couvert pour vous, ma chère petite.

– Bonne-maman, Lysis est très fatiguée. Mieux vaudrait qu’elle se couchât et qu’on lui portât un repas léger.

– Oui, vous n’avez pas bonne mine, ma mignonne, dit M^{me} de Malay, en caressant la joue satinée. Mais nous allons bien vous soigner. Sonne, Jean, pour qu’on prépare vite une chambre.

Quand, un peu plus tard, le jeune homme se

trouva seul avec son aïeule, il lui fit le récit de tout ce qui s'était passé en ces deux jours. Elle l'écoutait en l'interrompant par des exclamations émues ou indignées, selon qu'il était question de Lysis ou d'Irène.

Lorsque Jean eut terminé, elle demanda :

– Alors, tu ne crains rien, mon enfant ? Tu crois que cette jeune fille sera sérieuse et bonne ?

– Oui. Oh ! Oui !

Elle sourit à ce cri spontané.

– Ah ! Je te retrouve, mon beau Jean aux yeux ensoleillés ! Mais je crois vraiment que ta confiance est bien placée, car j'ai remarqué l'expression très droite de son regard et sa lumière si pure. Elle est délicieuse, Jean, et... je n'ose pas te gronder, mon cher enfant.

XI

Les feuilles nouvelles des tilleuls se balançaient au souffle d'une brise tiède, légèrement parfumée par les violettes qui s'épanouissaient dans une étroite plate-bande, sous les fenêtres de M^{me} de Malay. La vieille dame, tout en tricotant, aspirait la fine senteur printanière. Et fréquemment son regard heureux se reportait sur un autre printemps : Lysis, tout de blanc vêtue, assise sous les vieux arbres et endormant son petit Henri.

Bien que très vite conquise par la grâce de la jeune femme, l'aïeule avait conservé pendant quelque temps un peu d'inquiétude. L'éducation donnée par Irène n'aurait-elle pas laissé de traces ? Lysis resterait-elle la femme sérieuse qu'elle paraissait pendant ses fiançailles et dans les premiers temps de son mariage ? Et Jean, si épris, saurait-il se montrer assez ferme, s'il y

avait lieu ?

Toutes ses craintes s'étaient vite dissipées. Lysis continuait la tradition des dames de Malay en se montrant chrétienne fervente, épouse modèle, en s'occupant des pauvres, en dirigeant son intérieur avec tact et adresse. La grand-mère ne trouvait chez elle qu'affectueuses prévenances. Cette enfant avait un caractère exquis, et M^{me} de Malay devait reconnaître qu'elle la chérissait presque autant que son petit-fils. C'était justice, d'ailleurs, puisqu'elle rendait Jean si heureux.

Le voilà précisément qui rentrait, Jean ; d'un pas alerte, il allait vers sa femme qui lui souriait de loin, en lui faisant signe de marcher doucement pour ne pas réveiller l'enfant. Il s'assit près d'elle, se pencha pour baiser légèrement la petite tête brune de son fils et, par la même occasion, le joli bras blanc qui retenait le bébé.

L'aïeule, à sa fenêtre, eut un sourire ému. Qu'il était amoureux, ce Jean !

Ici, M^{me} de Malay se reporta, avec un mélange

de mélancolie et de joie rétrospective, aux temps heureux d'autrefois, alors qu'un jeune mari, charmant comme Jean, bon et fidèle comme lui, l'entourait de tendresse. La guerre les avait séparés – pour toujours en cette vie.

Tandis que l'aïeule songeait ainsi, Jean racontait à sa femme les menus incidents de sa promenade matinale à travers ses terres. Ils avaient coutume de se confier tout, de vivre dans une complète union de cœur et d'âme. Madeleine de la Hallière disait d'eux : « Jean, c'est Lysis ; Lysis, c'est Jean. Ils vivent l'un pour l'autre. »

La jeune femme se leva pour aller porter l'enfant dans son berceau. Jean gagna son bureau où, peu après, le rejoignit Lysis, apportant le courrier.

– Quoi de nouveau ? demanda-t-il.

– Je n'ai pas encore vu. J'ai pris tout en bloc des mains du facteur... Tes journaux, des lettres pour nous.

Elle eut tout à coup une exclamation étouffée.

– ... Une lettre d'Irène !

Les sourcils de Jean se rapprochèrent. Non qu'il craignît le moins du monde pour sa femme. Lysis était trop profondément croyante maintenant et trop bien à lui pour que sa sœur lui nuisît en rien. Mais M^{lle} Dormier n'ayant pas donné signe de vie en ces deux années, il lui semblait étrange, après la façon dont elle avait chassé Lysis, qu'elle revînt ainsi à elle. De plus, la vie d'Irène, qu'il savait par les de Carbonnes de plus en plus conforme à ses principes de libre mortelle, était un obstacle à des rapports, même lointains, entre les deux sœurs.

Lysis, qui parcourait rapidement la lettre, pâlit en laissant échapper un cri de douleur.

– Mon Dieu, quel malheur ! Lis, Jean.

Jean de Malay prit la feuille qu'elle lui tendait et lut :

« Je voudrais te dire adieu, Lysis, avant de mourir. Je n'ai plus l'espoir de guérir et il faut absolument que je te voie pour délivrer ma conscience d'un affreux secret, avant que

m'abandonnent mes dernières forces. Aie pitié de moi, exauce ma prière, viens tout de suite, je t'en supplie, sinon il sera trop tard.

IRÈNE. »

Jean et Lysis arrivèrent à Cannes par un temps maussade. Les îles, l'Esterel disparaissaient dans une brume d'un gris opaque, qui voilait les sommets lointains, la Californie, la ville elle-même. La mer était grise aussi, d'un gris sale et boueux. Sous le ciel bas, gris de plomb, le pays de lumière n'offrait plus qu'un aspect de morne tristesse.

Les voyageurs ressentirent encore plus fortement cette impression en montant à l'« Olivette ». Les pins avaient des airs funèbres et les gouttes d'eau déposées par la brume sur leurs branches semblaient de lourdes larmes. À l'entrée de la villa, les oliviers laissaient pendre leur feuillage terne et les palmiers donnaient l'impression d'une dissonance dans cette atmosphère grise.

Une femme de chambre vint leur ouvrir.

– Je suis Lysis, la sœur de M^{me} Irène Dormier, dit vivement la jeune femme, et voici mon mari, ajouta-t-elle en désignant d'un geste rapide de la main Jean de Malay. Comment va notre malade ?

La femme de chambre expliqua :

– Elle est au plus mal. Depuis quarante-huit heures, les médecins ont abandonné tout espoir. Elle vous réclame, madame, elle ne cesse de réclamer votre présence auprès d'elle. Dieu soit loué, vous êtes arrivée à temps... comme le prêtre.

– Le prêtre ? s'exclamèrent en même temps Lysis et Jean. Que voulez-vous dire ?

– Je comprends votre surprise, leur répondit la domestique en les invitant à pénétrer dans le vestibule. M^{me} Dormier est tombée malade il y a déjà plusieurs mois et, depuis, reçoit deux ou trois fois dans la semaine la visite de M. le curé Lebrun, de notre paroisse. C'est lui-même qui lui a donné ce matin le sacrement de l'extrême-onction...

– Voulez-vous dire, madame, interrompit Lysis, incapable, ainsi que son mari, de dissimuler sa surprise, que M^{me} Irène Dormier a accepté de s'instruire dans la religion chrétienne ?

– M^{me} Dormier a sollicité elle-même les secours de la religion.

– Ma femme et moi vous remercions de vos renseignements. Puis-je vous demander maintenant de nous introduire auprès de M^{me} Dormier ?

La femme de chambre les conduisit aussitôt jusqu'à la porte de la pièce où reposait la malade. Elle pria Lysis et son mari d'attendre quelques minutes, revint vers eux, en effet, au bout d'un court instant pour les faire entrer.

Lysis se jeta dans les bras d'Irène, en sanglotant. Jean de Malay, maintenant au pied du lit, seul témoin de cette scène bouleversante, restait immobile, cherchant avant tout à cacher son émotion.

Quand elle se releva, Lysis fixa le visage de sa

sœur ; elle eut du mal à reconnaître les traits de celle qui avait été une des femmes les plus adulées et les plus courtisées de Paris. Où était-elle donc cette beauté dont Irène Dormier avait été si fière et à laquelle, pendant toute sa vie, elle avait voué un véritable culte ?

D'une voix faible, la mourante, entre deux souffles rauques qui soulevaient sa poitrine oppressée, murmura avec effort :

– Je vous remercie tous les deux d'être venus à mon appel. Je vais mourir, je le sens, mais je veux quitter cette terre en déchargeant ma conscience d'un secret terrible... Tu entends... Lysis, d'un secret terrible, dont tu seras, avec ton mari, dépositaire. Lysis, pardonne-moi, je t'en supplie, l'aveu que je vais te faire... à toi... en cette minute où les mourants ne mentent jamais. J'ai tué Hélos !

Lysis poussa un cri, qu'elle étouffa de sa main.

– Laisse-moi achever. Oui, Lysis, continua la moribonde, j'ai tué Hélos dans la nuit même de mon retour à Cannes. Rappelle-toi quand je suis

arrivée. Tu embrassais Hélos, que tu avais converti à tes principes contre lesquels j'avais toujours lutté. Je n'ai pu supporter cette idée de perdre Hélos, tu comprends, de le perdre comme je t'ai perdue toi aussi, Lysis, ensuite. Alors, cette nuit-là, je suis montée dans sa chambre. Il a ouvert les yeux, m'a réclamé à boire. Il avait la fièvre. Dans son verre, j'ai versé de la strychnine...

Lysis ne put retenir une exclamation d'horreur.

– Tu as fait ça, toi !

– Oui, Lysis, j'ai eu la force de devenir une criminelle. Ce n'est que bien plus tard que m'apparut l'horreur de mon acte. Le remords me tortura, me rongea le cœur comme la gangrène ronge la chair. Tout d'un coup, je compris mes erreurs, mes fautes, l'abomination de mon crime. J'ai demandé pardon à Dieu, oui, Lysis, à Dieu, et un prêtre d'ici m'a donné l'enseignement religieux dont je vous avais toujours écartés, toi et Hélos. Ce prêtre m'a dit que, grâce à ma contrition sincère, Dieu m'avait déjà pardonnée.

Me pardonneras-tu, toi aussi, me pardonneriez-vous tous les deux ? Donnez-moi cette joie avant que je meure.

Lysis prit entre les siennes la main décharnée, presque diaphane d'Irène.

– Jean et moi, nous te pardonnons de tout notre cœur, Irène.

La moribonde esquissa un sourire et eut encore la force de dire :

– Je vous remercie... Soyez heureux.

Lysis lui ferma les yeux.

M. de Malay et sa femme ne s'attardèrent pas à l'« Olivette », où une gouvernante leur avait amené leur fils. La jolie villa fleurie, aux allures de petit temple, ne leur semblait plus qu'un monument funèbre depuis que deux êtres, en peu de temps, s'étaient rejoints dans la mort. Ils avaient hâte de la fuir. Mais, avant leur départ, ils allèrent s'asseoir quelques instants sous les arcades enguirlandées de roses et de glycines, là où Jean avait dit pour la première fois à Lysis : « Je vous aime. » Comme ce jour-là, leurs yeux

se reposaient sur une fête de lumière et de couleurs. Une brume dorée voilait à peine la masse sombre de l'Esterel et les bois de l'île Sainte-Marguerite. Au bout d'un instant, Lysis murmura, en appuyant sa tête contre la poitrine de Jean :

– Ce paysage me rappelle l'aveu de notre amour, mais il évoque aussi pour moi de bien cruels souvenirs.

– Partons, alors.

– Non, attends un moment. Bébé va s'endormir. Nous l'emporterons comme cela jusqu'à la voiture.

Leurs regards s'abaissèrent vers le petit être qui reposait sur les genoux de sa mère. Jean dit à mi-voix :

– Comme il est beau, notre Henri ! Il te ressemblera, petite aimée !

Les beaux yeux bleus couleur d'eau profonde lui sourirent. Il les baisa longuement, avec une fervente tendresse.

– ... Donne-lui aussi ton âme, mon cher amour

– ta belle petite âme droite et pure qui m’attira vers toi et me retint plus fortement que ta beauté.

– Mon Jean très cher, je te remercie d’avoir été l’instrument de Dieu pour mon salut. La mort ne nous séparera pas, puisque nous croyons à la Vie éternelle.

Cet ouvrage est le 253^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.